

**PAGES
MANQUANTES**



par leur coupe, leur élégance, leur durée et leur qualité incomparables surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. Etant les meilleurs à l'usage ils sont incontestablement les moins chers.

En vente partout

Exigez la marque ci-dessous qui est votre garantie.



The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

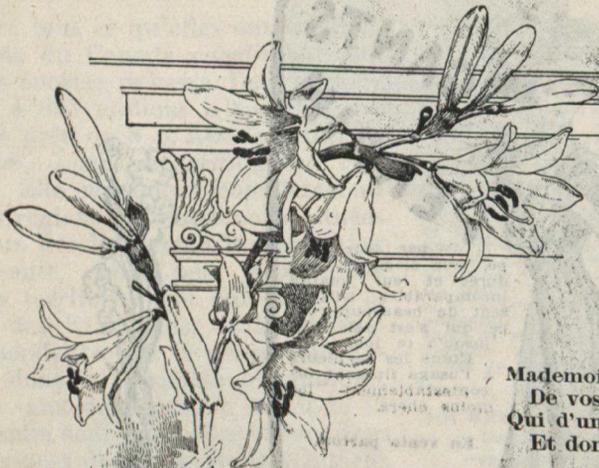
Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



Pour Odette

Mademoiselle qui doutez
De vos amis, de votre charme;
Qui d'un mot bref vous rebutez
Et dont le coeur trop tôt s'alarme,

Il faut que je vous gronde un peu,
Oui, vraiment! ... C'est être vilaine
Que de prendre si vite feu,
Ne niez pas; j'en suis certaine! —

Allons donc, petit coeur ingrat!
"Nul ne vous aime sur la terre...?"
Chassez-moi la triste chimère
Puis, frappez: l'on vous ouvrira.

Quand on a l'âme aimante et neuve,
Je sais que l'on souffre d'un rien.
On conçoit lumineux le bien,
L'ombre suffit pour qu'on s'émeuve.

On n'y voit qu'un joyeux décor
On veut que tout acteur sourie.
A seize ans, que saït-on encor
Des mille soucis de la vie?

Mais à vingt ans, vous verrez mieux;
Les yeux se font, ma chère Odette,
Au demi-jour de la planète
Où si rares sont les heureux!

Alors, tu comprendras, ma belle,
Pourquoi l'on fut parfois si dur,
Si taciturne, et si rebelle
Au regard de ton oeil d'azur.

Tu riras de tes peurs candides,
De tes mutins isolements,
Puis, rassurés, tes yeux timides
Liront enfin les sentiments

De ceux à qui le Ciel te donne
Pour soeur, pour amie, ici-bas;
Plus jamais tu ne douteras
En attendant, aime, et pardonne!

Marie BEAUPRE.



La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Étranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 12, Montréal, Déc. 1910.

Sur une actualité

IL est de nouveau question que les dames, dans certaines villes, vont dispenser les messieurs de soulever leur chapeau ou casque pour les saluer en hiver. C'est une concession qui sera très appréciée dans les pays où le sexe fort est resté galant.

A ce propos on a recherché les origines du soulèvement du chapeau, comme marque, de respect pour les dames; on s'est demandé comment fut trouvée cette complication du geste, en dehors duquel il n'est pas de salut?

On en est réduit, dit un chroniqueur, à supposer qu'un solliciteur, coiffé d'un chapeau trop large, laissa choir, jadis, en s'inclinant exagérément, ce qu'il avait sur le crâne—bonnet, turban, couronne, mitre, casque ou feutre—et que, dans l'ennui de sa maladresse, il attendit un bienveillant "couvrez-vous donc", pour faire croire qu'il l'avait fait exprès.

Nul doute que le solliciteur qui lui succéda n'ait imité ce geste, en l'ampli-

fiant, pour ne pas demeurer en reste. Et, pour peu qu'il y ait eu à la file une douzaine de courtisans ou de quémant-deurs, le dernier avait dû battre le record du salut, en inventant le grand salut Louis XIII, qui faisait balayer toute la pièce à la plume ondulante...

Comme on le voit, il n'est pas gros le bagage de nos renseignements sur le salut par soulèvement du chapeau. Par contre, il a peut-être été écrit, sur le salut dans son évolution et son état actuel, de quoi former une bibliothèque. On a dit en résumé:

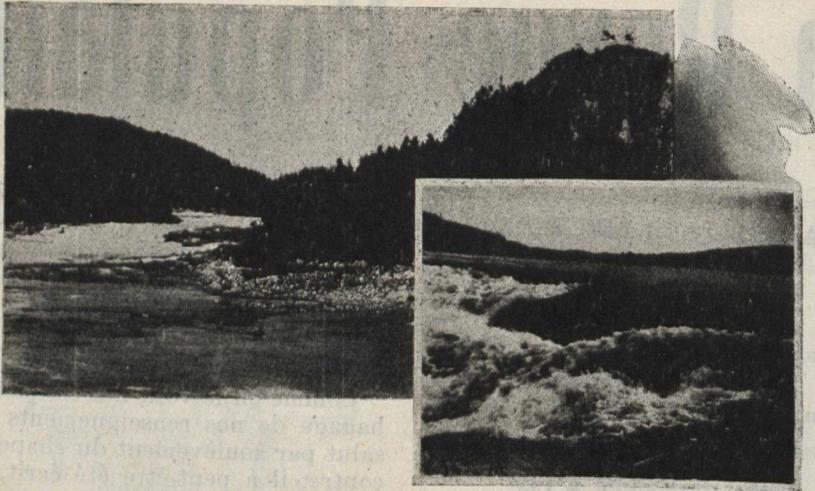
Le salut peut être profond, furtif, obséquieux, protecteur, distrait, affectueux, aimable, indifférent, empressé, tardif, cérémonieux, familier, galant, rageur, contraint, honteux, enthousiaste, discret, humble, craintif, solliciteur, réservé, sévère, joyeux, triste, bon enfant, banal, etc. Voilà pour le moral.

Au physique, il peut être mou, énergique, solennel, sec, large, étriqué, simple, maniéré, élégant, rapide, maladroit, ridicule et bizarre...

Le salut est le plus bavard des gestes. Il y a une éloquence du salut, et il y a des gens qui, dans ce genre spécial, laissent bien loin en arrière les maîtres de l'éloquence verbale.

Sergines, des "Annales", a parlé des nuances du salut adressé aux femmes. Il y a, disait-il, des coups de chapeau compromettants ou révélateurs. Il y en a qui équivalent à des déclarations. Il y en a qui laissent deviner des amabilités prochaines, des résignations définitives. Il y a le salut du dépit amoureux, celui du désespéré, du "je-m'en-fichiste" sentimental. Il y a le coup de chapeau du lendemain de victoire et celui du lendemain de gifle!

D'Argenson.



SEPT MILLE MILLES

L'Evolution d'un Géant

Par Pierre Voyer

DANS la *Revue Populaire* d'octobre, écrivant sur le nord encore inconnu, ou peu connu, ou mal connu de notre province, je constatais que cette ignorance plénière ou partielle était en train de disparaître grâce à une voie ferrée, grâce à une compagnie puissante et d'une activité presque sans précédent,

“Cette compagnie, disais-je, c'est celle du Canadien Nord, un réseau qui est sorti du sol comme par la vertu d'une baguette de fée, et qui est presque devenu un transcontinental en moins de temps qu'il n'en faut pour projeter et construire une pauvre petite route de colonisation.

“Cette compagnie a commencé par le commencement pour notre Nord; elle a poussé à travers les régions les plus solitaires et les plus vierges, une voie bien équipée.”

C'est cette partie de mon premier article que je désire développer aujourd'hui à l'aide de renseignements absolument contrôlés et à date.

Le “Canadian Northern Railway” n'existait pas (ou si peu!) il y a seulement dix ans. Or, aujourd'hui, il compte 5,000 milles de voie ferrée; il en aura 7,000 dans à peu près deux ans.

Voici quelques détails: 3,325 milles sont en pleine opération dans l'ouest, savoir: 353 milles dans l'Ontario, 1,530 milles au Manitoba, 1,182 milles dans la Saskatchewan, et 214 dans l'Alberta.

La ligne de Toronto à Gowganda, y compris ses embranchements, est de 260 milles.

L'achèvement de la ligne Toronto-Ottawa et du raccord des lignes d'Ontario à celles de la Province de Québec, n'est plus qu'une affaire de mois. En 1911 le “Great Northern” aura 1000 milles de voie dans la Province d'Ontario, à l'est du lac Supérieur; 800 milles dans la Province de Québec, et 430 milles dans celle de la Nouvelle-Ecosse.

La ligne de Toronto-Gowganda sera prolongée à Port-Arthur, passant au nord du lac Supérieur; la section de montagne de la ligne d'Alberta au Pa-

L'Evolution d'un Géant

cifique est en construction et d'ici cinq ans, le Canada comptera une troisième ligne transcontinentale allant de l'Atlantique au Pacifique.

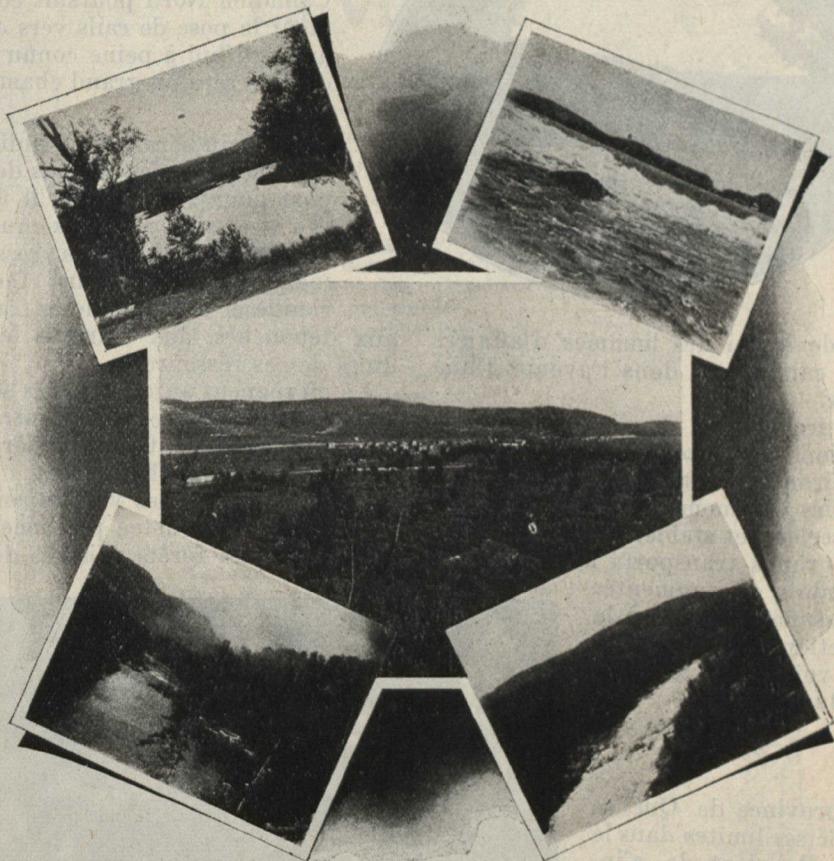
L'an dernier, le réseau Mackenzie et Mann, à l'ouest de Port-Arthur, a transporté 31 p. c. de la récolte totale des provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Pendant l'année écoulée, la vente des

tation de 74.01 p. c. à 68.59 p. c. des recettes brutes.

Jusqu'à ce jour, le réseau Mackenzie & Mann a coûté \$133,782,348; son matériel roulant se compose de 372 locomotives et de 12,671 wagons et voitures de toute espèce.

Enfin, suivant en cela l'exemple du Pacifique Canadien, le "Grand Nord" a créé une flotte de bâtiments rapides,



terres appartenant à ce système s'est élevée à 246,996 acres, ayant produit \$2,561,872 soit \$10.35 l'acre, alors que l'année précédente il avait été vendu 116,662 acres, ayant rapporté \$1,091,722, soit \$9.36 l'acre.

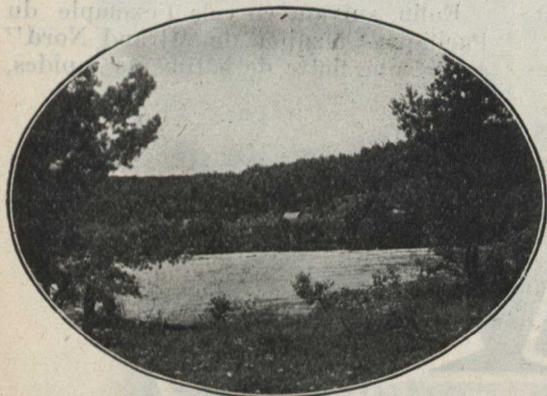
Tout en poussant activement la construction des voies nouvelles, le "Grand Nord" améliore ses anciennes lignes, d'où une réduction des frais d'exploit-

les "Royal" sur l'Atlantique, entre le Canada et Bristol, et établira sous peu une ligne sur le Pacifique.

Ces chiffres et ces faits sont l'éloge le plus substantiel à l'adresse des promoteurs de notre troisième futur transcontinental; ils sont aussi une des plus grandes attestations de la grandiose période de développements dans laquelle notre pays est entré depuis quelques

années.

Quand des entreprises de ce genre peuvent se développer aussi rapidement et aussi sûrement rien ou à peu près rien qu'avec des capitaux de source privée, on n'a là la preuve la plus écla-



tante de la foi des hommes d'affaires et des capitalistes dans l'avenir d'une contrée.

Les progrès des chemins de fer, leur extension, leur prospérité, voilà certes, vous diront les économistes, un de nos plus sûrs thermomètres du développement sérieux et stable.

Les grands transports ne sont créés en nombre et augmentés en puissance, que là où la production est abondante et en voie de le devenir davantage.



La province de Québec a reculé ses limites dans le nord; elle vient de s'incorporer l'Ungava, un territoire aussi grand qu'un empire. Ça ne nous dit pas grand'chose, l'U n g a v a , aujourd'hui. Laissez faire quelques années: nous y aurons des sources de richesses aussi variées qu'inépuisables.

Maintenant que l'existence de ces richesses est constatée, nous voyons se mettre en branle les agents d'exploita-

tion.

En premier lieu se présente naturellement la question de transport. Pendant que le gouvernement de Québec étudie les rapports que lui ont présentés ses experts sur l'Ungava et sur les régions qui la précèdent, des projets de voies ferrées s'élaborent silencieusement.

Mais il y a plus et mieux: le Canadien Nord poursuit constamment la pose de rails vers ce nord aujourd'hui à peine connu et qui demain sera un grand champ d'activité.

Ce chemin sera, tout l'indique, le vrai pionnier des moyens de transport pour ces régions; il les rendra accessibles à ceux qui iront mettre en valeur les ressources inexploitées; il rendra facile et rapide et économique le transport

aux débouchés, aux marchés les produits de ces ressources.

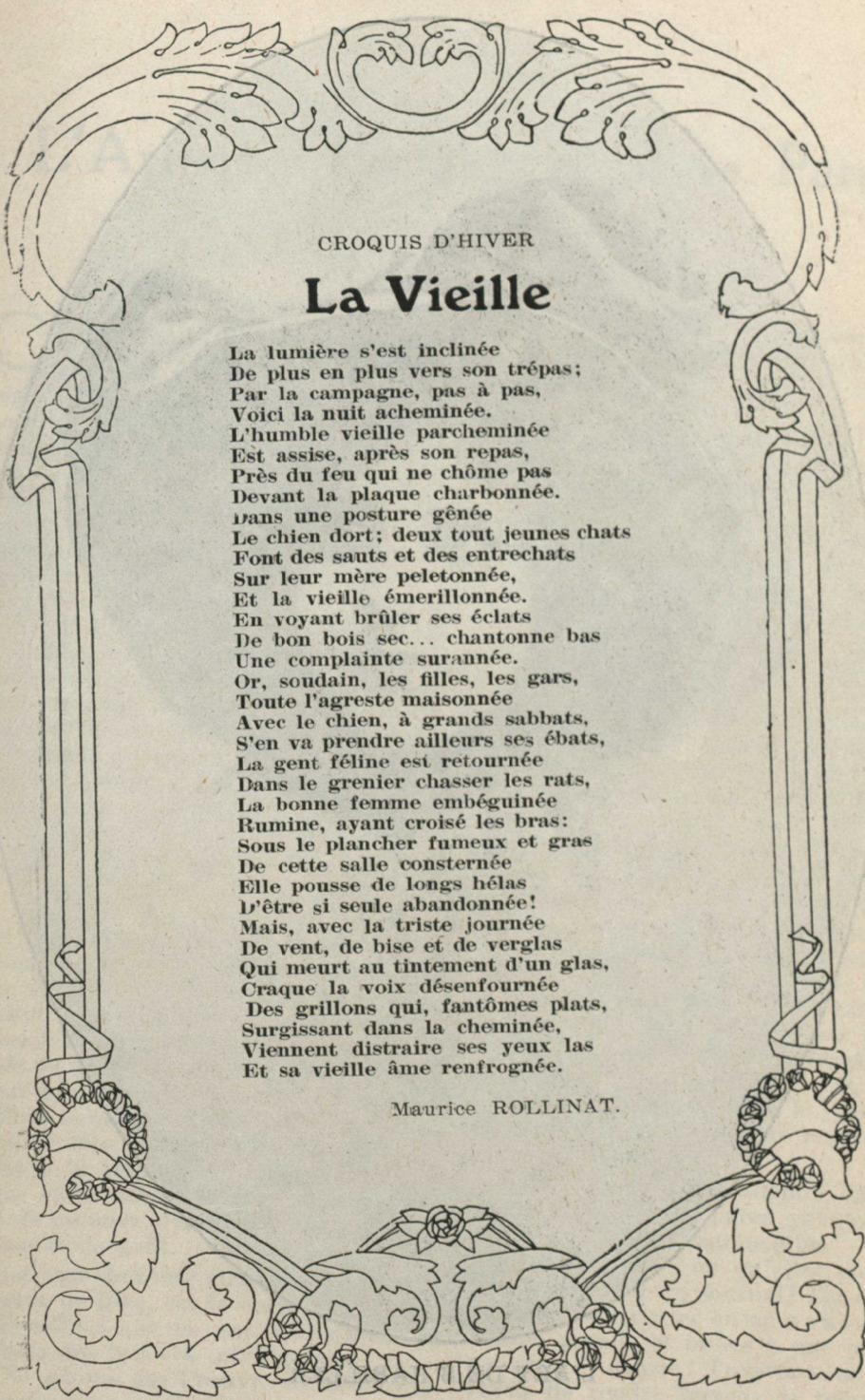
Là où règnent aujourd'hui la solitude et le silence, nous verrons d'autres Shawinigans, d'autres Grandes-Mères surgir comme par enchantement.

Et pendant que les vieilles zones archi-exploitées de notre province se referont, que les forêts voisines des cen-



tres se regarniront, nous conserverons nos clientèles mondiales pour les bois de construction et pour le bois à pulpe.

C'est une belle ère qui s'annonce pour les travailleurs, pour l'ingénieur, pour le capitaliste, pour l'industriel.

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, framing the text. It features a central floral motif at the top, two vertical columns on the sides, and a wide base with more floral designs at the bottom.

CROQUIS D'HIVER

La Vieille

La lumière s'est inclinée
De plus en plus vers son trépas;
Par la campagne, pas à pas,
Voici la nuit acheminée.
L'humble vieille parcheminée
Est assise, après son repas,
Près du feu qui ne chôme pas
Devant la plaque charbonnée.
Dans une posture gênée
Le chien dort; deux tout jeunes chats
Font des sauts et des entrechats
Sur leur mère peletonnée,
Et la vieille émerillonnée.
En voyant brûler ses éclats
De bon bois sec... chantonne bas
Une complainte surannée.
Or, soudain, les filles, les gars,
Toute l'agreste maisonnée
Avec le chien, à grands sabbats,
S'en va prendre ailleurs ses ébats,
La gent féline est retournée
Dans le grenier chasser les rats,
La bonne femme embéguinée
Rumine, ayant croisé les bras:
Sous le plancher fumeux et gras
De cette salle consternée
Elle pousse de longs hélas
D'être si seule abandonnée!
Mais, avec la triste journée
De vent, de bise et de verglas
Qui meurt au tintement d'un glas,
Craque la voix désenfournée
Des grillons qui, fantômes plats,
Surgissant dans la cheminée,
Viennent distraire ses yeux las
Et sa vieille âme renfrognée.

Maurice ROLLINAT.



L'ART DE S'HABILLER

L'Art de s'Habiller et de se Parer

Par Tante Pierrette

C'EST n'est pas d'hier que l'on parle et écrit sur l'art de s'habiller et sur l'art de se parer, en ce qui regarde la femme. Je crois qu'aussi haut que l'on peut remonter, par la lecture, on trouve des injonctions ou des conseils, ou des constatations, touchant ces deux arts quelque peu jumeaux. Mais, jamais plus qu'aujourd'hui, on ne s'en est préoccupé. Pourquoi? Eh mais! c'est que le chapeau débordant, la robe à entrave et les parures insensées qui ont marqué les quelques derniers mois en font une obligation aux personnes sages, aux gens de goût. La femme portant la robe absolument entravée et le chapeau d'extrême dimension n'est pas loin d'être une monstruosité. Il faut donc réagir.



On a dit avec raison que pour comprendre l'art de s'habiller et de se parer, il faut avoir le courage de se connaître sans illusion ni faiblesse. La femme intelligente et habile forme son goût et le dirige dans le domaine qui peut lui convenir en se conformant au milieu dans lequel elle vit, à la situation qu'elle occupe. Beaucoup succombent à la tentation d'imiter un luxe pour elles inabordable; c'est une hérésie de premier ordre, un manque de sagesse et de goût.

La base de toute élégance, à tous les degrés de luxe, est la correction; c'est vers celle-ci que doivent tendre tous les efforts des femmes intelligentes.

Ne gâtons pas l'oeuvre de la nature par des trucs malhabiles.

Le soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable ou-
[trage.

Ce soin donne comme résultat de lamentables illusions, n'aboutissant le plus souvent qu'à caricaturer l'apparence de jeunesse.

On ruine ce qui reste encore de fraîcheur en voulant exagérer ce reste; on brûle un épiderme en voulant lui rendre le teint rose et lacté d'autrefois.



Après avoir fait une description de la toilette de deux femmes qui suivent aveuglement les conseils les plus extrémistes des pontifes de la mode, Jean de Rip disait :

Combien doivent-ils rire, ces pontifes de la mode auxquels nous ne saurions pourtant discuter le sens du goût, lorsque de par leur volonté souveraine ils vous travestissent, mesdames, en cette chose étrange qui, les yeux et la nuque cachés par une cloche, sans taille et sans hanches, se mobilise à pas menus retenus par l'entrave qui affirme son esclavage. Ne vous récriez pas, vous êtes, hélas! enchaînée sous le joug d'un maître impitoyable qui ne respecte ni grâce ni beauté.

N'est-ce pas folie d'adopter des formes et des couleurs parce qu'elles sont portées par les "mannequins" d'une maison en vogue ou qu'elles ont été préconisées par un journal? Est-il sage de faire assimiler ce qu'on a vu sur une femme grande et mince à une personne large et courte? Trouvez-vous ingénieux de rendre terreux le teint mat d'une brune en l'encadrant d'une cou-

leur vert d'eau? N'est-il pas absurde que le corps de la femme, pétri de souplesse et de charme, devienne cet informe "je ne sais quoi" qui, sous un instrument de supplice, rentre en avant, rebondit en arrière et rend très laborieux pour la suppliciée l'acte, pourtant assez naturel, de s'asseoir et de se baisser!

Ayez donc, pauvres opprimées, un bon mouvement de révolte; prenez les armes, secouez le joug, renversez les rôles, soumettez la mode à votre goût, pliez-la à vos caprices, redevenez des femmes coquettes avec prudence, c'est votre droit, c'est même votre devoir.

Appelez l'art à la rescousse, demandez-lui des parures qui, tout en constituant un genre, s'adapte à votre personnalité. Habillez-vous selon votre type, votre taille et vos formes, visez à l'harmonie et à la distinction. Rejetez l'anachronisme des temps païens qui vous ravale à un rang très éloigné du vôtre. Conservez votre jeunesse "très longtemps", mais pas "trop longtemps", c'est un grand art que de savoir fondre les choses et le temps. La nature, inimitable artiste, fleurit l'aubépine du printemps, colore les roses en été, donne au feuillage d'automne des teintes harmonieuses et blanchit les cimes en hiver. Chaque saison a sa beauté, conformez-vous aux leçons de cette impeccable éducatrice.



On vient de traduire en français un ouvrage qui a fait quelque bruit en Espagne: la "Psychologie de la mode". L'auteur, M. Gomez-Carrillo, y demeure éperdu devant les caprices de "ces petits êtres (nous, mesdames) dont l'unique souci, disait Dumas fils, est de s'habiller tantôt comme des sonnettes et tantôt comme des parapluies".

Il fait comprendre, sans grands ni gros mots, que la "vraie beauté est le dernier souci de nos contemporaines et

que la beauté, admise dans les cités modernes du luxe et de l'élégance, n'offre qu'un prétexte à toutes les fantaisies, celles qui deviennent obligatoires sous le saint vocable de Notre-Dame du Caprice..."

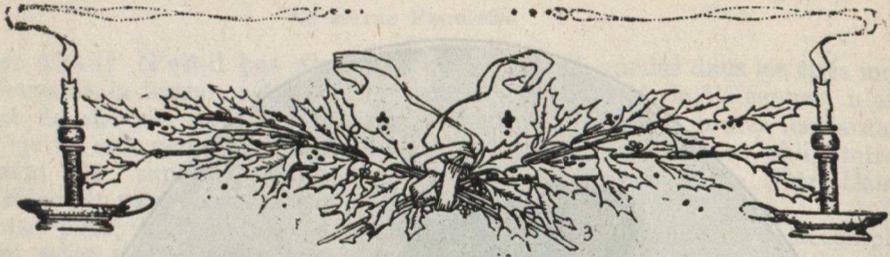
De saison à saison la mode accomplit des sauts brusques que ne fait pas la nature, car, dit M. Carillo, "c'est l'essence même des modes de ne jamais paraître ridicule tout en l'étant, et de s'imposer malgré leurs incommodités, leurs excentricités, leurs violences".

Ce qui amène un commentateur, M. Georges Grappe à dire: "Nulle remarque ne saurait mieux convenir aux costumes des élégantes de ce temps. Elles seules refuseront d'admettre cet axiome. Tout entières abandonnées à ce labeur écrasant, qui les occupe du lever au coucher, qui les tient—ces petits êtres si faibles!—des heures entières debout, à l'essayage, elles assument des tâches que refuseraient les plus robustes d'entre les hommes. Tel été, elles se chargeront de velours et de fourrures, au point d'étouffer de chaleur, même au repos. Elles porteront même, si la mode l'impose, des manchons. Tel hiver, sous prétexte de diminuer l'ampleur de leur robe, elles supprimeront tous les jupons, quitte à prendre le plus mauvais rhume. Elles risqueront tout à tour de tomber à cause d'une crinoline ou d'une robe entravée. Indépendantes jusqu'à la révolte, ces héroïnes se courberont avec ivresse, jusqu'au renoncement mystique, devant l'ukase du couturier ou de sa rivale. L'étoffe préférée qui suscita dans les thés fameux, les loges des grands théâtres, les salons et les soirées les plus fervents enthousiasmes sera raillée avec impertinence dès qu'un autre aura été lancée. Et les bijoux eux-mêmes, parures longtemps désirées, acquises à force de ruses ou de drames, seront regardés dédaigneusement dès le jour où une nouvelle mode les aura condamnés."





L'ART DE SE PARER



LES VIEUX NOELS

Par **Mistigris**

Les jeunes mamans,
Bercez vos enfants;
Ma romance est tendre!
C'est nuit de Noël,
Les anges du ciel
Bientôt vont descendre.
Les jeunes mamans,
Bercez vos enfants.

CE sont là quelques vers d'une berceuse de Noël dans la note moderne. C'est bien acceptable comme rythme et comme fond. . . Mais combien nous devons regretter la disparition des Vieux Noël's au "parler" piquant et naïf, à la mélodie quelquefois bizarre, mais toujours expressive.

Celui-ci par exemple, qui s'est chanté jusque dans mon jeune âge aux environs de Québec, surtout à l'Ancienne Lorette:

Quand Dieu naquit à Noël,
Dedans la Judée,
On vit ce jour solennel
De joie inondé.
Il n'était petit ni grand
Qui n'apportât son présent
Et no no no no
Et frit frit frit
Et n'offrit sans cesse
Toute sa richesse.

Il y a eu aussi le Noël-Romance qui, dans un beau langage, prenait occasion de la solennité pour critiquer et ridiculiser. Tel ce couplet que je crois être de feu le juge Plamondon, grand rimeur et fin penseur:

Pour vous, beautés coquettes
De tout âge et de tout rang,
Laissez sur vos toilettes
Et le rouge et le blanc.
De votre créateur
Vous détruirez l'image
Par le secours d'un art trompeur,
Pourquoi de ce divin auteur
Réformez-vous l'ouvrage?

Mais ça n'est pas le bon vieil article. Déjà tout le pittoresque a disparu. On ne veut plus, on n'ose plus se permettre des

Oui, c'est dans l'étable
Où manque le bois d'érable

ou encore sur une autre allure:

Magdelon, tu n'as pas les appas
Au réveillon tu n'iras pas.

Il y en avait un autre que j'ai retrouvé depuis, sous une forme perfectionnée, dans une étude signée Anatole France:

Quittons nos houlettes.
Chantons cet enfant,
Entonnons, tourlourirette,
Entonnons, lonlandorirette,
Entonnons un chant.

Dedans la prairie,
Accordons le ton,
Dans la bergerie,
Prenons un, tourlourirette,
Prenons un, lonlanderirette,
Prenons un mouton.

Offrons en hommage
Dedans le berceau,
A ce Dieu si sage,
Un petit, turlourirette,
Un petit, lonlaiserette,
Un petit oiseau.



En France également—mais peut-être dans certaines régions moins vite qu'ici—le Vieux Noël a été relégué aux oubliettes, en compagnie des traditions et coutumes de la Sainte-Catherine, du Mardi-Gras et de la Mi-Carême. Quelques bons poètes ont regretté cette disparition et voulu faire revivre musique et chants d'antan. La musique n'a pas été réfractaire à l'essai de galvanisation, mais on n'a pu insuffler la vie et la popularité à la poésie fruste et grêle dont les anciens firent leurs délices. Alors, pour ne pas tout perdre, on s'est mis à atteler de la prosodie moderne à des vieilles mélodies. J'ai lu, autrefois, dans le "Chat Noir" plusieurs de ces Noël qu'on dit avoir été très bien reçus. J'ai en ce moment sous les yeux une longue plainte écrite par Coppée et qu'on peut regarder comme le type de ces tentatives de marier le fond naïf au langage châtié. En voici le commencement en manière de récitatif :

Quand, dans la froide nuit, au ciel
Dont les champs infinis s'azurent,
Passa l'étoile de Noël,
De pauvres bergers l'aperçurent.
Laissant là chèvres et moutons,
Prenant crosses et sacs de toile,
Ils dirent aussitôt: "Partons!"
Et suivirent l'errante étoile.
Les autres, amis du repos,
Les prudents et les économes,
Rirent, en gardant leurs troupeaux,
De la démence de ces hommes.
Quand ils revinrent, étonnés,
Contant comme un fait véritable
Que l'astre les avait menés
Voir un enfant dans un étable.
Des voleurs avaient, à ces fous,
Pendant leur absence funeste,
Pris bien des brebis, et les loups
Dévoraient déjà tout le reste;
Et l'on se moqua beaucoup d'eux,
Garder son bien, voilà l'utile,
Pourquoi donc courir, hasardeux,
Après une étoile qui file?



Où et quand ont pris naissance les Noël dont il ne sera bientôt plus possible de retrouver autre chose que des vestiges difformes? Les encyclopédies, gardiennes attitrées du bagage du passé, ne s'accordent pas toujours là-dessus. Toutefois on en peut tirer suffisamment pour regarder comme indubitable qu'ils ont eu l'Eglise pour berceau. Il est de toute probabilité qu'ils datent de l'époque où le peuple cessa de comprendre le latin, c'est-à-dire vers le neuvième siècle. Ces Noël augmentèrent rapidement; chaque coin eut les siens et les générations se les transmirent. Les premiers colons du Canada les apportèrent avec eux. Puis nous eûmes nos Noël du terroir, les uns parfaitement distincts, les autres composés à doses inégales du fonds de là-bas et du cru canadien.

Mais pour revenir aux origines: "on comprendra, dit un chercheur français, que le peuple accoutumé jusqu'au neuvième siècle, à prendre une part active aux chants religieux et désirant, à sa manière, manifester sa joie et son allégresse aux fêtes principales et surtout aux solennités éminemment populaires de la Noël, ait cherché à traduire ses sentiments dans un langage qui lui était familier. D'autre part, l'Eglise, pour favoriser ces manifestations de la foi et laisser au peuple la part active qu'il désirait prendre aux cérémonies du culte, tout en gardant la langue liturgique, toléra cette introduction. De là le "cantique farci", c'est-à-dire moitié latin et moitié en langue vulgaire, pour la compréhension de tous. C'est, par conséquent, sous la forme un peu burlesque, mais essentiellement naïve du cantique farci que le Noël nous apparaît tout d'abord."

Avec le temps, le Noël se dépouilla de son enveloppe primitive et commença à devenir un cantique descriptif célébrant invariablement la naissance de l'enfant Jésus. Il monta alors à l'apogée de sa popularité, fut chanté partout, dans la maison du riche comme sous le chaume, voire au cabaret. Il contenait souvent des joyusetés, des gail-

lardises, qui choqueraient peut-être les oreilles prudes d'aujourd'hui, mais dont nos aïeux, dans leur rude franchise, ne songeaient guère à s'effaroucher. Vient ensuite la première période de décadence, puis l'oubli profond ou partiel—plutôt celui-là que celui-ci—selon les lieux.

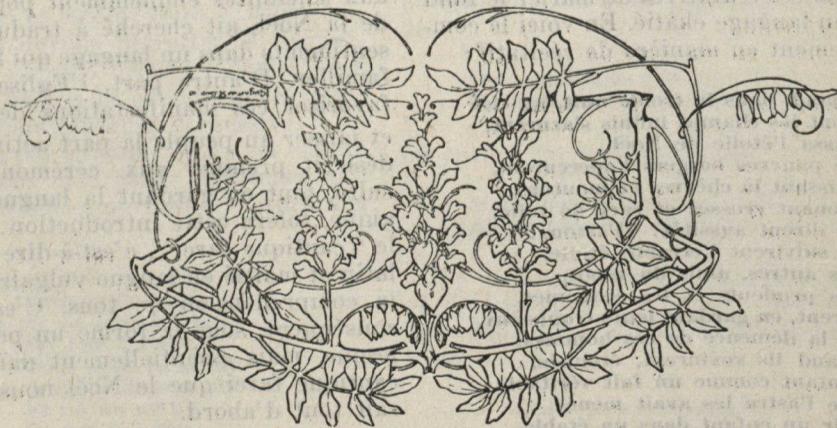
Dans la province française du Canada, je parie qu'il est des douzaines de paroisses où il n'est pas restée une brîbe des Vieux-Noëls. Dans d'autres on les retrouve torturés, badigeonnés, modernisés même.

Puisse-t-il se trouver pour les vieux chants qui bercèrent plusieurs de ma génération et qui n'ont pas encore péri, un intrépide collectionneur comme nos vieilles chansons canadiennes en ont eu

un dans la personne d'Ernest Gagnon, ce dilettante du beau et du bon dont fut formé notre premier écrin de menues curiosités littéraires et historiques.



Mais s'il faut que les Vieux Noëls proprement dits soient à jamais perdus, veillons avec un soin jaloux sur ce qui nous reste de vieux cantiques de Noël. Que Gounod et Faure ne prennent pas préséance, dans nos solennités du 25 décembre, sur ces merveilleux petits chefs-d'oeuvre de brio musical et de poésie fraîche et bon enfant: Ça, bergers!... Dans cette étable et tant d'au-





Le Juif-Errant Moderne

JE l'ai rencontré hier, bien entortillé, les pieds chaussés de grosses bottines, les mains dans des moufles, un énorme cigare à la bouche. Je l'ai reconnu tout de suite. Je l'ai déjà vu tant de fois !

Vous aussi, d'ailleurs, vous l'avez vu. On le trouve partout et en tous temps. Faut-il vous le dépeindre ?

Toujours mis convenablement, suivant assez la mode pour être élégant, pas assez pour être remarqué, il ne porte jamais rien à la main ; et pourtant, dès qu'il pleut, on est sûr qu'il a son parapluie. De la poche gauche de son pardessus, émergent deux ou trois journaux, froissés comme s'il les avait lus ; et, pourtant, personne ne l'a jamais aperçu en train de lire. Il passe dans la boue, dans la neige, et ses chaussures sont toujours merveilleusement cirées ; et, pourtant, aucun décrocteur ne l'a vu poser le pied sur la petite boîte. Un fameux original, n'est-ce pas ?

Eh bien ! pas du tout. C'est la banalité même. Ni beau ni laid, ni gros, ni mince, ni vieux, ni jeune, ni malin, ni bête, il ressemble à tout le monde.

Et, pourtant, il a quelque chose de bien particulier : il ne s'arrête jamais.

La foule se presse devant un marchand de tableaux ou un marchand de comestibles. Il ne regarde ni la toile où le peintre a écrasé l'arc-en-ciel, ni la dinde truffée, dont le poitrail marbré ressemble à une épaule de femme battue. Il ne tourne même pas la tête, quand une pauvre rosse s'abat, les

jarrets raidis, les flancs haletants, l'oeil plein des affres de l'agonie. S'il entend, derrière lui, crier au voleur, il se range pour laisser passer le filou, et s'il court, ensuite, avec les badauds, ce n'est que pour rattraper le temps qu'il vient de perdre en faisant halte une minute. Son unique préoccupation, en somme, la voilà : il a peur d'être en retard.

Où diable va-t-il, pour être si pressé ? Ah ! c'est ici que ce banal devient vraiment original. Imaginez-vous qu'il ne va nulle part.

Il marche sans savoir dans quelle direction, sans se demander pourquoi, sans même sentir comment. Il se hâte vers un but qui fuit sans cesse, ou, plutôt, qui n'existe pas. Il suit un je ne sais quoi qu'il ne se propose même pas d'atteindre, mais qu'il a toujours l'air de chercher. Peut-être son vrai dessein, dont il n'a pas conscience, est-il simplement d'être où il n'est point.

Le reconnaissez-vous, à présent ? Rappelez-vous. Si vous êtes très vieux, vous l'avez vu dans toutes les rues, à toutes les époques : pendant les choléras, pendant le siège, pendant la Commune, l'autre jour, au plus dur de la tourmente de neige. Vous le verrez, aujourd'hui, en sortant. Vous le verrez demain aussi. Vous le verrez, ou, mieux, on le verra toujours. C'est un type de Paris. C'est le Juif-Errant moderne.

Mais quelle voix le pousse donc dans cette marche sempiternelle et inutile ?

Oh ! c'est bien simple. Il s'ennuie, et il s'envoie promener.



Le Juit-Franç Moderne



SOUS LE GUI.

Roman complet :

LE RÉVÉREND

par Roger Domère

PREMIERE PARTIE

I

PUNCH AU RHUM

Que voulez-vous ? Nous étions jeunes, fous, tant soit peu écervelés, et enfin nous fêtions le premier jour de la rentrée ; l'année scolaire se rouvrait, le travail recommençait ; adieu les vacances, les bonnes parties de plaisir !

Nous étions une douzaine de jeunes gens suivant avec assiduité les cours de la Faculté et les répétitions de notre commun maître, le sévère et inflexible Rodolphe Lartius... le "Révérend", comme nous l'appelions entre nous.

Le Révérend portait invariablement le même habit noir à queue de morue, la même cravate blanche, les mêmes gants clairs, les mêmes souliers vernis, depuis que nous le connaissions.

Léonce de Rives, notre plus jovial camarade, prétendait qu'il devait coucher avec ses lunettes sur son nez, et je crois pouvoir affirmer que je n'ai jamais vu bouger un muscle sur le vi-

sage du digne professeur, sauf le jour où il mit à la porte Arsène Franceval, qui avait osé avancer des idées un peu anti-impérialistes ; que voulez-vous ? Arsène en tenait pour les Orléans, ce n'était pas sa faute : tout le monde n'est pas taillé dans la même étoffe.

Le Révérend était d'une exactitude désespérante pour des étudiants qui aiment à faire la grasse matinée, surtout quand ils se sont amusés la veille ; à l'heure exacte (pas une minute avant ni une après), il faisait son entrée dans la salle destinée aux cours.

Il faut dire que nous n'avions qu'à nous louer de sa justice et de sa manière d'enseigner ; les cerveaux les plus obtus comprenaient lorsqu'il exprimait une théorie, et il n'y avait guère de paresse qui tint devant son système d'instruction.

Mais il était d'une rigidité au souvenir de laquelle je frémis encore.

Il ne fallait pas s'aviser d'être distrait ni assoupi pendant ses dissertations ; les enrhumés pouvaient rester chez eux : maître Lartius ne supportait pas d'entendre tousser ou éternuer tandis qu'il parlait.

Avec cela, une belle tête froide et fine, des yeux perçants, plus sévères que tendres.

Nous nous sommes souvent demandé si l'atmosphère pédagogique qui enveloppait cet homme tout entier n'avait quelque peu atrophié son cœur. Maître Lartius n'avait jamais eu, à l'égard de ses élèves, le moindre élan affectueux; au jour des vacances, il tendait à chacun sa main sèche, nous secouait le bras à le démonter, et après un discours latin qui était peut-être un chef-d'œuvre, mais que nous n'écoutions pas, voilà tout l'adieu qu'il nous adressait.

Le Révérend était estimé; on reconnaissait son érudition incontestable; il était craint, mais pas aimé.

Revenons-en à notre punch.

Nous nous étions cotisés, et après un joli souper, où le champagne n'avait pas été épargné, où les saillies les plus joyeuses s'étaient croisées, nous fumions nos cigarettes, indolemment renversés sur le dossier de nos chaises; une grande coupe de rhum flambait au milieu de la table, et je me souviens que ce fut à moi qu'échut l'honneur de faire ruisseler, dans les tasses massives, la liqueur élevant sa flamme bleue devant le visage de chaque convive.

Nous étions... légèrement gris, je l'avoue; mais que voulez-vous donc? lorsque de bons compagnons se retrouvent après deux mois d'absence, et que l'on va renouer la vie à la fois laborieuse et dissipée des étudiants, il faut bien s'amuser un peu.

—Maître Lartius ne se doute pas qu'à l'heure qu'il est, ses douze disciples se livrent aux douceurs enchanteuses du punch! s'écria un jeune provincial fort satisfait de reprendre sa vie parisienne.

—A propos du Révérend, dit Marcel Landage, qui de vous a des nouvelles de Mater Dolorosa? (Mater Dolorosa était la fille du professeur.)

—Pas moi!

—Ni moi!—Ni moi! exclama chacun des étudiants.

—Je donnerais quelque chose pour

connaître Mater Dolorosa! s'écria un blondin de dix-huit ans, fraîchement écolé dans la classe du Révérend.

—Tu ne l'as jamais vue?

—Comment voulez-vous? Je suis des vôtres depuis Pâques fleuries, je n'ai jamais eu l'honneur de l'apercevoir.

—Eh bien! mon petit, on te paiera cette faveur; le premier jour où il y aura une commission à faire chez le Révérend, c'est toi qu'on délèguera.

—Bien, reprit l'innocent, en tournant son frais visage vers le cercle joyeux: messieurs, je vous prends à témoin. Mais, dites-moi donc pourquoi ce nom bizarre: quoique archichrétien, il n'est pas dans le calendrier, que je sache, et la jeune fille...

—C'est nous qui sommes ses parrains, mon mignon, interrompit Jules de Langeac avec bonté; et nous avons baptisé Mlle Lartius à son insu. Ce surnom de Mater Dolorosa lui fut justement appliqué par ton serviteur avec la collaboration de ces messieurs (Jules s'inclina gravement devant nous), parce que la jeune et intéressante fille du Révérend ne nous est jamais apparue autrement que vêtue de couleurs sombres, la pâleur au front, les yeux noyés dans une rêverie mélancolique, et nous avons tout lieu de croire que ses lèvres ignorent le sourire.

—Parbleu! elle est la fille de son père. Messieurs, si j'étais Edmond Lartius au lieu d'être Edmond Jacquemay, s'écria le doyen de notre bande, je ne pourrais certainement pas vous offrir la face rayonnante qui doit réjouir vos regards en ce moment.

—Est-elle jolie?

—Jolie?... Mater Dolorosa?... ma foi! nous n'en savons rien. Comment veux-tu que des écervelés comme nous trouvent belle une femme qui ne sait pas rire? Ah! ce n'est plus comme sa cousine Bichette!

—Bichette? Qu'est-ce que cela?

—Décidément, mon fils, tu es par trop ignorant; Bichette est la nièce du Révérend, une orpheline qui, depuis un an, est venue se joindre au groupe peu récréatif que forment le père et la

filles. Mais, tu sais, ce sont les antipodes : autant ceux-ci sont froids, compassés et austères, autant cette petite Anglaise est gentille, pétulante et... adorable.

—Est-elle aussi votre filleule ?

—Parbleu ! Son vrai nom est Kate, miss Kate, et si tu es bien sage, mon enfant, on te montrera Bichette.

—Elle doit être bien malheureuse dans cette maison funéraire ?

—Malheureuse ? il n'y paraît guère : Kate est un peu l'enfant gâtée de tout le monde ; elle rit, babille et chante tout le jour.

—Comment son oncle supporte-t-il cela ?

—Oh ! bien, le soir, quand apparaît le Révérend, elle met une sourdine à sa gaieté, et si l'oncle fait les gros yeux, elle se réfugie dans les jupes de Mater Dolorosa.

—Est-elle jolie ?

—Comme un cœur.

—Brune ?

—Blonde.

—Des yeux bleus ?

—Des yeux noirs pétillants comme le canon d'un pistolet bien entretenu ; des dents blanches qu'elle ne cache pas, je t'assure ; une langue rose...

—Comment, une langue ? Tu lui as donc donné une consultation ?

—Non, mais je l'ai vue un jour qu'elle la tirait à la veille mégère qui, chez le professeur, cumule tout le service, et qui lui reprochait sa pétulance.

—Satanée, duègne, va ! si jamais je te rencontre !... menaça l'innocent qui ne connaissait pas Bichette.

—Oui, reprit Marcel Landage qui, un peu plus gris que nous tous, suivait amoureusement une image à travers la fumée de son cigare ; oui, une beauté que cette Bichette, un teint de lis et de roses, quinze ans, un menton à fossette, et un nez ! une adoration de petit nez qui vous a un air malin à démonter un étudiant.

Nous nous mîmes à parler un peu tous à la fois ; moi seul demeurais silencieux et, chose extraordinaire, presque grave.

—Es-tu malade ? demanda soudain Jules de Langeac, te voilà sérieux comme le cierge pascal, et ton verre n'est pas vide.

—Mes petits enfants, fis-je après une pause, si vous me trouvez préoccupé ce soir, contre mon habitude, c'est que, dans ma cervelle, il y a matière à préoccupation, et la chose est grave.

—Ah ! bah ! qu'est-ce donc ? firent-ils curieusement.

—Si grave que je me demande si, en vous la confiant, je ne commettrais pas une indiscrétion.

Léonce se leva :

—Ce qui se dit ici ne passe jamais par là, prononça-t-il d'un air sentencieux en indiquant la porte.

—Nous sommes tous frères, ajouta Fernand, et, par conséquent, tout doit être commun entre nous.

—C'est bien ! dis-je, rassuré par ces témoignages successifs ; il s'agit de Mater Dolorosa.

Tous rapprochèrent leurs chaises de la mienne.

—Que sais-tu sur elle ?

—Pas grand'chose, mais assez pour vous intéresser, fis-je en regardant la liqueur dorée qui remplissait mon verre.

Au fond, ma conscience me disait que j'avais tort et qu'un bavardage d'étudiant a souvent plus de conséquences qu'on ne le pense.

—Mais encore ? poursuivit Arsène déjà dégrisé.

—Mater Dolorosa a un amoureux.

Ceux d'entre nous qui avaient de la moustache se la tordirent fiévreusement.

—Conte-nous cela ? supplia-t-on de toutes parts.

—Tu es bien sûr qu'il ne s'agit pas de Bichette ? larmoya l'un des parraïns.

—J'ai dit Mater Dolorosa, répliquai-je en jetant un regard sévère à l'interrupteur, qui baissa humblement la tête.

—Au fait ! Au fait ! crièrent les étudiants.

—Eh bien ! messieurs, c'était au commencement de septembre ; je me trou-

vais en ce moment à Genève; j'avais parcouru la Suisse pendant le mois précédent, et un vieil oncle m'avait retenu quelques jours dans cette charmante ville presque française.

Vous comprenez, mes agneaux, que, jeté à corps perdu dans le plaisir, et la joie exubérante des vacances, j'avais totalement oublié la Faculté, le latin, maître Lartius et ses descendants.

—Même Bichette?

—Profanateur! Le nom de Bichette demeurait gravé dans mon coeur, et sa douce image me suivait au sein de ma famille et dans mes pérégrinations. Quand je parle des descendants du Révérend je comprends, sous ce nom pluriel, son unique fille, Mater Dolorosa. Eh bien donc, j'ignorais totalement que notre vénéré professeur employât ses vacances à voyager

— Voyages scientifiques, grommela Jean Malleva; on assure que, pendant tout ce temps, il ne parle à ses enfants que la belle langue de Virgile ou celle d'Homère.

—Pauvre Bichette! soupirèrent en chœur les étudiants.

—Bref, je passais un jour devant l'église Saint-Joseph, et, fidèle aux traditions de mes parents, je soulevai mon chapeau, lorsque je vis paraître, sous le porche, une femme à la taille haute et svelte, à la tournure distinguée, un voile épais protégeait son visage, néanmoins je reconnus Mater Dolorosa. Dans le doux espoir de voir émerger de son ombre austère la fine silhouette de Bichette, je m'avançai vers elle, chapeau bas. Elle ne m'avait point encore aperçu; son livre lui glissa des mains; en deux enjambées, j'allais me précipiter pour le relever, lorsqu'un homme me prévint; il le ramassa, mais, avant de le remettre à sa propriétaire, il y introduisit rapidement une lettre.

Pour le coup, je me dissimulai prudemment dans l'ombre d'une colonne, ne sachant quel parti prendre dans ma position délicate.

—Et que fit Mater Dolorosa? interrogèrent avidement les étudiants.

—Elle ne sourit pas...

—Parbleu! elle ne sait pas le faire.

—Elle ne sourit pas, elle ne remua pas, mais ses lèvres devinrent toutes blanches; je le vis, car sa voilette s'arrêtait juste au-dessus de la bouche.

—“Pedro... murmura-t-elle faiblement.

—“Béatrice, ma bien aimée!” fit l'inconnu en revenant sur ses pas et prenant sa main gantée entre les siennes.

—Tiens! Mater Dolorosa s'appelle Béatrice!

—Silence, mes amis, si vous voulez que je continue, repris-je en me mettant à califourchon sur ma chaise pour mieux parler... “—Pedro, je n'ai plus la force d'attendre, dit la jeune fille avec tristesse.

—“Courage et patience, ma Béatrice, répondit l'inconnu dont les yeux dévoraient la fille du Révérend. Mais, silence, on vient” ajouta-t-il en disparaissant sous le porche.

“On”, c'était moi, mes amis, moi-même qui, trouvant ma position scabreuse, me décidais à sortir de mon ombre. Je passai d'un air indifférent, et feignis la plus vive surprise en apercevant mademoiselle Lartius.

A travers le réseau serré de sa voilette, ses yeux fouillaient avidement mon visage; elle craignait que je n'eusse entendu, mais j'avais l'air si innocent, si ingénu, si heureux de me sentir en vacances, que ses soupçons s'évanouirent. Je demandais le plus gracieusement du monde des nouvelles de maître Lartius et de miss Kate.

—“Mon père va bien, répondit Mater Dolorosa, d'une voix légèrement troublée, et Kate est plus gentille et plus gaie que jamais.”

J'aurais bien voulu prolonger la conversation, du moment qu'on avait entamé le sujet cher à mon coeur, mais mademoiselle Lartius paraissait pressée de s'éloigner, et, après avoir esquissé ce salut un peu hautain que vous connaissez tous, elle prit le chemin de son hôtel, serrant contre sa poitrine le petit missel et le billet doux.

—Et c'est tout? s'écria mon auditoi-

re désappointé; ton roman est fini?

—Ingrats! n'est-ce point assez que d'avoir éveillé votre curiosité?

—Non, pardienne! puisque tu nous laisses en suspens au plus beau moment.

—Sans doute, nous serons témoins de la fin du drame, répondis-je en manière de consolations; vous comprenez que les choses ne s'arrêteront pas là, et comme, en définitive, nous faisons un peu partie de la famille du Révérend...

—Ce n'est pas qu'il nous traite paternellement, rétorqua Léonce d'un air grognon.

—J'en conviens, mais Bichette tient une trop grande place dans notre existence, pour que nous n'ayons pas le droit de nous immiscer un peu dans les affaires Lartius.

—En définitive, comment est ce Pedro? saurais-tu le reconnaître?

—Aussi bien que si j'étais l'auteur de ses jours. Un beau garçon, grand et bien fait; type italien dans toute sa pureté, regard clair et franc, moustache fine et brune, teint mat comme doré par un soleil plus chaud que celui de notre pays.

—Savez-vous à quoi je pense, mes enfants? murmura Gaston Nogé.

—Quand tu voudras nous le dire!...

—Eh bien! je réfléchis que, si vous vous en souvenez comme moi, le Révérend n'a sa fille avec lui que depuis quelque dix-huit mois; auparavant elle était à Rome, chez une soeur de sa mère, qui l'a gardée auprès d'elle pendant plusieurs années.

—Tout s'explique alors.

—Ne trouvez-vous pas qu'il fait sommeil? murmura Jean Malleval dont les yeux se fermaient malgré lui.

—Nous allons nous séparer...

—Un instant! dis-je en arrêtant mes amis qui s'apprétaient pour le départ; une dernière rasade en l'honneur de Bichette.

Les verres s'entre-choquèrent avec un cliquetis cristallin. Je devais porter le toast:

—Honneur, gloire et prospérité à no-

tre chère Bichette, la belle des belles, le plus charmant démon que la terre ait porté!

—Amen! répondirent les compagnons.

II

LEÇONS SUPPLEMENTAIRES

J'étais un franc galopin, cela, je l'avoue; ce que voyant, mes parents m'intimèrent l'ordre de travailler plus assidûment; mais je ne sais comment il se fit que je ratai mon examen...

Ce n'était pourtant pas la faute du Révérend, qui accumulait sur ma tête réprimandes sur réprimandes et se donnait un mal insensé pour me rendre laborieux. Aussi mes parents décidèrent-ils que, puisqu'il me fallait suivre à nouveau les cours et répétitions, une leçon supplémentaire était nécessaire chaque jour.

A force d'instances et même de ruses, j'obtins que ladite leçon particulière me serait octroyée le soir, de huit à dix.

—Seulement, avait ajouté le Révérend en caressant son menton vierge de barbe, je ne puis me déranger à cette heure indue, cela changerait toutes mes habitudes; il vous faudra venir chez moi, monsieur René.

—Comment donc, maître Lartius, fis-je en m'inclinant, je n'ai jamais pensé agir autrement.

—C'est bien, je vous attends ce soir, rue d'Amsterdam, à huit heures.

J'espérais au moins avoir cette soirée à moi (nous étions au samedi), et ne commencer qu'avec la semaine mes leçons supplémentaires: ah! bien oui! Et justement, ce soir-là, les douze (c'est ainsi que nous appelions notre bande joyeuse) avaient organisé un souper fin chez Champeaux! Un désespoir profond m'envahit. Je rencontrai Léonce de Rives, le moins sage de mes amis. Mon visage bouleversé l'effraya.

—Qu'as-tu? me demanda-t-il avec inquiétude.

—Je ne pourrai pas être des vôtres, ce soir, répondis-je d'une voix altérée.

—Allons donc! Qu'est-ce qu'il te survient? Tu es en pénitence?

—A peu près: il faut que je travaille.

—Au diable les livres! c'est parce que tu le veux bien.

—Le Révérend me donne ma première leçon particulière.

—Un samedi? c'est absurde. Ecris un mot, invente une histoire.

—Ce n'est pas possible, je suis attendu rue d'Amsterdam, à huit heures...

Le visage de Léonce cessa d'exprimer la commisération; il jeta au loin sa cigarette, qui alla tomber sur le manchon d'une dame, et, se croisant les bras d'un air tragique, il me regarda dans le blanc des yeux.

—Et tu oses te plaindre? dit-il d'un accent intraduisible, tu oses te plaindre quand nous donnerions tous notre souper de Champeaux et les rires joyeux qui l'assaisonneront, pour être à ta place pendant un quart d'heure.

J'ouvris mes yeux tout grands.

—Imbécille! cria Léonce, tu vas voir Bichette.

—Tu crois? demandai-je en me sentant glisser dans un océan de bonheur.

—Parbleu! et quand tu ne la verrais pas, tu respireras le même air qu'elle; le même toit abritera deux heures vos deux têtes; tu pourras entendre le son de sa voix, les accords de son piano résonnant sous sa main divine! Ah! mon ami, tu es ingrat envers la Providence, car tu es le plus heureux des mortels.

—Tu crois? fis-je encore, subjugué par ce tableau séduisant.

—Si je le crois? Tiens, veux-tu changer? Le Révérend est distrait quelquefois, il me prendra pour toi; va t'asseoir à ma place dans le salon-serre du fameux restaurateur, et pendant que tu dégusteras les huîtres et l'ail, j'écouterai les dissertations de maître Lartius.

—Non, certes, fis-je avec effroi, je veux y aller, au contraire, et, pour rien

au monde, je ne cèderais ma place.

—Heureux mortel! soupira de nouveau l'étudiant en me serrant la main à la briser. Tâche d'abandonner tes draps quelques minutes plus tôt demain matin, nous devancerons un peu l'heure du cours et tu nous raconteras ce que tu auras vu.

—Ce sera plutôt à vous à me narrer vos prouesses, fis-je en reprenant mon visage allongé; bon appétit, messieurs!

—Tu lui feras les yeux doux de ma part, cria Léonce en s'éloignant

J'étais fort ému lorsque, le soir, à huit heures moins sept secondes, je fus introduit dans le salon du Révérend. Je le connaissais ce salon, y étant entré à l'époque du jour de l'an, lorsque j'eus l'insigne honneur de venir présenter mes vœux au savant professeur; mais alors, l'austère pièce était organisée pour recevoir les visites de commande à ce moment de l'année; à présent, rien de rangé, de préparé, de cérémonieux; il flottait par là comme un vague parfum de jeunesse et de poésie; oui de poésie, même devant cet homme rigide et sec, même autour de ces meubles antiques. D'abord il y avait des fleurs dans les grandes potiches chinoises de la cheminée; puis un certain désordre harmonieux sur la table; on devinait qu'une petite main impatiente avait fouillé par là, et l'envie me prit de baiser tout ce que je pensais avoir été touché par elle. Une heure se passa: j'étais inquiet, troublé; j'écoutais d'une oreille les théories du Révérend; l'autre appartenait exclusivement aux bruits du dehors qui demeuraient bien vagues, hélas!

Mais voilà que, tandis que je développais un thème latin avec toute l'application que je pouvais y apporter, derrière la porte close, un pas se fit entendre; un petit pas de gazelle, puis un frôlement d'étoffes froissées, et enfin un chuchotement suivi d'un rire étouffé.

Je "sentis" qu'un oeil espiègle se collait au trou de la serrure.

Le Révérend, qui avait l'ouïe moins fine que moi, releva une faute grossière sortie de mes lèvres, aussitôt suivie d'une autre, puis d'une troisième. J'avais honte de mon incapacité, car le regard du professeur se fixait sur moi avec une sévérité mêlée de pitié... Mais aussi pourquoi y avait-il des pas de souris dans la maison et des robes de soie qui bruissaient?...

Jusqu'à la fin de la leçon, je demeurai troublé, ému, et Dieu sait la semonce que je reçus, lorsque je déposai discrètement le cachet sur le bord de la table. Au moment où le Révérend m'ouvrait la porte du salon en m'enjoignant d'avoir à étudier le double de la leçon précédente, une ombre svelte apparut dans le vestibule faiblement éclairé; deux grands yeux rieurs passèrent devant les miens, et une voix au timbre d'or modula :

— Béatrice, où es-tu donc ?

Dans mon éblouissement, j'oubliais de m'en aller; le professeur, interdit, restait sur le seuil, et, devant mon peu d'empressement à partir, il s'attendit à recevoir des excuses sur le manque d'attention apporté à la leçon; mais j'étais loin de songer aux excuses, et je descendis l'escalier à regret.

Le lendemain, onze visages anxieux me barrèrent le passage au cours du matin.

— Tu l'as vue ?

— Oui, répondis-je fièrement.

Et, comme un vaillant soldat, de retour au pays, s'apprête à narrer ses campagnes, je racontai ma soirée passée rue d'Amsterdam.

III

UNE FAIBLESSE DE GRAND

HOMME

Ce soir-là, ma montre avançait de vingt minutes; que voulez-vous? Cela peut arriver à toutes les montres. Et

comme je les ai bénies ces mignonnes aiguilles qui avaient marché trop vite, un peu d'après mon ordre, peut-être...

La duègne renfrognée m'introduisit dans le salon vert, non sans jeter un regard sur la pendule, qui marquait huit heures moins dix-neuf. Mlle Bichette était au piano; un déluge de gammes lamentables pleuvait sur le clavier, et quelques cahiers de musique, horriblement froissés, traînaient par terre; ils avaient dû exciter le courroux de la jolie musicienne.

Kate était vêtue d'un petit costume rouge, qui lui seyait à ravir; elle avait piqué une rose pourpre dans ses cheveux d'or, et son cou, d'une blancheur exquise, sortait svelte et charmant d'un grand col de dentelle, descendant sur ses mignonnes épaules. Ses yeux brillants se tournèrent bien en face :

— Vous n'êtes pas en retard, aujourd'hui, monsieur l'étudiant, me dit-elle de sa voix bien timbrée; mais on va vous céder la place: mon oncle va venir.

Je la suppliai de ne pas se déranger, de continuer de m'enchanter, de... Je ne savais plus ce que je lui disais. Elle me regarda d'un air narquois et ferma le clavier.

— J'ai fait assez de tapage comme cela, dit-elle, et le piano a ses nerfs, ce soir; il a ses jours, mon Dieu, tout comme les simples mortels.

Je me demandai intérieurement si c'était bien le piano qui avait ses nerfs.

Elle alla à la lampe, dont elle aviva extraordinairement la lueur; cela fit une flamme vive et l'on sentit une fumée âcre qui prenait à la gorge.

— Ce serait drôle de la laisser ainsi, dit-elle; je parie que mon oncle ne s'en apercevrait pas, il est si distrait quand il parle sciences.

Elle tourna sagement la petite clef dorée de la mèche.

— Non, reprit-elle gravement, cela vous donnerait des distractions.

J'avais tellement peur de la voir s'envoler, quand je retenais mon souffle, et je pressais encore contre mon cœur ma serviette d'étudiant. Elle

mit le bout de son doigt fin entre ses lèvres roses :

—Est-ce amusant d'apprendre le latin? dit-elle en relevant ses grands yeux noirs sur moi. Je crois que je n'aimerais pas cela, moi.

—Ces choses-là ne sont pas faites pour les jeunes filles, répondis-je pour sortir enfin de mon mutisme.

—Vous vous trompez, reprit-elle vivement, Béatrice le sait parfaitement, le latin, et le grec aussi, et bien d'autres choses; je suis sûre qu'elle est plus savante que vous, Béatrice, ajouta-t-elle naïvement.

—Ce n'est pas bien difficile, dis-je avec une humilité qui n'était pas feinte; je suis très paresseux.

Vous croyez que, poliment, elle me réfuta? pas du tout, elle sauta de joie.

—C'est comme moi, répliqua-t-elle en passant son doigt mouillé sur le rebord de l'énier pour le colorier doucement; je n'aime pas du tout la science, mais pas du tout; je préfère beaucoup mieux me promener et essayer de jolies robes, que d'étudier ces affreux bouquins.

Et, d'un geste de rancune, elle renversa l'échafaudage de livres soigneusement équilibrés sur la table.

—C'est si ennuyeux tout cela; je vous demande ce qu'on peut trouver d'intéressant là-dedans? poursuivit-elle pendant que je me précipitais par terre à quatre pattes, afin de réparer le désastre.

—Cependant, dis-je, le nez dans le tapis, M. Lartius vous force bien un peu à vous instruire?

—Il le voudrait, mais il n'y réussit guère; je suis très difficile à gouverner, savez-vous? Pourtant, de temps en temps, il faut bien me plonger dans un traité quelconque, soupira-t-elle douloureusement; aussi, depuis que je suis en France, ai-je affreusement changé.

Et elle alla se planter devant la glace pour constater son dépérissement; je me demandai, à part moi, en regardant ces joues roses et cette taille ronde, ce que ce pouvait être auparavant.

—Il faut que je m'en aille, reprit-elle

le enfin en se dirigeant vers la porte, mon oncle me gronderait s'il savait que je bavarde ainsi. Bon courage, monsieur l'étud...

Elle n'acheva pas et retint sa main sur la clef; dans la chambre voisine, un fracas s'était fait entendre, comme une table ou une chaise renversée.

Depuis un instant, une conversation s'y tenait, mais nous n'y prêtions point d'attention, occupés que nous étions de notre propre causerie. Une voix de femme s'éleva suppliante, navrée, mais harmonieuse comme le murmure des flots sur le sable.

—O père, père, disait cette voix avec désespoir, vous voulez donc me faire mourir de chagrin?

—Mourir de chagrin? répéta l'accent cassant du professeur, il n'y a que les femmes exaltées ou folles qui meurent de chagrin; je n'entends pas que ma fille soit de celles-là.

—Père, c'est tout mon bonheur, toute ma vie que vous me prenez là...

—Le bonheur, il est dans l'étude; la vie doit être un travail perpétuel, riposta maître Lartius.

—Cela ne suffit pas à tous, murmura la voix désolée de la jeune fille.

—Que vous faut-il? ricana le professeur; de sottes rêveries, des fadaïses débitées dans un salon par de jeunes fous aux cerveaux creux?

—Je ne me suis jamais montrée frivole et sotte, reprit la voix féminine; mais j'aime et je suis malheureuse.

—Vous aimez? fit le Révérend avec une telle ironie, que j'aurais voulu pouvoir le jeter par la fenêtre. Vous aimez? Vraiment? l'agréable chose que de roucouler à deux tous ces refrains tendres que les imbéciles seuls apprennent! Je n'ai qu'une chose à vous dire, ma chère, plongez-vous dans l'étude avec plus d'acharnement, et votre cœur s'endurcira malgré lui.

On entendit un bruit de pas qui se dirigeaient vers la porte, puis revenaient à leur point de départ:

—Voulez-vous apprendre l'hébreu? Je veux bien être votre professeur encore pour cela; c'est une belle langue,

un peu abstraite...

On entendit comme un sanglot étouffé.

—Le monstre! grondai-je entre mes dents.

Bichette, par un mouvement de naïf effarouchement, s'était rapprochée de moi :

—C'est Béatrice qu'il gronde, dit-elle toute tremblante; hier, c'était moi, mais moi, je le méritais, car je ne fais que des sottises, tandis que Béatrice est un ange.

—Alors, reprit la voix douloureuse dans l'autre chambre, vous ne voulez pas.

—J'ai dit "non"! accentua le père inflexible en se dirigeant vers la porte, ne me reparlez pas de cela, vous me faites sortir de mes habitudes d'homme calme. J'ai dit non, et je ne reviendrai pas sur ma parole; de plus, je vous interdis toute espèce de correspondance avec ce...

Ici, un nom que je n'entendis pas; la voix du professeur fut couverte par un sanglot de sa fille.

—Ah! s'écria celle-ci avec une expression déchirante, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un cœur, vous qui jouez si bien avec celui de votre enfant!

Un éclat de rire contenu et bas, comme le rire de l'Indien, lui répondit.

—Vous n'avez pas aimé ma mère, reprit Béatrice frémissante, et ma mère est morte; prenez garde, mon père, vous pourriez avoir bientôt un autre trépas à vous reprocher.

—Mon oncle est bien dur! murmura Kate qui s'enfuit en voyant venir maître Lartius.

Quand le Révérend entra dans le salon, je feignis d'être fort occupé à déplier mes papiers; je glissai un regard observateur sur lui: pas un muscle de sa figure n'avait remué, et ce fut avec le même calme qu'il prit les livres et commença la leçon. Au bout d'une demi-heure, la porte s'ouvrit brusquement et Bichette parut; son joli visage avait perdu ses couleurs, cette fois, et ses yeux espiègles eurent un regard sé-

vère quand ils se fixèrent sur son oncle. Le Révérend leva sur elle ses prunelles étonnées. Bichette s'était placée en face de lui, et, les mains appuyées sur la table, semblait attendre qu'il parlât.

—Qu'y a-t-il, Kate?

—Ma cousine est malade, oncle Rodolphe, bien malade.

Quelque chose comme un sourire ironique détendit l'arc inflexible des lèvres du professeur.

—Toutes les femmes ont leurs nerfs, dit-il durement, faites venir le médecin si cela vous plaît.

Kate recula indignée; ne trouvant rien à répliquer à une telle réponse, elle sortit. Quant à moi, j'étouffais: le mépris me prenait à la gorge, et ce fut en me contenant horriblement que je dis:

—Je vous en prie, maître Lartius, que ce ne soit pas à cause de moi... vous devez être affreusement inquiet.

Il me regarda d'un air surpris et quelque peu dédaigneux:

—Que dites-vous là, jeune homme? nous avons été interrompus, reprenons l'explication au point où nous en étions.

Mais par la porte laissée ouverte par la pétulante fillette, on entendit dans le lointain une voix brisée qui répétait:

—Il n'aimait pas ma mère et ma mère est morte, il me fera mourir aussi.

Le professeur se leva brusquement et referma la porte avec bruit.

—Cet homme n'a pas l'ombre de cœur, pensai-je.

Cependant, lorsqu'il se rassit et voulut reprendre le livre, je remarquai que sa main tremblait et que de petites gouttes de sueurs humectaient son front chauve; il en était honteux, sans doute, car il murmura, les sourcils froncés:

—Ces enfants troublent mes facultés, vraiment je ne me suis jamais vu en tel état.

Puis il reprit son sang-froid et sa thèse. Mais ce grand homme avait eu sa minute de faiblesse. Colère ou remords, qu'était-ce?

IV

UN COEUR D'ETUDIANT

Je m'étais enrhumé. Oh! je vous assure que c'est vrai: mon docteur m'a affirmé que j'ai frisé la bronchite. Il est de fait que je toussais horriblement. C'est bien un peu ma faute: j'avais parié que je traverserais la Seine à la nage en plein mois de novembre, par une température assez basse, et d'aller déjeuner chez mon ami Léonce sans changer de vêtements. Le mal heureux eut peur pour son parquet ou pour mes poumons, et me prêta un de ses costumes dans lequel je n'entraî qu'à grand'peine; mais j'avais gagné mon pari.

Seulement, le lendemain, pris d'une courbature et d'un fort rhume, je ne pus me lever. L'occasion était bonne pour remplir notre promesse, si l'on s'en souvient, envers Frédéric Brassy, le blondin affilié depuis quelques mois à notre petit clan d'étudiants. L'après-midi donc de ce mercredi mémorable, Frédéric recevait mes instructions, assis au pied de mon lit et suçant une infusion de bourrache qui m'était destinée.

—Tu iras rue d'Amsterdam, No 27, tu monteras au deuxième étage, tu sonneras.

—Après?

—Une mégère en cheveux gris t'ouvrira et, comme il faut se faire bien venir des geôliers et des cerbères, tu porteras poliment la main à ton feutre et tu demanderas le Révérend.

—Et si elle me dit qu'il n'y est pas?

—C'est que le ciel sera pour toi. Alors, tu m'entends bien? tu demanderas à parler à ces demoiselles; vas-y sur les six heures, elles y sont toujours.

—Et si la vieille me fait la même réponse?

—Eh bien! mon brave, il faudra emporter la place d'assaut: tu entreras résolument en disant: "J'attendrai." La maritorne n'osera te fermer la porte

au nez; au besoin, fais lui un brin de cour, et elle t'introduira dans le sanctuaire béni où Bichette vit, respire, chante et rit.

—Et je la verrai?

—Si tu te donnes la peine d'ouvrir tes yeux, oui, mon enfant; et ne vas pas te mettre à rougir comme une pensionnaire qui entre dans le monde. C'est pour le coup que Bichette montrerait ses dents blanches.

—N'aie pas peur, on est cuirassé, dit Fred en m'offrant la tasse brûlante, dont il versa la moitié du contenu sur mes mains et sur mes draps.

Cela fait, il se dirigea vers la porte.

—A propos, fit-il en revenant vers mon lit, qu'est-ce que je leur dirai?

Un fou rire me prit, ce qui amena une quinte de toux.

Lorsque j'eus repris l'équilibre de ma respiration et essuyé mes yeux larmoyants:

—Pauvre innocent! tu m'excuseras auprès du Révérend de ne point me rendre à mon poste ce soir ni demain, ni sans doute après demain, retenu que je suis à mon lit de douleur par...

—Par quoi, en définitive?

—Tu peux dire par une fluxion de poitrine, une pleurésie, ce que tu voudras, pourvu que ce soit mortel. Je te recommande, quand tu entameras ce lugubre chapitre, d'étudier consciencieusement la figure de Bichette: tu me diras si, à cette annonce, elle a pâli, rougi, manifesté la moindre émotion, le plus petit regret...

—Entendu! mais, si je trouve le Révérend?

—Eh bien! mon fils, tu offriras au Ciel cette mortification en expiation de tes nombreuses fautes.

Il partit; je ne le revis que le lendemain à l'heure où les étudiants quittent la Faculté.

Frédéric me parut songeur. Je m'attendais à le voir revenir loquace et enthousiasmé, me faisant un tableau précis de sa visite. Ah! bien oui! il fallait lui arracher les mots!

—Qui as-tu vu?

—Le Révérend était absent.

—Et ses filles?

—Y étaient.

—Veinard, va! sous quelle étoile es-tu né, tu les as vues?

—Tout ce qu'il y a de plus vues.

—Mais parle donc, animal, tu sais bien que mon catarrhe m'empêche de t'interroger.

—Eh bien, reprit avec lenteur mon compagnon, les yeux rêveusement fixés sur le tapis, on m'a fait entrer au salon. Elles y étaient toutes deux: l'une, assise sur une chaise longue; l'autre, sur une plus basse, prêtant sa tête blonde aux caresses de son amie. Bichette, à mon aspect, s'est levée toute rougissante...

—Tu la trouves bien jolie, n'est-ce pas?

Frédéric hésita un instant.

—Jolie? Oui, certes, comme une gentille poupée de cire avec son minois chiffonné, ses joues roses et ses cheveux ébouriffés.

—Tu n'en as pas l'air enthousiasmé?

—J'avoue que je n'ai pas été... empoigné.

—Nous te l'avions trop vantée auparavant, voilà ce que c'est; nous n'aurions pas dû tant parler. Et de Mater Dolorosa, que dis-tu?

Une flamme vive monta au front de l'étudiant.

—C'est celle-là qui est une beauté, s'écria-t-il avec conviction.

—Comment! une beauté, Mater Dolorosa?

—Tu en doutes? reprit-il, toujours sérieux; eh bien! mon bon, tu ne l'as jamais bien regardée, ou tu es tellement épris de Bichette, que tu n'as d'yeux que pour elle.

—Possible! fis-je du fond de mon oreiller; mais, voyons, que trouves-tu donc de si remarquable à Mlle Lartius?

—Tout! s'écria-t-il avec feu, tout m'a charmé en elle, depuis le regard mélancolique de ses yeux bleu foncé, jusqu'à son sourire, son demi-sourire, corrigea Fred avec intégrité, car elle ne sait pas le faire entièrement. Je l'admets, elle a le teint moins éclatant que sa cousine, puisqu'elle est éternelle-

ment pâle; mais ses dents sont aussi perlées que celles de votre Bichette qui les montre davantage; ses cheveux, d'un noir brillant, sont plus opulents que les boucles folles de la fillette; son profil est plus suave, son port superbe.

—Parbleu! si tu compares les deux cousines! L'une a quinze ans, l'autre vingt-deux; l'une est un charmant lutin, l'autre, Minerve en personne; l'une est la gaîté personnifiée, l'autre est, en définitive, Mater Dolorosa.

—Le fait est, mrumura Fred qui poursuivait toujours son idée, que si Mlle Lartius voulait poser pour une statue de la Mélancolie, le sculpteur aurait là un beau modèle. Mais permets-moi d'achever mon parallèle: je ne disconviens nullement des mérites de Bichette, qui sera une femme comme je ne les aime pas: tout occupée de chiffons, la tête remplie de frivolités, estimant fort sa personne, incapable de comprendre une chose sérieuse.

—Eh! mon cher, vaut-il mieux être une femme bourrée de grec et de latin, d'algèbre et de chimie, comme sa vénérée cousine, Mater Dolorosa?

—Mater Dolorosa est savante, trop savante, je l'admets; mais elle n'est point pédante, et si elle en sait trop long, la faute en est au Révérend; elle n'en a que plus de mérite à rester si modeste et si simple.

—Tu es bien chaud, Fred.

—Que veux-tu, mon ami? J'ai vu les deux cousines, et je ne comprends pas votre engoûment pour Bichette, ce joli joujou, cette poupée insignif...

—Frédéric!... m'écriai-je en me mettant sur mon séant et faisant le geste de chercher une épée que je ne trouvais pas dans mes matelas.

Frédéric me recoucha tranquillement en me remontant les couvertures jusqu'au menton.

—Ne t'excite pas, mon cher René, continua-t-il sans s'émouvoir; il ne faut pas prendre la fièvre si tu veux revoir bientôt la dame de tes pensées.

Ce souvenir de ma maladie, évoqué, me rendit toute ma curiosité.

—A propos! tu leur as dit que je

suis moribond ?

—Pas tout à fait, répondit Fred en souriant.

—Il fallait le faire, je te l'avais recommandé ! repris-je, contrarié. Et qu'a-t-elle dit ?

—Qui, elle ?

—Bichette, parbleu ! qui veux-tu que ce soit ?

—Elle a chantonné doucement les premières lignes de cette romance si connue :

Mes jours sont condamnés,

Je vais quitter la terre...

—Prends garde ! criai-je exaspéré ; je n'aime pas qu'on se moque de moi !

—Je suis on ne peut plus sérieux. Que veux-tu ? Tu me demandes comment Bichette a accueilli l'ouverture : je ne peux pas te dire qu'elle a sangloté quand elle a fredonné.

—Et Mater Dolorosa ?

—Elle a dit que tu dois avoir commis quelque imprudence, et qu'il faut veiller à ce que tu ne sortes pas plus tôt que ce ne sera permis.

—Cela ressemble aux conseils d'une bonne mère de famille... Mais tu t'en vas, Fred, pourquoi ne restes-tu pas davantage ?

—Mon cher, je n'ai pas déjeuné et le cours se rouvre à deux heures ; les amis viendront te voir ce soir ; tâche de dormir un peu et de rêver à Bichette.

Frédéric sortit, mais, à partir de ce jour, nous le trouvâmes songeur, presque grave. Il prenait part volontiers à nos joyeuses réunions, mais n'y apportait plus le même entrain.

—Ma parole ! disait un jour Léonce de Rives, je ne reconnais plus notre camarade Fred.

—Veux-tu que je te dise ? souffla Jean Malleval, il a le mal d'amour.

—Pour qui en tient-il ? sais-tu, au moins ?

—Je le sais, moi, m'écriai-je dans l'espoir de venger ma Bichette dédaignée, c'est pour Mater Dolorosa.

Tous rirent, mais je ne croyais pas si bien dire.

V

LES TASSES DE THE DE MATER

DOLOROSA

Je m'étais mis, cependant, sérieusement au travail, et le Révérend, qui ne savait pas faire de compliments, montrait une ombre de satisfaction. Ce fut le Ciel qui se chargea de ma récompense. Le Révérend, voyant mes bonnes dispositions, prolongea graduellement la leçon quotidienne, et souvent dix heures et demie trouvèrent le professeur et l'élève en train de discuter un thème difficile. (Ce n'est pas là la récompense annoncée ; attendez.) Maître Lartius, je l'ai déjà dit, n'aimait à changer en rien ses habitudes. Or, à dix heures précises, il avait coutume de prendre le thé avec ses enfants, et, par conséquent, à l'heure dite, nous voyions apparaître le petit guéridon poussé par la main impétueuse de Bichette, puis le plateau derrière lequel émergeait le buste massif de la duègne, et enfin Mater Dolorosa, qui arrivait de sa démarche lente, la pâleur au front, la langueur dans le maintien.

Le Révérend n'interrompait la leçon qu'au moment où sa fille mettait entre ses doigts l'anse délicate de sa tasse de thé. Moi, je ne l'écoutais plus dès l'instant où Bichette s'avancait vers moi, le sourire espiègle, les yeux brillants, et le sucrier dans la main. Alors, j'oubliais tout ce que je venais de débiter. Je ne voyais plus que la robe claire de Bichette, voltigeant dans le salon sur le parquet duquel ses petits pieds finement chaussés essayaient des glissades, tant elle était enfant.

Je puis dire que ces instants m'étaient doux à passer, et je renonçais volontiers à quelque partie folle que

me proposaient mes onze camarades, pour demeurer, ébloui et fasciné, aux côtés de Bichette, lors même que je sentais peser sur moi le regard aigu du Révérend.

VI

OU LE REVEREND SE FACHE

J'arrivais au terme de mes leçons supplémentaires, l'examen approchait, et, cette fois, j'étais tout à fait sûr du succès; les enseignements de maître Lartius m'avaient remis l'intelligence à neuf, en dépit des yeux noirs de Bichette, des tasses de thé de sa cousine et de la raideur du Révérend.

Ce soir-là, donc, j'avais su tellement bien tout ce qui m'avait été demandé, que mon professeur fit devancer le thé, jugeant inutile de me fatiguer davantage le cerveau. En attendant que la bouilloire eût fini de chanter, Bichette s'était mise au piano, malgré la grimace éloquente de son oncle qui n'aimait pas la musique. Je me tenais debout auprès d'elle, ravi, écoutant la polka favorite de mon idole, et dévorant des yeux ses petites pattes blanches, agiles sur le clavier.

Je n'avais pas remarqué que Mater Dolorosa était plus pâle encore qu'à l'ordinaire, et que ses grands yeux navrés exprimaient une souffrance plus profonde. Quand il me crut bien enfoncé dans l'audition de la mazurka, le Révérend s'approcha de sa fille. Celle-ci tressaillit imperceptiblement. Sans toucher, j'avais un œil sur Bichette et un autre sur le reste de la chambre.

—Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit, ma fille? dit le Révérend d'une voix contenue.

—Si, mi, ré, mi, fa, do, do... continuait Bichette sans quitter des yeux le cahier imprimé.

—Oui, mon père, répliqua Mater Dolorosa dont la main tremblait avec violence sur le petit guéridon.

—Je puis répondre donc favorablement à mon savant ami?

—Je n'épouserai pas cet homme, dit tranquillement la jeune fille.

Le Révérend se leva avec une telle impétuosité, pour un être habituellement si calme et mesuré dans ses mouvements, que Bichette effrayée se retourna.

—Qu'est-ce? fit-elle.

—Rien, ma nièce, continuez votre tapage, répondit poliment le Révérend.

Bichette me lança un regard malicieux et reprit son trait interrompu.

—Ah! vous n'épouserez pas cet homme, vraiment? et pourquoi?

—Pour les meilleures raisons; d'abord, je ne l'aime pas et je ne l'aimerai jamais.

—Un homme qui possède sept langues, qui connaît le sanscrit et l'arabe, qui est le doyen de la Faculté?... Il a soixante-cinq ans, il est vrai, mais il n'y a que les filles romanesques qui s'arrêtent aux charmes du visage et de la jeunesse.

—Vous êtes bien distrait, me dit Bichette, légèrement courroucée.

(J'oubliais de tourner les pages.)

La bouilloire, dont l'eau clapotait furieusement, menaçait de nous inonder et chantait avec colère que l'heure était venue où le thé devait infuser. Personne n'y songeait. Bichette était plongée dans une seconde polka d'Asher, et, dans ce coin du salon, on se disputait mystérieusement.

—Béatrice, dit le Révérend en s'approchant de sa fille, j'écrirai ce soir même à mon ami que vous l'acceptez.

—C'est inutile, mon père; je ne l'accepte pas.

—Fille révoltée! s'écria le professeur en élevant la voix sans s'en douter; vous m'obéirez, ou bien...

—Ou bien quoi?...

—Je vous maudirai, ma fille, fit le Révérend en se rasseyant, et aussi tranquille que s'il lui eût dit: "Passez-moi mon journal."

—Vous ne feriez pas cela, murmura la jeune fille avec tristesse, ce serait d'un mauvais père. Aussi bien, vous ne

m'avez jamais témoigné la tendresse, les soins, l'intérêt que les autres pères ont pour leurs enfants. Le meilleur temps de ma vie est celui que j'ai passé loin de vous, et cela ne devrait pas être. Vous verrez, mon père, un jour viendra où vous me pousserez à bout; je requitterai cette maison, j'irai gagner ma vie je ne sais où, et...

—Vous oubliez que vous n'avez pas besoin de travailler, Béatrice; votre mère vous a laissé cent mille francs.

—Que m'importe! Plus tard, oui, plus tard, ajouta-t-elle avec un regard rêveur, je serai forcée de vous la demander, cette fortune; mais, en attendant, le pain que je mangerai chez les autres me sera moins amer que celui de mon père.

Elle se leva et jeta l'eau bouillante sur les petites feuilles noires assemblées au fond de la théière.

—Vous voulez que j'épouse votre ami? poursuivit-elle en fixant un regard étrange sur son père; laissez-moi vous dire une chose: quand bien même j'aimerais passionnément cet homme, je ne "pourrais" ni ne "devrais" l'épouser.

Et, de la voix, elle souligna ces mots.

—Vous êtes mystérieuse, ma fille, fit le professeur d'un ton ironique.

—Mon père, reprit-elle avec lenteur, s'il y a un secret dans ma vie, ne me le reprochez pas; c'est vous qui en êtes cause.

Bichette termina "Les Traîneaux" par un majestueux accord qui fit trembler les bobèches des bougies. Le tabouret du piano tourna brusquement sur sa vis, et Kate nous présenta son frais visage.

—Eh bien! ce thé? dit-elle; il est écrit qu'il ne se fera pas ce soir?

—Tout est prêt répondit Mater Dolorosa de sa douce voix; viens vite, ma chérie; asseyez-vous monsieur René, nous vous avons fait attendre longtemps.

Je vous assure que la cérémonie ne dura guère. Le Révérend se brûla en avalant son breuvage bouillant, et, par distraction, sucra ma tasse déjà

sucrée, au lieu de la sienne. Bichette riait sournoisement.

Quant à moi, je me hâtais aussi; évidemment, ma place n'était plus dans ce petit cercle de famille où s'agitait une question épineuse, drame intime, auquel on ne me savait pas initié. Le Révérend acheva toutefois avant moi et sortit en fermant bruyamment la porte, me laissant seul avec les jeunes filles, à l'encontre des convenances.

—Mon oncle est en colère, insinua Bichette en simulant un petit frisson de terreur.

Mater Dolorosa avait encore sa tasse pleine devant elle, et demeurait songeuse au fond de son petit fauteuil.

—Bois donc, fit Bichette, ton thé sera froid, Béatrice.

—Je ne peux pas, répondit la jeune fille avec effort, et repoussant la tasse que lui offrait sa cousine.

Elle était pâle, et ses yeux sombres semblaient s'être encore agrandis.

Bichette la considéra avec inquiétude; cette enfant riieuse, cette fillette insoucianta savait devenir sérieuse quand elle voyait souffrir ce qu'elle aimait; et elle aimait bien sa grande soeur Béatrice, comme elle l'appelait souvent.

Je me levai, balbutiai quelques mots de politesse et sortis. Après avoir remis mon paletot dans l'antichambre, j'allais gagner l'escalier, lorsque je m'aperçus que j'avais oublié mon bagage d'étudiant. Je revins sur mes pas et soulevai la portière du salon. Elles ne me virent ni ne m'entendirent, et je n'osai avancer.

Mater Dolorosa était toujours dans son fauteuil, mais sa pâleur m'émut douloureusement, et il y avait quelque chose d'indéfinissable dans l'éclat fiévreux de ses grands yeux; une ombre solennelle couvrait son visage. Kate était agenouillée sur le tapis, et posait câlinement sa tête dorée sur les genoux de sa cousine.

—Ma bien-aimée, murmurait celle-ci d'une voix douce et triste, si je t'abandonnais, si je quittais cette maison, me pardonnerais-tu?

—Non, oh! non, répondit vivement

Bichette en posant sa main mignonne sur les lèvres de sa compagne, ne dis pas cela, Béatrice, je t'aime plus que tout au monde; où tu iras, j'irai.

—Tu ne pourras pas me suivre dans ma nouvelle vie, Kate, ce n'est pas possible. Je suis obligée de fuir cette maison, tu m'entends bien; mon père n'a besoin ni de mes soins, ni de ma tendresse, et d'autres devoirs m'appellent ailleurs.

—Béatrice, mon bon ange, murmura Kate qui pleurait doucement, je sens qu'il y a un secret dans ta vie et tu me le caches?

—Je dois te le cacher, enfant, il le faut, encore un peu de temps. Mais, écoute-moi: si, quelque jour, on calomniait devant toi ta soeur aînée, ta Béatrice qui t'aime comme une mère, les croirais-tu?

—Je ne les croirais jamais! s'écria Bichette, les yeux étincelants.

—Même si les apparences étaient contre moi?

—Même si tout t'accablait, tu m'entends? O Béatrice, comment peux-tu demander cela?

J'entendis le bruit d'un baiser et je laissai retomber la draperie; je ne voulais pas être indiscret.

—J'enverrai le valet de chambre prendre mes livres demain matin, me dis-je; mais je sais, à présent, qu'il y a un mystère sur Mater Dolorosa. Quel peut-il être? Je voudrais le savoir, car cette femme m'attire et me repousse à la fois.

Je me trouvai dehors, sans savoir comment j'étais sorti. L'air frais me caressa le visage.

—Ah! si Frédéric savait!... Bah! fisque avec insouciance, cela ne me regarde pas. La fille du Révérend m'importe peu, et, si elle souffre, mon rôle n'est point de la protéger.

Un nom vint à mes lèvres et je retrouvai mon gai sourire:

—Bichette! c'est elle qui est mon rêve, mon soleil, mon idole!

BICHETTE FAIT DES SOTTISES

Victoire! j'étais reçu! ma mère m'avait embrassé avec orgueil; ma petite soeur Marthe me considérait avec une nuance de respect; mon parrain m'avait envoyé un chèque de mille francs pour m'amuser en son honneur, et mon père me fit présent d'un trésor depuis longtemps convoité: Light, un alezan brûlé, à la crinière soyeuse, aux jambes fines, à l'oeil intelligent, aux membres souples et vifs. Je me crus transporté au paradis, et, du fond de mon coeur, s'éleva une fervente action de grâce à l'adresse du Révérend, qui s'était donné tant de mal pour me faire arriver à l'apogée de ma gloire. Le nom du professeur, murmuré par mes lèvres reconnaissantes, me remit en mémoire la visite que je devais lui faire.

Il était trois heures, juste le temps d'y courir avant de partir au Bois où je devais exhiber le fameux Light, si envié de mes camarades. Cet alezan me faisait tourner la tête au point d'entrer en rivalité dans ma tendresse avec Bichette elle-même. Ma promenade devait se prolonger jusqu'à six heures, car je me proposais d'imiter les "lions" du jour, et de papillonner autour des équipages où les amies de ma mère montraient leurs jolis visages et leurs toilettes de Worth.

A huit heures, rendez-vous chez Brébant avec les onze, alléchés d'avance par la promesse d'un souper succulent.

Je courus donc chez M. Lartius, désolé de ce que Bichette ne pût m'admirer dans mon équipage de sportman, mais comptant bien lui présenter mon cheval quelque jour, et, en attendant, lui détailler les perfections dudit animal, sans lui faire grâce d'un poil. La duègne m'ouvrit et me referma la porte sur le nez, en me disant, du ton le plus goguenard, que maître Lartius n'y était pas. Je ne perdis point la tête pour si peu et sonnai de nouveau.

—Je désire voir miss Bich..., miss Kate, dis-je à mon ennemie en la foudroyant du regard.

La mégère me fit entrer, en marmottant entre ses dents absentes quelque chose comme :

—Au fait, si vous voulez lui dire adieu, vous ne la reverrez pas de longtemps.

Le salon était sombre, et, dans l'angle occidental, près de la cheminée, où se mouraient quelques bûches noyées dans leur cendre, j'aperçus, plongée dans un fauteuil, une forme mignonne qui sanglotait, la tête entre ses bras.

—Bichette! m'écriai-je malgré moi.

Les sanglots l'empêchèrent d'entendre mon apostrophe incongrue.

—Mademoiselle Kate! repris-je tout confus.

Elle releva la tête et me montra un visage désolé, inondé de larmes. A cette vue, mon coeur reçut comme un coup de poignard : Light s'envola de ma pensée, ainsi que le souper de Brébant. Je ne savais plus qu'une chose, c'est que ma bien-aimée souffrait et que j'étais là, devant elle, seul avec elle dans ce salon mystérieusement assombri.

—Qu'y a-t-il? au nom du ciel, parlez! demandai-je tout tremblant.

Elle se leva impétueuse.

—Il y a que je suis trop malheureuse ici et que je veux en sortir. Béatrice est partie...

—Mademoiselle Béatrice est partie? m'écriai-je, médiocrement étonné après ce que j'avais entendu derrière la portière de ce même appartement, quelques jours auparavant.

—Partie, et partie pour toujours, reprit Bichette dont les larmes recommencèrent à couler.

J'aurais voulu les recueillir, ces précieuses perles, ces larmes adorées! Le petit mouchoir de Bichette en était tellement imbibé qu'elle l'avait roulé de façon à ce qu'il fût réduit au volume d'une noix, et elle n'avait pas fini de pleurer.

—Oui, reprit-elle avec véhémence, je suis toute seule; Barbara est insupportable avec sa figure de Palikare, et mon

oncle va m'envoyer en pension.

En pension, Bichette?... Je sentis le parquet osciller sous mes pieds.

—Ce n'est pas possible, miss Kate, vous ne pouvez accepter cela.

—Croyez-vous donc que je l'accepte? Mon oncle doit me conduire après-demain à L...; mais il se trompe s'il croit donner une nouvelle prisonnière à la cage abhorrée; quand il me cherchera pour nous y rendre, l'oiseau sera envolé.

Elle rit, dans son joli rire sonore :

—C'est lui qui sera attrapé, dit-elle; voyez-vous d'ici la tête qu'il fera? Sa maison vide, Béatrice partie, Kate partie! Cela lui apprendra à être si dur.

Je ris avec elle, puis, soudain, reprenant le sérieux qui convenait à la circonstance :

—Et où irez-vous?

Elle soupira.

—Je ne sais pas, j'hésite encore.

—Retrouver votre cousine, sans doute?

J'aurais voulu rentrer mes paroles dans ma gorge, car Bichette se remit à sangloter.

—Retrouver Béatrice?... oh! non, je ne puis la suivre où elle est, m'a-t-elle dit. Ah! bien sûr, si cela eût été faisable, elle n'eût pas hésité à m'emmener, mais il paraît que ce n'est pas possible.

—Et vous ne savez pas même où elle est? m'écriai-je, saisi tout à coup d'une colère folle contre la fille du Révérend, qui abandonnait lâchement la pauvre adorable créature, pour courir Dieu sait! à quelle aventure.

—Monsieur l'étudiant, fit Bichette d'une voix grave où perçait le reproche, je sais parfaitement où est ma cousine Béatrice, et je sais aussi que tout ce qu'elle fait est bien fait.

—Mais alors, où irez-vous, pour l'amour de Dieu?...

—Je crois que je me déciderai pour ma tante Landlell; elle habite Boulogne-sur-Mer; j'irai la trouver. A la mort de mes parents, elle m'a instamment pressée d'aller vivre auprès d'elle, mais j'étais attirée par Béatrice et j'ai accepté les offres de mon oncle

Rodolphe. Si j'avais su!... Oui, décidément, ma tante Landlell; je ne sais pas ce que sera la vie auprès d'elle; à coup sûr, pas plus difficile que dans cette satanée maison. Il y a bien encore mes cousins Arsboth, mais il me faudrait voyager jusque dans le Sussex; ils y sont en ce moment.

—Autant vaudrait aller en Amérique, alors.

—En Amérique? au fait, j'y possède un frère de mon aïeul; j'y ai songé aussi, mais il n'a pas donné signe de vie depuis sept ans; je ne voudrais pas m'engager dans un pareil voyage sans savoir...

—C'est prudent, fis-je en souriant, Boulogne me paraît plus sage.

—Va pour Boulogne! et, si ma tante est ennuyeuse, j'aurai toujours la ressource des Arsboth.

—Comment allez-vous faire?

—Voici: demain soir, tandis que mon oncle sera plongé dans ses bouquins et Barbara endormie dans sa cuisine, je m'éclipserai à la manière des étoiles filantes et je courrai à la gare du Nord.

—Toute seule?

—Toute seule; pensez-vous que je vais prier mon oncle de m'accompagner?

—Mais, je ne trouve pas que cela soit tout à fait...

—Convenable, n'est-ce pas? Ce n'est point dans nos moeurs françaises. En Angleterre, ces choses-là sont moins rares. Mais, voyez-vous, je suis parfaitement décidée et rien ne m'arrêtera. Si je vous confie mon petit plan, monsieur l'étudiant, ajouta-t-elle avec un regard sévère à mon adresse, c'est que vous n'êtes pas un étranger pour moi; je sais que vous ne me trahirez pas; vous êtes un peu comme un ami dans la maison, et Béatrice et moi parlions quelquefois du pauvre souffre-douleurs de mon oncle; il vous malmenait de temps en temps, savez-vous?

Ses dents blanches brillèrent une minute, puis elle redevint grave. Une goutte de joie se répandit dans mon chagrin: "elle parlait quelquefois de

moi avec sa cousine!..." Il y avait là de quoi faire sécher de jalousie mes onze camarades.

—Oui, reprit-elle en déchirant son fin mouchoir entre ses dents nacrées, moi aussi, je vais disparaître et mon oncle sera furieux. Si vous aviez été témoin de sa colère le jour où Béatrice a fui son toit!... Je ne l'avais jamais vu ainsi. Si vous saviez ce qu'est la fureur d'un homme qui s'emporte pour la première fois de sa vie!

Je ne l'écoutais plus, je réfléchissais.

—Non, ce n'est pas possible, vous ne pouvez partir seule.

—Cela ne vous regarde pas, monsieur l'étudiant, dit-elle irrévérencieusement; mon parti est pris, je n'en démordrai pas. Ma bourse est assez garnie pour me permettre d'aborder Boulogne sans encombre, et j'ai assez voyagé pour n'être pas embarrassée de ma personne.

—Si je pouvais vous accompagner... commençai-je les yeux fixés sur les bûches qui se mirent soudain à pétiller sous les cendres, comme pour protester.

Bichette rit bien haut.

—Ce serait joli, vraiment; en Angleterre, passe encore; mais ici, ce serait shocking. Allons, monsieur l'étudiant, sauvez-vous pour me laisser à mes préparatifs de départ, et gardez religieusement pour vous tout ce que je vous ai dit là.

Elle me tendit sa petite main que j'eus l'horrible tentation de porter à mes lèvres; mais je me contentai de la serrer à la briser.

—Promettez-moi, mademoiselle, dis-je en la quittant, que si quelque danger vous menace, si quelque obstacle se dresse entre vous et la liberté, de recourir à votre plus dévoué serviteur; vous savez mon adresse: rue Saint-Honoré, 14; René de Varesne met son bras et sa vaillance à votre disposition, ainsi que le petit clan d'étudiants que j'espère vous présenter un jour. Trop heureux si nous pouvons faire quelque chose pour miss Kate, fût-ce au péril de notre vie!

VIII

QU'ALLONS-NOUS EN FAIRE?...

Je rentrai horriblement triste à la maison ; le visage éploré de Bichette m'apparaissant à travers un déluge de larmes, et j'arpentai la rue, si profondément plongé dans mes sombres réflexions, qu'il m'arriva nombre d'aventures désagréables : je renversai un invalide qui en fut quitte, heureusement, pour épousseter son habit bleu ; je bousculai un boulanger, qui sacra comme un païen en voyant ses petits pains rouler sur la chaussée.

Mais voilà qu'en rentrant au gîte paternel, le premier objet qui frappa ma vue dans la cour de l'hôtel, fut mon aïeul Light qu'on sellait et qui ne se laissait pas gentiment faire. J'oubliai Bichette et ses larmes amères, et courus m'habiller. Une demi heure après, je galopais à la portière de la voiture où la marquise S... étalait sa robe de foulard écarlate et sa figure d'Andalouse.

Mon beau Light attirait tous les regards ; les connaisseurs l'examinaient attentivement ; les jeunes dandys lui jetaient des regards furtifs que je qualifiais de jaloux.

Soudain, passa à côté de moi, dans un landau armorié, un minois rose, un peu boudeur, sous sa capote bleue. Ce minois ressemblait à Bichette, et toute ma félicité s'évanouit comme un rêve.

—J'en parlerai aux onze ! me dis-je en manière de consolation ; nous ne pouvons pas laisser notre idole en péril.

Et je terminai ma chevauchée, tout occupé de mes projets de don quichottisme. Le soir venu, trois voitures déposèrent les ex-élèves de maître Lartius devant le fameux restaurant, et nous fîmes une entrée bruyante.

Je laissai mes pauvres fous d'amis souper tranquillement, réservant pour la fin le cas extrêmement grave que j'avais à leur soumettre. Quand on eut servi les liqueurs et les cigares, je me

décidai à parler. J'ai honte de le dire, mais Light et le Moselle m'avaient quelque peu monté à la tête. Je dois cependant faire observer que j'étais le moins gris de tous.

—A quoi rêves-tu ? demanda soudain Fernand à Léonce.

—A la dame de ses pensées, parbleu ! exclama Gaston de Nogé.

—Et quelle est la dame de tes pensées ?

—Une brune aux yeux verts, riposta Léonce impatienté.

—Pas Bichette ? insolent ! s'écria Jules en se levant furieux, et prêt à mettre à profit les leçons de son maître d'escrime.

—C'est Bichette, tout comme vous autres, répondit Léonce sans se déconcerter ; je demeure fidèle à mon premier amour.

—C'est heureux ! fit Jules en se rassurant.

—Messieurs, dis-je à mon tour, j'ai à vous entretenir d'une affaire sérieuse.

—A demain, les affaires sérieuses ! s'écria Jean Malleval, ton souper était exquis, et nous t'en remercions ; n'en gâte pas la fin.

—Non pas, repris-je vivement, cela ne demande point de retard. La personne que nous chérissons tous est en danger. Que pensez-vous que fasse à cet instant notre Bichette adorée, tandis que nous nous plongeons dans les délices de Capoue ?

—Elle joue une valse.

—Elle tire la langue au Révérend.

—Elle essaie une robe.

—Elle se contemple au miroir.

—Rien de tout cela, mes amis. Elle pleure !

—Elle pleure ?...

Tous se levèrent, comme mus par un ressort ; les onze sièges, simultanément, tombèrent sur le parquet ; les onze cigares s'échappèrent ensemble des onze bouches qui prononcèrent la même exclamation.

—Elle pleure, oui, mes enfants ! repris-je et nous rions !...

—Mais comment, diable, sais-tu ? commença Léonce.

—Je sais ce que je dis, ripostai-je en m'échauffant.

—Il a la double-vue, gronda Maurice, que je soupçonnais d'être un peu jaloux de ma personnalité.

—La double-vue? non, monsieur; mais, cette après-midi même, j'ai eu le bonheur de m'entretenir avec Bichette; elle m'a conté ses chagrins, a pleuré dans mes bras, et... (J'amplifiais un peu, mais cela me posait vis-à-vis de mes auditeurs, et enfin le champagne pouvait bien y être pour quelque chose.)

—A-t-il de la chance, ce gremlin? murmurait-on autour de moi.

Je frisai ma moustache naissante et repris d'un ton détaché:

—Oui, mes amis, j'ai vu tout cela, et, qui plus est, j'ai reçu un aveu terrible des lèvres roses de notre Bichette.

—Lequel? crièrent tous les étudiants en se serrant autour de moi à m'étouffer.

—De grâce, un peu d'air! Si vous m'asphyxiez, j'emporterai le secret dans ma tombe, et...

—Tu nous fais mourir d'impatience, s'écria Fernand, qui laissa retomber lourdement son poing sur mon épaule.

Je craignis un instant qu'ils n'en vinsent aux voies de fait, et je poursuivis:

—Bichette est malheureuse, Bichette veut quitter le toit inhospitalier de son oncle.

—Mater Dolorosa ne sait donc pas la défendre? hurla Léonce de Rives.

—Mater Dolorosa est, pour l'heure, dans l'impossibilité de protéger sa jeune cousine: elle n'est plus à Paris.

—Enfuie aussi?

—Depuis deux jours.

—Ah! diable! cela se complique. Que s'est-il donc passé?

Je me gardai bien de raconter la petite scène dont j'avais été témoin inconscient, entre le piano de Bichette et la table à thé.

—Mater Dolorosa est une étrange créature, murmura Arsène Franceval. En tous cas, elle donne le mauvais exemple à Bichette.

—Qui parle de mademoiselle Lartius? s'écria notre blondin, Fred, qui se jucha sur un tabouret pour mieux foudroyer celui qui avait prononcé ces mots.

—Moi! répondit l'audacieux.

—Prends garde, tonna Frédéric, je n'entends pas qu'on dise quelque chose contre elle.

—Je t'attends, riposta Arsène d'un air de défi.

Craignant que la dispute ne s'envenimât, et voulant prévenir une effusion non de sang mais de kirsch, je m'empressai de renouer le fil de mon discours:

—Au lieu de vous quereller, vous feriez mieux d'écouter. Les intérêts de Bichette doivent être soutenus; le Révérend veut la mettre en pension.

Une clameur indignée s'éleva autour de moi.

—En pension, Bichette?

—En cage, notre bel oiseau rieur?

—Le monstre!

—Le misérable!

—Courons jeter des pierres dans ses vitres.

Je le répète, ils étaient tous un peu animés; que voulez-vous? des étudiants, il faut leur pardonner, ils aimaient tant Bichette!

—Mes amis, leur dis-je en conservant seul un sang-froid superbe, calmez-vous, de grâce; asseyons-nous et que chacun émette son avis. Réfléchissez: le Révérend veut emprisonner sa nièce, et sa nièce veut se sauver; trouvons un moyen d'arranger les choses.

Il y eut un moment de silence.

—Je sais! dit tout à coup Fred. Il faut nous mettre à la recherche de Mater Dolorosa et la ramener à son vénéré père.

—Imbécile! exclama Jules, si tu n'avais que cela à nous proposer, il fallait le garder pour toi.

Chacun retomba dans ses perplexités. Léonce de Rives, qui se rongait les ongles d'un air profond, se leva soudain:

—Eureka! dit-il d'un accent solennel. Il faut enlever Bichette.

Enlever Bichette! c'était superbe, et nous nous inclinâmes tous devant l'esprit évidemment supérieur de notre ami.

— Comment ferons-nous ? insinua Maurice.

— Ah ! voilà, comment ferons-nous ? répéta Léonce avec angoisse, en passant sa main dans sa crinière fauve... Je n'ai jamais enlevé de femme.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Eh bien, Bichette sera la première.

— Elle nous devra un fameux cierge.

— Pourvu que nous ne rations pas notre coup.

— Allons donc ! à douze, il faudrait être bien maladroits.

— Et le Révérend sera puni de son effroyable égoïsme.

— Il se consolera avec ses vieux parchemins.

— Encore une fois, comment ferons-nous ?

— Parle, René, toi qui es presque un commensal de la maison et à qui Bichette fait ses confidences.

Je me levai, très fier. Cette idée d'enlever Bichette m'étourdissait mieux que les vins les plus capiteux de Brébant.

— Bichette elle-même nous facilitera la chose ; elle doit sortir de la demeure de son oncle demain, à la tombée de la nuit. Tenons-nous prêts ; rue d'Amsterdam, une voiture attendra.

— Et après ?

— Eh ! bien, ensuite, nous nous avançons galement vers elle, et lui dirons qu'elle a à ses ordres douze chevaliers prêts à se faire tuer pour ses beaux yeux ; et, comme elle aura une peur affreuse du Révérend, elle se jettera dans nos bras.

— Bah ! tu en es sûr ? Alors, je retiens d'être au premier rang.

— Et si elle se fâche, au contraire ?

— Se fâcher ? elle est trop gentille pour cela.

— Pas si prude !

— Oui, et qu'en ferons-nous après ?

Tous les étudiants se regardèrent, épouvantés.

— Ce que nous en ferons ? Ma foi ! Je n'y avais pas pensé. Où la mettre, une fois que nous l'aurons ?

— Diable ! c'est que c'est embarrassant, furieusement embarrassant.

— Nous l'emmènerons prendre une glace à la framboise chez Tortoni.

— D'abord, nous ne pourrons tous entrer dans la voiture que nous aurons amenée : il n'en faut que trois ; avec notre futivité, cela fera les quatre places.

— Moi, j'en vote une de faveur pour Léonce, qui a eu l'idée de l'enlèvement.

— Et une pour René qui a découvert les choses.

— De sorte que, soustraction faite, il ne reste plus qu'une place à offrir.

— Tirons-la au sort.

C'était l'usage, dans notre petite société des Douze, afin de ne point exciter de mécontentement, de mettre le hasard dans nos affaires ; pour n'importe quoi, on tirait la courte-paille. Ce fut Jean Malleval que la chance favorisa.

— Demain soir, donc, n'oubliez pas, rue d'Amsterdam, et aussitôt que nous la voyons paraître... vous savez. Evitons de nous grouper, nous pourrons éveiller l'attention du public, et, une fois Bichette entre nos mains, eh bien ! nous aviserons à ce qu'il y aura à en faire.

— Aussi bien, ajouta Fred, nous ne pouvons rien proposer avant d'avoir son avis.

Mais (voyez ce que c'est que la jeunesse !) le proverbe a raison : La nuit porte conseil, et plus encore dissipe les nuages de l'ivresse.

Dans la matinée, je reçus sept petits billets où l'on s'excusait de ne pouvoir participer à l'enlèvement de Bichette.

— Les lâches ! les poltrons ! m'écriai-je en grinçant des dents et en mettant en pièce les sept billets.

J'attendis jusqu'au dîner : il n'en vint pas d'autres. Restaient donc pour défendre Bichette : Arsène, Léonce, Jean, Fred et moi. Je pouvais compter sur ceux-ci.

SECONDE PARTIE

I

A CHEVRIERE

Je ne nierai point qu'un certain chatouillement ne me chiffonnât le coeur lorsque je sortis furtivement de la maison paternelle pour accomplir mon oeuvre. Au fond, l'entreprise était audacieuse; mon ardeur s'était considérablement refroidie depuis la veille au soir, mais, pour un empire, je n'eusse imité la défaite des sept étudiants capons. Ne fallait-il pas soutenir l'honneur des Douze?

Aussi je me décidai à franchir le Rubicon, c'est-à-dire la rue d'Amsterdam.

Déjà mes quatre compagnons s'y trouvaient, fidèles au rendez-vous, mais ils avaient perdu, eux aussi, l'enthousiasme de la veille, et nous évitions de nous regarder, comme si nous devions lire dans nos yeux cette même question inquiète:

—Que faut-il en faire?

A quelques pas de la maison du Révérend, une voiture attendait. Ce fut Bichette elle-même qui sauva la situation. Enfin elle parut, furtive, effarouchée, portant à la main son parapluie et un sac de voyage lilliputien qui ne devait guère contenir autre chose qu'un paquet de pralines, une boîte de veloutine et le onzième volume d'un roman anglais.

Je m'avançai suivi de mes camarades et lui exposai ma requête d'une voix émue. Elle eut un joli petit rire, sauta dans la voiture d'un mouvement lesté et... nous ferma la portière au nez.

— Merci, messieurs les étudiants, cria-t-elle par la vitre abaissée, vous êtes bien aimables d'avoir prévenu mon désir en m'amenant un fiacre; je n'ai plus besoin de rien jusqu'à Boulogne, où je vous invite à venir me voir chez ma vieille tante.

Le cocher fouetta ses chevaux et... plus de Bichette. Nous restâmes interloqués, sur le trottoir, puis un soupir de soulagement sortit de nos poitrines:

— Bah! s'écria Frédéric, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Qu'en aurions-nous fait?

Un an plus tard, (ma moustache avait poussé, et je passais pour un gentleman accompli,) au mois de juillet, je me rendis en villégiature chez une de mes innombrables parentes, qui possédait un riant château dans le département de la Loire. Ladite tante avait soixante ans, mais vous lui en auriez donné cinquante pour la figure et vingt pour le caractère.

Nulle part on ne s'amusait mieux que chez elle. L'hiver, à Lyon, elle faisait danser deux fois par semaine, sans compter ses dîners, ses thés, ses soirées intimes. L'été, elle recevait énormément, et son joyeux castel ne désemplissait pas de visiteurs et d'hôtes assidus.

“Viens donc me trouver, m'écrivait ma tante; il me reste juste une chambre à offrir: ce sera la tienne; tu trouveras ici de vieilles connaissances et surtout ta bonne tante prête à te gâter plus que jamais.

“C. de Grandsey.

P.-S.—Apporte ton violon; j'ai le bonheur de posséder une demoiselle de compagnie qui est très forte musicienne.”

C'est ainsi qu'un mercredi, je me trouvais cheminant dans la voiture de ma tante, sur la route de Chevière.

—Baptiste, qu'y a-t-il à Grandsey en ce moment en fait d'invités?

Le cocher ralentit l'allure de ses chevaux:

—Oh! monsieur va voir assez de monde: pour le moment, le château est plein.

Il y a monsieur le Sénateur... j'es-

quissai une grimace; le Sénateur est un ennuyeux personnage qui me fait l'effet d'un renard sucré. Monsieur et madame Desmarnes... (Je souris de satisfaction: un bon ménage.) Monsieur le marquis de Furnes... (Nous allons rire, me dis-je.) Madame Sartize... (Une veuve sur le retour, mais extrêmement agréable encore, et enjouée.) Il y a monsieur Lansor, et l'on attend, d'un jour à l'autre, monsieur le Chanoine.

Satisfait de la réponse, je me renfonçai dans la voiture; ma malle nous suivait sur un petit char, et ma boîte à violon reposait mollement sous ma garde sur les coussins, vis-à-vis de moi.

Il faisait une chaleur étouffante, et ma tante seule m'accueillit sur le peron. Elle est éternellement jeune, ma tante, malgré ses rides et ses cheveux gris. Elle portait un costume rose et de petits souliers russes. Elle m'embrassa avec son effusion habituelle.

—Je te remercie d'être venu, René, sais-tu que tu deviens beau garçon? Comment je vais? Très bien, tu sais que je suis de fer. Je suis seule à te recevoir; je n'ai pas annoncé ton arrivée: une surprise. J'ai envoyé tous mes invités faire la sieste; figure-toi qu'ils ont fait les fous jusqu'à trois heures du matin; il faut bien se reposer par cette chaleur torride.

—Mais vous, ma tante?

—Oh! moi, je n'ai pas besoin de repos. Viens dans ta chambre. Vincent montera tes bagages, puis nous descendrons. Tu dois avoir besoin de te rafraîchir, mon pauvre enfant.

Une heure après, lorsque je rejoignis ma tante sous la véranda où l'on respirait un peu, je vis une forme blanche aller et venir sur la pelouse du parc. Cette forme blanche était une femme, et elle se rapprochait graduellement de nous, ce qui me permit de distinguer ses traits. Elle ne nous voyait pas, occupée qu'elle était à former une gerbe de fleurs que ses petites mains gantées soutenaient avec peine.

Je poussai une exclamation étouffée.

—Qu'y a-t-il? demanda ma tante.

—Mater Dolorosa... m'écriai-je.

—Quelles litanies chantes-tu là?

—Ce ne sont pas des litanies, ma tante, mais cette jeune personne...

—Elle est ma demoiselle de compagnie, mademoiselle Béatrice, une délicieuse enfant que je te présenterai tout à l'heure si tu es sage.

—Ce n'est point la peine, ma tante, nous nous connaissons déjà.

—Ah! vraiment? Comment cela?

—Mater Dol... mademoiselle Béatrice est la fille de mon ancien professeur, et j'ai eu l'honneur de l'apercevoir plusieurs fois chez son père.

—C'est une perle, un trésor que j'ai trouvé là. Juge donc: juste l'opposée de celle que j'avais l'an passé, t'en souviens-tu? Cette veuve a l'air féroce, haute en couleur, à la voix de grenadier?

—Ah! oui, la veuve de Malabar?

—Es-tu toujours aussi fort en fait de sobriquets, mon garçon?

—Ma tante, fis-je en rougissant, avouez que ce surnom lui allait comme un gant.

—Oui, mais j'espère que tu respecteras ma Béatrice. Je ne lui reproche qu'une chose: sa tristesse persistante malgré tous mes efforts pour l'égayer.

—Ah! ma tante, si vous aviez sa cousine à sa place!

—Sa cousine? oui, je sais: une petite Anglaise pétulante; mais que veux-tu que je fasse d'une fillette de seize ans que je devrais chaperonner et qui ne me serait utile en rien? Béatrice, elle, est un ange, autant par sa beauté que par sa douceur inaltérable. Je te confierai même qu'elle tourne la tête à tous nos gentlemen, et, je t'assure, c'est quelquefois aussi gênant pour moi que pour elle. (Je songeai vaguement à mon ami Fred.) Va la trouver, je te le permets, mais je te défends de lui faire la cour.

—Pas de danger, ma tante! répondis-je, tandis que la blonde image de Bichette flottait devant mes yeux.

En deux bonds, je fus aux côtés de Mlle Lartius; elle ne me reconnut pas tout de suite, et, quand je prononçai

Le Révérend

mon nom, elle rougit beaucoup. Je lui parlai du Révérend, mais je glissai rapidement sur ce chapitre ; évidemment, ce sujet la gênait. Je lui parlai aussi de miss Kate ; elle me donna les meilleures nouvelles de mon ancienne petite amie.

— J'attends prochainement une lettre d'elle, poursuivit Béatrice d'un air un peu inquiet ; je crains qu'elle ne s'ennuie à Boulogne.

— Je ne comptais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ici, mademoiselle, repris-je en ramenant la conversation sur elle.

— Je ne pensais pas non plus, il y a un an, me trouver là, répondit-elle en étouffant un soupir.

Les invités de ma tante commençaient à se rassembler sous la véranda. Je vins leur présenter mes devoirs, et une causerie animée s'établit ; on ne se sépara que lorsque sonna le premier coup de cloche annonçant le dîner. Quand je sortis de ma chambre pour me rendre à la salle à manger, j'aperçus Mlle Béatrice dans une toilette sombre qui lui allait à ravir.

— Ils ont tous raison, pensai-je ; cette jeune fille est incomparablement belle. Jadis, M. l'étudiant n'avait d'yeux que pour sa cousine ; pourvu que je n'aie pas devenir amoureux de celle-là !

Après le dîner et quand nous eûmes fumé nos cigares, ma tante me pria de prendre mon violon ; j'obéis en soupirant, abandonnant à regret mon moelleux fauteuil.

Mlle Lartius m'accompagna, et j'avoue que, de ma vie, je n'ai eu plus de plaisir et de facilité à promener l'archet sur la corde, tant elle mit de suavité et d'habileté dans son jeu. Mais ce fut bien mieux encore lorsqu'on la supplia de nous faire entendre un de ses morceaux favoris. J'avais ouï maintes fois dans le salon du Révérend, à l'époque où je n'étais qu'un étudiant étourdi, les polkas abracadabrantes de miss Bichette ; mais j'ignorais le talent réel et charmant de sa cousine. Je lui en fis l'observation :

— Mon père déteste la musique, dit-

elle simplement.

Mlle Lartius ne faisait pas de tapage, pas d'éclat ; elle jouait divinement, tristement, avec une expression profonde qui vous entrait dans l'âme, et vous mouillait les yeux de larmes.

J'ai gardé le souvenir de cette soirée-là... et de bien d'autres qui l'ont suivie...

II

TROUVAILLE

Nous menions joyeuse vie à Chevière ; on s'amusait franchement ; ma tante était d'un entrain qui faisait croire chez elle à l'éternel printemps. Notre petite société, vers la fin de la semaine, s'accrut d'un membre : le vendredi soir, nous arriva monsieur le Chanoine (un cousin de Mme de Grandsey). On lui assigna la chambre rouge, laquelle avait l'honneur d'abriter le digne ecclésiastique tous les ans, à cette époque.

Le soir de son arrivée, et tandis qu'on était à table, je vis soudain ma tante blêmir d'horreur et se frapper son front. J'étais en face d'elle ; elle me fit un signe des yeux ; je me hâtai de quitter ma place et d'incliner mon oreille droite vers ses lèvres.

— René, mon enfant, rends-moi un service : j'ai oublié de décrocher les nymphes dans la chambre rouge ; éclipse-toi pendant qu'on servira le café...

— Les nymphes, ma tante ?

— Oui, les nymphes, le tableau de gauche ; tu pourrais aussi enlever la mort d'Atala.

— Pendant que j'y serai, oui, ma tante, rien ne coûte.

— Tu trouveras dans la bibliothèque une vierge de Murillo et un tableau de l'ange gardien : tu les substitueras adroitement, tu sais ?

— Oui, ma tante.

— Le chanoine ne s'apercevra peut-

être pas du changement : il est distrait, et puis il n'est entré qu'un instant dans sa chambre.

—Espérons-le, ma tante.

J'opérai donc ma petite affaire aussitôt le dessert terminé, et, l'ayant conduite avec une dextérité parfaite, je m'apprêtai à regagner le salon, lorsqu'un objet sombre, d'une forme oblongue, se rencontra sous ma bottine. Je le ramassai : c'était un petit carnet en cuir de Russie, fermé par un mince caoutchouc. Afin de le rendre à son propriétaire, sans avoir besoin de recourir au crieur public, je l'ouvris, espérant y trouver une indication, une carte. Je ne vis pas de carte, mais deux photographies s'offraient à mes regards.

Deux photographies ! Il n'y avait pas d'indiscrétion à les contempler. J'ai toujours eu un faible pour les albums remplis de jolis minois glacés ou émaillés. L'une représentait un homme de profil, extrêmement beau, brun, aux lignes arrêtées et superbes.

—Pedro, murmurai-je en revoyant en mon esprit la scène de l'église, à Genève.

Sur l'autre, un mignon bébé à demi nu, souriait, juché sur une table ; une nounou quelconque devait le tenir par derrière ; on devinait la crispation des doigts dans la petite chemise brodés. Chose étrange : ce baby attira mon attention, je l'étudiai longtemps : ses yeux étaient très grands et très beaux, et, au fond de cette prunelle d'enfant, je retrouvai un peu du regard de Béatrice.

—C'est bizarre, me dis-je, évidemment cet objet appartient à mademoiselle Lartius ; mais quel est ce moutard ? Où a-t-il pris cette ressemblance mystérieuse avec une jeune fille qui ne doit lui tenir, en définitive, par aucun lien du sang ? Je n'ai jamais ouï dire que le Révérend ait eu d'autres rejetons que cette fille unique dont il est séparé grâce à sa dureté implacable. Un petit cousin peut-être ? mais non : Mater Dolorosa m'a dit un jour n'en posséder aucun...

La lumière ne se faisant pas dans

mon cerveau tourmenté, je recouvris la photographie du panier de soie qui la protégeait. Ces deux portraits. évidemment, avaient été produits depuis peu. En retournant les cartes émaillées, je vis le nom du photographe et celui de la ville dont elles étaient originaires : Geneva.

Cela ne m'apprenait rien de plus. A côté, dans une petite poche en miniature placée à gauche du carnet, une boucle de cheveux d'or, fins et doux comme de la soie blonde. Je refermai le tout et rentrai au salon.

A force d'artifices et d'adresse, je parvins à me ménager une place à côté de Mlle Béatrice.

—Cet objet est à vous, je crois ? dis-je en lui présentant son trésor égaré.

Elle s'en saisit vivement, tandis que ses joues s'empourpraient.

—Comment se trouve-t-il entre vos mains ?

—Vous l'avez perdu là, dans le corridor.

—Ah ! fit-elle, merci.

Un instant après, elle leva ses yeux sur moi avec angoisse, et cette fois elle était pâle :

—Comment savez-vous qu'il est à moi ?

Franchement, la question était embarrassante ; pendant l'espace d'une seconde, je regardai les boutons de mon gilet, comme pour les supplier de me venir en aide.

—Mon Dieu, mademoiselle, je l'ai vu tomber de votre poche, donc je ne pouvais me méprendre. Si je ne vous l'ai pas rendu immédiatement, c'est que j'ai dû faire une commission pour ma tante.

Et, pour détourner de son esprit l'inquiétude qui l'obsédait, je lui racontai l'histoire des nymphes avec une verve qui la fit sourire. Puis, je rappelai les souvenirs de l'an passé, alors que j'arrivais chaque soir avec mes livres et mes cahiers ; je l'amusai par le récit de quelques folies d'écoliers, et, quand je la vis tout à fait rassurée, je parlai de sa cousine.

—J'ai reçu de ses nouvelles ce ma-

tin. dit-elle d'un air plus enjoué, et, comme nous nous connaissons assez pour que je vous traite en ami, je vous communiquerai sa lettre.

Je bondis de joie sur ma chaise. Aussi, vous pensez comme, le lendemain, je me hâtais de lui rappeler sa promesse. Elle me présenta les feuilles blanches sur lesquelles s'étaient les gri-bouillages de miss Kate. Je m'emparai des précieuses pages et m'enfonçai dans les allées du parc pour les dévorer à loisir. La lettre était ainsi conçue :

“Ma bien-aimée Béatrice,

“Merci mille fois de ta longue missive et du petit souvenir qui l'accompagnait ; mais cette dernière chose, je ne veux pas. tu entends bien, Béatrice, je ne veux pas que cela se renouvelle ; tu es dans une position dépendante, tu dois en souffrir. quoique tu m'affirmes que ton existence est douce et facile.

“Mais aussi. quelle idée ! Pourquoi donc vivre ainsi quand tu pourrais... Allons, j'ai promis de ne plus entamer ce sujet qui te déplaît, et je me contente de t'embrasser à t'étouffer. Te souviens-tu si je savais le faire autrefois ? Cela mettait un peu de rose à tes chères joues toujours si blanches.

“A propos, j'ai montré ton portrait à plusieurs personnes de Boulogne. On raffole de toi littéralement ; tu fais des conquêtes même à distance, ma chère, avec ton profil d'impératrice romaine et tes yeux ensorcelants. Que serait-ce donc si l'on connaissait l'original ?

“Nous avons eu, hier, une belle cavalcade que j'ai lorgnées des fenêtres de lord Felsters ; mais cet amusement n'est pas trop de mon goût. Je préfère de beaucoup les courses de ma chère England, ou une promenade à Hide Park, comme j'en faisais du temps de mon pauvre père.

“Ma chère, tu ne reconnaîtrais plus ta pauvre petite Kate ; je ne ris plus, je ne sais plus comment on s'y prend pour cela ; je ne chante plus, je ne suis plus pétulante ni espiègle comme tu me le

reprochais quelquefois de ta douce voix, rue d'Amsterdam, tu sais ?

“En un mot, je m'ennuie. Dans notre langue, nous appelons ce terrible mal le spleen. J'ai des velléités de m'embarquer pour l'Amérique. Si je savais que mon grand-oncle n'est pas “ad patres”, je mettrais le cap sur Le Havre. Comment prendre des informations ? Je t'assure que je ne plaisante pas ; encore une fois, j'ai perdu cette habitude. C'est que, vois-tu, ma tante n'est pas d'humeur agréable et joyeuse tous les jours comme ta “old lady”. C'est une succession de chagrins qui l'accablent et la rendent morose.

“La semaine dernière, c'était son perroquet qu'elle pleurait ; à présent, elle est affligée de la perte douloureuse de ses cheveux. Je lui ai conseillé d'en acheter et de les prendre châains (elle est... non, elle “était” grisonnante).

“Juge un peu de ce qu'est ma vie aux côtés de cette larmoyante personne qui m'aime bien, mais qui n'a pas la force de secouer sa torpeur pour me procurer une distraction ; nous ne faisons pas de visite, nous n'allons pas au spectacle. De loin en loin, une promenade sentimentale dans le vieux landau traîné par des percherons centenaires.

“Ma chère, j'en ai assez. Ma tante a renoncé aux pompes de Satan, mais pas moi. Je fuirai par un coup de tête quelconque ; je m'en irai. On criera ; que m'importe ! je braverai le monde. Toute ma jeunesse s'écoule ainsi ; comme c'est agréable d'enterrer un joli minois dans l'antique salon de lady Landlell, et de plaquer des points fantastiques dans le canevas qui, entre mes doigts, prend vaguement la tournure de la tapisserie de Pénélope. Et, pour comble de bonheur, le piano est faux ; faux, mon ange, à blesser l'oreille d'une peruche.

“Dire que je suis possesseur d'une jolie fortune, et que je ne puis me procurer aucun des plaisirs qu'elle pourrait m'offrir ! Ah ! si ton père n'était pas ton père !...

“Tu comprends que je souffre ici le

suppliee de la cangue, et je ne me sens pas de disposition pour le martyr. Je me suis dit quelquefois que, si je pouvais aimer, m'éprendre de folle passion pour un gentleman quelconque, cela m'occuperait et me rendrait le temps moins pesant; mais ici ce n'est pas possible. J'ai essayé et n'ai pas réussi; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'amouracher de lord Felsters, notre unique visiteur, mais il a cinquante-trois ans, les cheveux gris, une peau de cuir de Russie et la voix usée. Je ne puis m'empêcher de lui rire au nez (mais très gentiment), quand il me débite ses madrigaux et me compare à Hébé.

“En fait de jeunes filles, je vois les miss Lear, trois quenouilles raides et blondes, qui n'ont pas l'ombre d'esprit.

“Bref, si quelque jour Béatrice, tu apprends qu'on a trouvé sur la plage le corps inanimé d'une jeune fille de dix-sept ans, morte dans la fleur de son printemps, tu pourras te dire: “Kate a attenté à sa vie.” Ne ris pas, je te le défends, moi, je suis on ne peut plus tragique; tu pleureras assez lorsque je serai partie pour le pays azuré des anges!

“En attendant, adieu ma bien-aimée, si nous nous revoyons quelque jour, je rapprendrai à embrasser: je ne sais plus le faire.

“Ta pauvre **Kate**.

“**P.S.**—On fabrique à Boulogne un cold-cream excellent pour satiner la peau. Veux-tu que je t'en envoie un flacon? Mon souvenir respectueux à ton aimable comtesse, et un shake-hand à son neveu messire René.”

III

DIPLOMATIE

Ma foi oui, je deviens diplomate sans m'en douter, et vous allez voir comment. J'étais depuis une quinzaine à Chevreière, et le temps ne m'y paraissait pas long, je vous assure. Le surlende-

main du jour où j'avais pressé contre mes lèvres la longue missive de Bichette, je m'ingéniai pour avoir un entretien particulier avec ma tante. L'occasion se présenta. Tous ses invités se livraient à une furieuse partie de croquet sur la terrasse, sauf le Renard sucré plongé dans la lecture du “Journal des Débats”, à l'abri des coups de maillets; sauf aussi le bon chanoine qui récitait son bréviaire dans les allées sinueuses du parc, et Mater Dolorosa qui rêvait dans la demi-obscurité du petit salon. Ma tante s'éclipsa pour aller contempler ses gelées de framboises qui s'alignaient solennellement à l'office. Je ne sais comment je fis pour me trouver à ses côtés; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que nous franchîmes ensemble le seuil du laboratoire culinaire.

—Tu viens voir mes confitures, curieux, dit ma tante avec son bon rire; je veux m'assurer si elles peuvent être couvertes. Mais c'est qu'elles sont prises, en vérité, tout à fait prises. Tiens, nous allons nous y mettre; passe-moi le papier blanc, s'il te plaît.

—Pourquoi faire cela vous-même, ma tante? vos domestiques ne peuvent-ils s'en charger?

—Cela m'amuse, dit-elle en couvrant la gelée rose d'une feuille immaculée. Sais-tu où est Béatrice?

—Je l'ignore, répondis-je en mentant comme un démon. Vous avez besoin d'elle?

—Au contraire; si elle me voyait à l'oeuvre, elle voudrait m'aider, et il faut qu'elle se repose

Ma tante prit un air perplexe en déroulant la mince ficelle qui devait retenir le papier.

—Ne trouves-tu pas qu'elle est de plus en plus triste?

—Qui, ma tante? fis-je ingénument.

—Béatrice; la pauvre enfant me fait de la peine. Je crains qu'elle ne soit malade?

Ma tante leva sur moi ses yeux gris, où je lus un point d'interrogation.

—Je ne sais pas, ma tante, je ne suis pas médecin.

—Oui, mais enfin tu l'as connue au-

trefois ; était-elle ainsi ?

— J'ai toujours vu mademoiselle Lartius extrêmement pâle, mais cela ne signifie rien, il y a des teints...

— Je le sais bien, reprit ma tante avec quelque impatience, mais enfin, était-elle plus gaie ?

— Parbleu ! ma tante, fis-je effrontément, elle était avec sa cousine Kate. Miss Kate est comme qui dirait sa soeur. Elle ne se sont pas vues depuis que mademoiselle Béatrice est auprès de vous, c'est-à-dire depuis un an.

— Depuis un an ? Tu te trompes, mon neveu. Je n'ai le bonheur de connaître ma demoiselle de compagnie que depuis six mois.

— Allons donc !

— Cela t'étonne ?

— Vous êtes bien sûre que ce n'est que depuis six mois, ma tante ?

Mme de Grandsey me regarda fixement, comme si elle eût douté que je fusse dans tout mon bon sens.

— Si je suis sûre de cela ? Je crois savoir compter, mon garçon ; or, mademoiselle Lartius n'est entrée chez moi qu'à la fin de janvier ; calcule, si tu en es capable.

Je sentis que pousser plus loin mes investigations paraîtrait étrange et je me tus. Mais au fond de mon esprit se souleva cette terrible question :

« Il y a un an que mademoiselle Lartius a quitté la maison de son père ; où était-elle pendant les six mois qui ont précédé son entrée chez madame de Grandsey ? »

— Alors, reprit ma tante qui suivait son idée, tu crois que la pauvre enfant est affligée de sa séparation avec sa cousine ?

— Mon Dieu ! ma tante, c'est toujours dur de ne pas se revoir quand on s'aime ; si vous lui donniez un congé de quinze jours pour aller embrasser sa chère Kate ? Je suis sûr qu'elle vous reviendrait transformée.

Ma tante fit un mouvement d'effroi.

— Mais je ne puis me séparer d'elle ? Quinze jours, y penses-tu René ? C'est que je ne puis plus m'en passer, je l'adore, elle m'a fait tourner la tête à moi

aussi, et je trouverais le château vide si elle partait.

— Merci, ma tante, fis-je en m'inclinant.

— Mauvais sujet ! j'amplifie ; je ne me sens jamais seule tant que j'ai le plaisir de posséder mon chenapan de neveu, qui prend pour argent comptant les exagérations de sa vieille tante. Enfin ce que tu suggères est impossible : Béatrice m'aide à faire les honneurs de mon home ; du reste, elle ne peut s'en aller au moment où Grandsey regorge d'invités.

— Alors, ma tante, il faut vous résigner à voir dépérir votre demoiselle de compagnie.

— C'est ce qu'il ne faut pas... Je la distrairai.

— Que feriez-vous de plus ? Ici, la vie est une fête continuelle ; ce ne sont pas les distractions qui lui manquent...

Ma tante se leva d'un bond. (Je le répète, elle était restée très jeune.)

— Et si j'invitais sa cousine ? (Enfin, nous y voilà ! pensai-je.)

— Ah ! cela, ma tante, c'est une crâne idée.

— Tu dis ?...

— Pardon, ma tante, j'ai conservé quelques-unes des locutions que... qui... enfin d'autrefois, et...

— Mais qu'est-ce que tu penses de mon plan ?

— Superbe ! vous êtes la meilleure des tantes.

— Je ne suis pas la tante de miss Kate.

— Non, repris-je embarrassé, mais...

— Je devine, reprit Mme de Grandsey en souriant ; vous aussi, monsieur mon neveu, serez bien aise de voir arriver ladite cousine ; si j'ai bonne mémoire, vous avez connu miss Kate à Paris, et vous ne serez pas fâché de la retrouver à la Chevreière.

— Ma tante, balbutiai-je en devenant cramoisi, je vous assure que...

— Ne m'assure rien du tout, tu mentirais et tu as assez de défauts sans ce-lui-là. Mais je suis indulgente, moi, j'ai été jeune, que diable ! et je ferme les yeux... Je cours prier Béatrice d'écri-

re immédiatement à sa cousine que je l'invite à venir passer un grand mois à Grandsey.

—O ma tante, que vous allez les rendre heureuses! m'écriai-je en renversant un pot de confiture dans mon élan de gratitude.

—Ma gelée, maladroit! Vous mériteriez que je vous en fisse recuire un chaudron. Laissez-moi m'en aller, vous me retardez, et l'heure du courrier passera. Sonnez Antoine, s'il vous plaît, pour qu'il répare vos méfaits.

IV

LE CHIMPANZE

Il était affreux, affreux positivement; c'était une grand corps dégingandé, efflanqué comme le cheval de l'Apocalypse, avec des bras démesurément longs, et un visage à faire crier les petits enfants sur son passage. Je ne puis mieux vous le dépeindre qu'en vous priant de vous représenter un singe, et encore un singe de la moins belle espèce.

Inutile de vous dire que c'est moi qui l'avais baptisé, ce qui avait amené un sourire (pâle sourire!) sur les lèvres de Mater Dolorosa. Pauvre Mater Dolorosa! l'arrivée de ce laid personnage lui causa une fameuse alerte. Il faut vous dire que notre ami Paul, tout dépourvu de beauté qu'il est, possède un esprit charmant, une verve inépuisable, et nous nous divertissons fort en sa société.

Remarquez, du reste, que l'esprit est souvent inséparable de l'extrême laid.

Or, la veille de ce jour mémorable, ma tante, en dépouillant son courrier, après le déjeuner, sous la véranda, poussa une exclamation de joyeuse surprise en tenant déployée à la main une feuille de papier à lettre, marbrée de caractères à peu près illisibles.

—Notre ami Paul nous arrive enfin! un joyeux convive, messieurs; mesda-

mes, vous serez indulgentes pour sa figure; on pardonne tout au pauvre garçon, en faveur de sa finesse gauloise.

—Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

—A Lyon, cet hiver, en décembre; mais il n'a pas paru depuis un an et demi à Chevière, retenu en Italie par ses études de paysagiste. M. Nans est peintre, vous savez.

Je n'écoutais plus, je regardais Béatrice qui avait tressailli et horriblement pâli en entendant prononcer le nom de l'hôte attendu.

—C'est étrange, me dis-je, que peut-il y avoir là qui bouleverse si fort cette jeune fille? O mystérieuse créature! quel secret couves-tu donc dans ton cœur? A coup sûr, c'est un secret qui te fait souffrir et te consume lentement.

Le soir venu, Mlle Lartius qui n'avait pas voulu se joindre à la promenade organisée (il s'agissait de visiter une ruine à Montrond), Mlle Lartius, donc, travaillait dans l'embrasure d'une fenêtre au petit salon; mais la laine cassait souvent entre ses doigts, et une ombre inusitée couvrait son beau front.

J'avais, de même refusé de suivre les excursionnistes, sous prétexte d'une lourde correspondance en retard à mettre au jour. La lourde correspondance consistait en une lettre à mes parents que j'eus bien vite bâclée.

Une fois débarrassé de ce devoir sacré, je descendis au petit salon, feignant la plus vive surprise en y trouvant la demoiselle de compagnie de ma tante.

Evidemment, elle avait quelque chose à me dire et cherchait une entrée en matière. Je l'y aidai en mettant sur le tapis mon sujet favori: Bichette et les souvenirs du passé. Après avoir évoqué ces joyeux: vous rappelez-vous? d'autrefois, nous eûmes un instant de silence. Puis mademoiselle Lartius reprit la conversation (et je remarquai que sa voix était changée.)

—Alors, monsieur René, vous m'avez reconnue immédiatement à votre arrivée à Grandsey?

—Immédiatement, mademoiselle, il ne m'a pas fallu deux coups d'oeil pour être assuré que je me trouvais devant mademoiselle Lartius.

—C'est peu surprenant au bout de quelques mois, reprit-elle d'un ton de moins en moins ferme; si ç'avait été après deux ans, par exemple?...

—Après deux ans, trois ans même, je vous aurais reconnue aussi bien.

Son ouvrage tomba de ses mains, de ses pauvres petites mains qui tremblaient violemment.

—Vous croyez, dit-elle avec angoisse. On se souvient donc facilement de ma figure?

Pauvre enfant! elle ne disait pas cela par coquetterie, pour s'attirer un éloge sur sa beauté; elle n'avait pas conscience de cette beauté, mais une crainte horrible lui étreignait le coeur. Je le devinais, je le sentais, mais je parlais toujours, je l'épouvantais. Hélas! je voulais savoir!

—Votre visage est de ceux qu'on n'oublie pas, répondis-je avec brutalité.

—C'est donc vrai? fit-elle douloureusement.

Puis, elle reprit d'un ton qu'elle voulait rendre indifférent:

—C'est qu'il y a des personnes dont on se souvient et d'autres dont les traits se gravent moins dans la mémoire.

Elle se leva, se mit au piano et joua nerveusement. Cette pauvre créature me faisait pitié. Le lendemain et la moitié du jour suivant, mademoiselle Lartius ne parut pas.

—Une grosse migraine, disait la bonne châtelaine, tout attristée, à ses hôtes alarmés, mais cela passera; et puis, sa petite cousine Kate nous arrive dans huit jours, ce qui la guérira mieux que les infusions de thé et les sels anglais.

Le soir donc, notre ami le Chimpanzé débarqua au milieu d'un groupe de jolies femmes et de gentlemen élégants. Toujours laid, mais spirituel et original, notre ami Paul, et ces dames étaient toutes prêtes à le déclarer "charmant", tant il fut pétillant d'entrain et d'esprit.

Le Chimpanzé était donc des nôtres depuis environ quarante-huit heures lorsque Mlle Béatrice daigna se montrer. Au moment du dîner, tandis qu'au second coup de cloche on se réunissait au salon, elle se glissa comme une ombre à la suite du vieux sénateur. En passant devant la haute glace du vestibule, elle y jeta un coup d'oeil d'angoisse; dans ce coup d'oeil, je lus:

—Serai-je reconnue?

Je remarquai aussi qu'elle avait revêtu une toilette de nuance plus gaie; puis elle avait complètement changé sa coiffure, ce qui la rajeunissait extrêmement; une frange de cheveux bouclés ombrail le haut de son front au lieu du bandeau ondulé simplement, qui donnait à sa beauté un cachet sévère.

Bref, elle entra dans le salon déjà rempli, et je ne la quittai pas des yeux.

Ma tante présenta sa demoiselle de compagnie à son nouvel hôte qui s'avança vivement vers elle, tendant presque la main.

Béatrice ne la prit pas, cette main, et mordit fortement ses lèvres décolorées, comme pour y ramener le sang.

—Madame, dit le peintre en s'inclinant, je suis aussi heureux que surpris de vous rencontrer ici.

Il se fit un grand silence dans le salon et chacun s'approcha pour écouter.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Béatrice d'une voix sans timbre, vous devez faire erreur.

—Pardon, madame, je vous ai vue en Italie, par deux fois différentes: il y a vingt mois environ et à l'automne dernier.

—Je vous le répète, monsieur, vous faites erreur, répéta Béatrice qui souleva le regard ahuri du peintre.

—Eh! quoi, vous ne me reconnaissez pas? s'écria Paul Nans d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant; nous sommes cependant tous deux, quoique dans un sens opposé, de ceux dont on n'oublie pas les traits.

L'allusion faite par le peintre à la beauté de Mlle Lartius ne parut pas la toucher, et l'allusion faite à sa propre

laidéur amena un sourire aussitôt réprimé sur les lèvres des assistants. Seule Mlle Lartius ne sembla pas avoir compris.

—Alors, je n'y suis plus, murmura le pauvre garçon; vous n'êtes donc pas madame...

Elle l'interrompit vivement, comme si elle eût voulu étouffer le nom qui allait sortir des lèvres de cet homme.

—Je suis Mlle Lartius, dit-elle d'un ton bref, et je remplis ici l'office de demoiselle de compagnie auprès de Mme la baronne de Grandsey.

Cette petite scène prenait une tournure pénible, et nous poussâmes tous un soupir de soulagement lorsque le maître d'hôtel, ouvrant la porte à deux battants, annonça le dîner. Je me trouvai (par hasard) auprès de Mlle Béatrice et lui offris mon bras; elle y posa sa petite main que je sentis trembler sur mon habit, et elle semblait avoir peine à marcher.

Le repas commença, égayé par les saillies du Chimpanzé. Jamais il n'avait été si étincelant. Au dessert, on servit du Lacryma-Christi, ce qui amena une réminiscence dans l'esprit des joyeux convives. On parla de l'Italie; il nous conta quelques anecdotes de ses voyages.

—C'est égal, reprit-il, tandis que la chaleur des vins exquis faisait briller ses yeux ronds; c'est égal, il y a d'étranges ressemblances dans le monde et d'étranges aberrations dans la vie. La jeune femme que j'ai vue à Rome et à laquelle j'ai parlé, puisque son mari est un de mes camarades d'atelier, ressemble traits pour traits à mademoiselle (et il désignait la pauvre Béatrice, dont le regard ordinairement si doux eut une lueur de colère).

Ah! vous ne me croyez pas, mademoiselle, mais je vous prouverai que je n'exagère point. Cette beauté était tellement frappante sous l'irradiation de ce soleil italien et dans son cadre de fleurs et de ciel bleu, qu'elle m'est restée gravée dans l'esprit et je l'ai retracée de mémoire, quelques heures après. Mon album est là-haut; je vous le mon-

trerai après dîner.

—Je n'y tiens pas, répondit Béatrice avec lassitude.

—Sa migraine la tourmente encore, murmura la baronne à l'oreille de son voisin le chanoine.

Le dîner finissait; j'offris de nouveau mon bras à Mlle Lartius; elle chancelait.

—Emmenez-moi, de grâce, dit-elle d'une voix défaillante.

Je m'empressai d'obéir et la conduisis jusqu'à sa chambre.

—Vous n'auriez pas dû descendre encore aujourd'hui, mademoiselle, vous n'êtes pas assez remise, lui dis-je du ton le plus respectueux.

—C'est vrai, répondit-elle; si j'avais su!... Ne vous inquiétez pas de moi et veuillez seulement dire à Mme de Grandsey que je suis remontée chez moi.

Lorsque je répétais ces paroles à ma tante, l'excellente femme se leva vivement:

—C'est vrai, la pauvre petite est toujours comme cela trop courageuse; j'ai bien compris qu'elle était souffrante; je vais la voir et la forcerai à se recoucher. René, passe donc les cigares à ces messieurs.

Mais ces messieurs n'étaient pas du tout disposés à fumer pour le moment, occupés qu'ils étaient à feuilleter l'album du peintre.

Notre jovial ami s'était représenté lui-même sur la première page, s'appliquant à forcer le plus possible sa ressemblance avec le singe.

Puis, on arriva à la fameuse tête de la jeune femme romaine, et je me penchai avidement par-dessus l'épaule du Marquis de Furnes. Ah! c'était bien elle! Il était impossible que deux femmes sur terre eussent ce même cachet de distinction exquise, cette expression de rêverie douloureuse, ce regard à la fois fier et mélancolique, ce profil superbe et cette bouche si finement ciselée avec ce pli amer que gardent ceux qui sont destinés à souffrir ou à mourir jeunes.

— Etrange ressemblance, en effet, murmura le sénateur.

— D'autant plus étrange, riposta le peintre, que mon jeune Italien appelait sa femme Béatrice. N'est-ce point aussi le nom de Mlle Lartius ?

— Oui, elle se nomme ainsi.

— De plus, elle me dit quelques mots en italien, et sa voix avait ce timbre musical et sonore que vous avez sans doute remarqué chez Mlle Lartius.

— Une voix incomparable, glapit le renard sucré que j'eus la velléité d'étrangler; et Mlle Lartius parle aussi l'italien dans la perfection.

— Ah ! fit l'ami Paul devenu rêveur.

Cette conversation m'agaçait les nerfs; je tombai au milieu du groupe amateur de peinture avec ma boîte de cigares à la main, et force fut à ces messieurs d'abandonner la causerie artistique.

J'eus l'adresse de me ménager un tête-à-tête avec le Chimpanzé, et tandis que nous nous promenions sur la terrasse, aspirant à petites bouffées notre londrès :

— Je ne puis m'ôter de l'idée, s'écria mon compagnon, après quelques instants de silence, je ne puis m'ôter de l'idée que la demoiselle de compagnie de votre tante et la jeune femme entrevue à Rome ne sont qu'une seule et même personne

— Vous l'avez fait entendre bien des fois, ce soir, M. Nans, répondis-je sèchement.

— Bah ! poursuivit-il, il est évident que je me trompe; ça n'est pas possible. Pedro et sa femme doivent être aux environs de la ville sainte, dans quelque oasis fleurie où ils cachent leur amour, etc...

Je lui serrai vivement le bras :

— Vous avez dit Pedro ? demandai-je d'une voix sourde.

— Oui, mon cher, expliqua-t-il avec bonhomie, Pedro est le nom du jeune artiste, dont je vous parle; une tête charmante aussi, et un loyal garçon.

— Monsieur Paul, dis-je soudain en tâchant de surmonter mon trouble, vous aussi, vous êtes un loyal garçon,

et, pour rien au monde, vous ne voudriez faire de la peine à une femme, n'est-ce pas ?

— Non, pardien non ! Je n'ai pas reçu le don de plaire au beau sexe ; mais, pour un empire, je ne voudrais lui causer volontairement une contrariété.

— Eh bien ! croyez-moi, ne parlez plus de cette histoire d'Italie, de cette ressemblance étonnante, veux-je dire, entre votre Romaine et la fille de mon ancien professeur. Il y a quelque chose là-dessous que ni vous ni moi ne pouvons approfondir, mais votre persistance à soutenir votre dire a fatigué Mlle Béatrice, ce soir. Que voulez-vous ? les femmes sont des sensibles ; épargnons leurs nerfs.

— Vous avez raison, mon ami, on subtilisera l'album, n'avez pas peur, et l'on fera oublier l'incident.

Le brave Chimpanzé tint parole ; personne ne songea plus à revenir sur ce sujet délicat, et Mlle Lartius en témoigna hautement sa reconnaissance au peintre en se montrant moins hautaine et moins froide. Du reste, Paul Nans ne demeura pas longtemps à Grandsey. Peu de jours avant l'arrivée de Bichette, il nous quitta.

Moi seul conservais dans mon cœur le souvenir de ce qui avait été dit, et, quand la nuit me surprenait éveillé un instant, je me répétais avec persistance :

“ Il y a six mois, Mlle Lartius ne se trouvait ni chez son père ni chez ma tante et elle a été vue à Rome... Elle y a une parente, c'est vrai, mais quel mystère plane sur sa vie ? Ah ! maître Lartius, vous n'étiez pas plus tendre pour elle que pour vos joyeux élèves ; pourvu que votre sévérité ne lui ait pas préparé un malheur ! ”

V

CONFIDENCES DE MARTHE

Elle était là, notre chère Bichette, toute rose, animée et exubérante de

jeunesse et d'entrain. Ma tante en raffolait au point de ne plus vouloir la laisser partir; elle l'accablait de caresses et de gâteries. De son côté, Bichette inondait la bonne châtelaine de petits coussins rouges, de châles bleus et d'écrans peints à la diable.

Quant au reste de la société, miss Kate était devenue son idole; on ne jurait plus que par elle, on n'entreprenait aucune partie sans lui en soumettre le plan; on ne faisait pas une promenade sans qu'elle en traçât l'itinéraire. Bref, Bichette était l'âme de Chevrière.

Les domestiques qu'elle comblait d'étrempes l'adoraient, et miss Kate elle-même reprenait vie et gaieté comme un poisson privé longtemps d'eau et qui y est replongé soudain. Et cependant Béatrice demeurait triste! Elle souriait doucement à sa chère petite folle, comme elle appelait Kate; elle faisait effort pour répondre à la gaieté flottant autour d'elle, mais elle avait grand'peine à se mettre au diapason commun.

Trois de nos hôtes nous quittèrent au commencement d'août, et mes parents vinrent s'installer à Grandsey, amenant notre mignonne Marthe.

Ma soeur aimait sa tante qui la gâtait horriblement, mais elle regardait miss Kate et ses allures un peu étranges avec ses jolis yeux effarouchés. C'était vers Béatrice qu'elle se réfugiait le plus volontiers. Comme mon père abhorre l'oisiveté, même pendant les vacances, il avait condamné mon infortunée soeur à deux heures de travail chaque jour, plus une étude de piano.

Mademoiselle Lartius voulut se faire son institutrice pendant le séjour de mes parents à Grandsey, et elle s'acquittait de sa tâche avec tant de tact et d'habileté, que la fillette finit par trouver trop courtes les heures passées avec sa maîtresse provisoire.

—C'est qu'elle fait réellement plus de progrès qu'à la pension, disait ma mère tout étonnée.

Marthe rougissait de plaisir et nous affirmait qu'étudier avec mademoiselle Lartius était pour elle presque une ré-

création. Elle en vint à ne plus pouvoir quitter sa grande amie; elle se passionna pour elle, l'attendait à la porte de sa chambre, lui portait son ombrelle à la promenade, l'embrassait cent fois par jour, et passait de longs instants assise sur un petit tabouret à contempler ce doux visage.

—Comme je serais heureuse, si vous étiez ma soeur! soupira-t-elle un soir.

Elles étaient au salon et moi tout auprès, sous la véranda, plongé en apparence dans ma gazette. A ces paroles, je tressaillis vivement.

—La folle créature, murmurai-je agacé, la sottie petite fille! De quel étrange engouement s'est-elle prise pour Mater Dolorosa?

Et, apercevant de loin la robe blanche de Bichette entre les massifs, je me dirigeai de ce côté. Ma tante n'était pas jalouse de voir le coeur volage de sa petite nièce se porter sur un autre objet. Elle avait déclaré depuis longtemps que Mlle Béatrice accaparait toutes les affections, et puis, elle-même, était tout occupée de sa nouvelle conquête, miss Kate; et miss Kate l'amusait davantage avec ses saillies originales, que la petite pensionnaire encore timide.

Un matin que Mlle Lartius était allée distribuer des vêtements aux pauvres du village voisin, ma petite soeur daigna m'accorder la faveur d'une promenade, quoique sa taille exiguë ne lui permit pas d'accepter mon bras. Il était de bonne heure et miss Kate toujours à sa toilette; nous avions laissé nos parents à leur correspondance et ma tante à ses devoirs domestiques.

Marthe, au lieu de gambader comme un jeune faon en liberté (ce qui lui était permis, elle portait encore les robes courtes) marchait gravement à mes côtés et ne souriait même pas lorsque je tirais, pour la taquiner, les longues boucles blondes de ses cheveux flottants.

—A quoi songes-tu donc, petite soeur, que te voilà si sérieuse?

—A quoi je songe, fit-elle avec dis-

traction, en vérité, René, je ne sais si je dois te le dire.

—Tu as un secret? alors, il ne brûlera pas longtemps le bout de ta langue rose; les petites filles, en général...

—Les petites filles? s'écria Marthe indignée, vous oubliez, monsieur, que j'ai douze ans passée.

—Mais voyons ce qui te tourmente?

—Tu mériterais que je ne te le dise pas, reprit-elle du ton de quelqu'un qui veut se faire prier... Cependant, poursuivit-elle en voyant que je ne lui donnais pas d'encouragement, je te crois discret, mon frère.

—Comme la tombe.

—Eh bien, je crois que mademoiselle Béatrice a un chagrin.

—Qu'est-ce qui te fait supposer cela, ma petite soeur?

—D'abord, elle est toujours si triste et si pâle, et puis, je l'ai vue pleurer l'autre jour.

—Tu l'as vue pleurer?

—Oui, elle avait devant elle le portrait d'un petit enfant, et dans les mains un soulier blanc, un mignon soulier de baby, fait pour chausser un pied de quelques mois; et elle l'embrassait follement. Est-ce que mademoiselle Béatrice a perdu un petit frère?

—Non, elle n'en a jamais eu.

—Alors, que serait-ce donc puisqu'elle n'est pas mariée?

—Marthe, vous êtes curieuse.

—Non, oh! non, René, je t'assure, mais j'aime tant Béatrice. Je regardais tout cela par la porte entr'ouverte, j'étais montée pour ma leçon de piano, et, voyant pleurer mademoiselle, je n'ai plus osé frapper.

—Tu as bien fait; mais, si j'ai un conseil à te donner, Marthe, garde pour toi ce que tu peux voir ou entendre; le monde n'est pas la pension; il est des circonstances où il faut savoir se taire.

—Vous devenez tout à coup bien pédant, monsieur mon frère; je voudrais bien vous confesser à mon tour; n'avez-vous jamais été indiscret?

La vision d'une table où flambait un punch entourée de douze étudiants, me revint à l'esprit.

—Allons, fis-je embarrassé, ne parlons plus de cela.

—Mais, reprit Marthe redevenue sérieuse, que puis-je faire pour consoler mon amie?

—Sois toujours docile et affectueuse avec elle, voilà le meilleur remède.

Nous nous mîmes à donner à manger aux chevreuils privés, et Marthe oubliant son sujet de préoccupation.

Moi, non. Je cherchais le fil enchevêtré de l'écheveau; je prenais note dans mon cerveau de tous les incidents étranges se rapportant au mystère qui enveloppait Mater Dolorosa.

L'écheveau s'embrouillait de plus en plus et je n'y voyais plus clair.

VI

PETITES NOUVELLES

L'été s'écoulait doucement, gaîment.

Marthe voyait avec terreur s'avancer la rentrée des classes. Bichette, après plusieurs tentatives de départ, céda aux instances de ma tante et reculait son retour à Boulogne. Mes parents oublièrent les soucis et les obligations de la vie parisienne dans un suave "far niente". Ma tante s'agitait sans cesse pour le bien de tous et sa propre satisfaction.

Mater Dolorosa était toujours belle, mais toujours mélancolique. J'avais vu porter à la poste plusieurs lettres adressées à M. Lartius, de l'écriture ferme et élégante qui n'appartenait qu'à Béatrice; mais jamais aucune réponse n'arrivait de Paris, et le cercle bistré entourant les yeux de la jeune fille allait s'agrandissant de plus en plus.

Quant à moi, j'étais toujours épris de Bichette du moins... je cherchais à m'en convaincre; mais l'élève dissipé et écervelé du Révérend avait fait place à un jeune homme réfléchi et posé.

Je m'en serais trop voulu d'être infidèle à ma première tendresse, et je cherchais à étouffer la voix de ma conscience qui me criait: "A laquelle des

deux ton coeur appartient-il à présent ?”

Hélas ! à laquelle des deux ? Il y avait là une jeune fille pétulante et riieuse dont les manières tant soit peu... cavalières, disons le mot, m'effarouchaient quelquefois.

Puis, à l'arrière plan, une pâle figure de vierge souffrante ; plus touchante dans sa tristesse mystérieuse que toutes les fantasques misses du Royaume-Uni.

Pour apaiser le cri de ma conscience, je me disais que j'étais attiré vers la seconde par curiosité pure, ayant juré de découvrir son secret.

Je crois que j'eusse donné beaucoup, non pas tant pour savoir la vérité, que pour me donner la divine volupté d'essuyer les larmes de ses yeux.

Un jour que mes parents étaient allés visiter une famille des environs avec notre Benjamin, Kate étudiait au salon un quadrille nouveau ; j'étais au boudoir, entre ma tante qui égrenait par distraction, les petits fruits d'une branche de sorbier, et Mlle Lartius qui lisait à haute voix la première page d'une gazette méridionale.

Quand nous eûmes savouré pendant une dizaine de minutes la musique de cet accent délicieux, je pris le journal des mains de la lectrice.

—Permettez, mademoiselle, vous devez être fatiguée de lire, et quoique je ne m'en acquitte pas aussi bien, je vous remplacerai.

Elle me laissa faire après un court débat et prit sa broderie, écoutant la suite d'une dissertation politique.

—Ce n'est pas très intéressant, murmura ma tante, n'y a-t-il rien de mieux aujourd'hui ?

—Ah ! tenez... “petites nouvelles” ; cela peut nous intéresser.

Et je repris mon ton de lecteur pour lire ce qui suit :

Un drame assez émouvant a eu lieu dans notre bonne ville de Marseille, moins habituée, cependant, aux duels rangés qu'aux coups de couteaux donnés à tort et à travers.

Un jeune homme appartenant à l'une

des meilleures familles de Marseille et un Italien inconnu dans notre localité, se prirent de bec, on ne sait à quel propos, à la fin d'une pratique de lansquenet, au cercle de la rue Grignan.

Les jeunes gens s'échauffèrent ; le Marseillais, tout à fait hors de lui, leva la main sur l'étranger qui le prévint, et fit retentir la salle d'un maître soufflet administré à l'infortuné Provençal. Un duel s'ensuivit : l'Italien sans doute passé maître en fait d'escrime, a couché à terre son ennemi.

La police, prévenue, fait des recherches, mais le meurtrier a disparu. Nous recevons, ce matin, l'assurance que l'on est sur ses traces.

Le nom du meurtrier est Pedro Marchetti. La victime a expiré hier dans l'après-midi.

Je repliai nonchalamment la grande feuille double. La broderie de Mlle Béatrice avait glissé à terre ; je me baissai et la relevai. Lorsque je la tendis à sa propriétaire, nulle main ne s'avança pour la reprendre, et la jeune fille ne prononça pas le merci attendu pour ma peine.

Je la regardai ; elle était immobile comme une statue, la tête appuyée au dossier de son siège et plus pâle que sa robe blanche. Béatrice s'était tranquillement évanouie sans que personne s'en doutât.

—Ma tante, mais ma tante, regardez-la donc ! criai-je épouvanté à la baronne, qui abandonna ses fleurs pour courir à sa chère compagne.

Elle l'aspergea d'eau froide et la noya dans le vinaigre ; tandis que j'éventais doucement la pauvre créature privée de sentiment, mes yeux tombèrent sur le journal jeté sur la table, et mes lèvres répétèrent comme malgré moi cette terrible ligne :

“Le nom du meurtrier est Pedro Marchetti.”

VII

UN CRI D'ENFANT

Peu de jours après, Mlle Lartius, à peu près remise de son accident, reçut

une lettre datée de Florence. Personne ne s'en étonna; on savait qu'elle possédait une soeur de sa mère en Italie, mais l'écriture de l'enveloppe n'était point féminine.

L'époque des séparations approchait. Déjà mon père et ma mère avaient ramené ma soeur à Paris. Pauvre petite Marthe! en versa-t-elle d'amères larmes en embrassant pour la dernière fois son ami Béatrice!

Quant à Bichette, elle avait arrangé un nouveau plan: apprenant que ses cousins Arsboth désiraient vivement l'avoir à leur tour, elle répondit à leurs voeux avec une joie évidente.

Il fut donc convenu que Béatrice accompagnerait sa cousine à Paris et la remettrait elle-même aux mains des cousins britanniques. Je m'ingéniai pour partir aussi aux premiers jours d'octobre, et ma tante bénit mon excellente idée qui procurait aux jeunes filles un protecteur pour le voyage; cette fois, on me trouvait assez vénérable pour servir de chevalier à cette jeunesse.

Jusqu'à Paris, je m'acquittai de ma tâche avec un tact parfait, et, ayant conduit mes jolies compagnes à l'hôtel du Louvre, je leur dis adieu sans trop pouvoir maîtriser mon émotion.

—Allez-vous réjoindre ma tante immédiatement, demandai-je à Mlle Lartius?

—Non, certes! s'écria Bichette, les Arsboth vont la garder quelques jours.

—Je ne le puis, petite Kate, tu le sais bien, répondit sa cousine d'un accent troublé, je veux tenter de voir mon père; il a refusé de m'écrire, j'espère qu'il ne me fermera pas sa porte.

Elle soupira et ajouta, comme se parlant à elle-même:

—J'ai deux devoirs à remplir à Paris avant de reprendre mon poste à Grandsey; cela demandera bien la fin de la semaine.

—Deux devoirs?... ton père, bien; mais l'autre?

Mlle Lartius tressaillit.

—Ah! dit-elle en rougissant un peu, j'ai une amie à revoir.

—Une amie? gronda Bichette en se jetant violemment à son cou, tu as donc d'autres amies que moi?

—Non, ma bien-aimée, ne t'alarme pas, répliqua Béatrice en caressant doucement le visage de sa pétulante cousine après avoir reçu le shake-hand de l'une et la douce pression de main de l'autre.

Je ne retrouvai pas mon homme et mon cheval Light avec le plaisir auquel je m'étais attendu. Le somptueux hôtel de mon père se rouvrait et les visiteurs allaient y affluer de nouveau; mais, pour moi le monde ne se composait plus que d'une personne; un seul nom flottait dans ma pensée, un seul visage devant mes yeux: Béatrice, toujours Béatrice. Je l'aimais éperdument, mais je n'avais pas pénétré son mystère.

Une après-midi (le dernier jour de la semaine qui ramena notre trio à Paris) mon père me chargea d'une commission pour un ancien domestique qui lui avait demandé aide.

—Tu iras porter ma réponse, René; le brave homme demeure un peu loin, à la campagne, à Asnières; prends le train d'une heure... Bah! cela te promènera, ajouta mon père en riant à la vue de ma grimace éloquente.

J'obéis, et, après avoir rempli mon mandat, je flânais sur la route d'Asnières, en attendant le retour du train de banlieue. Une petite chaumière, jolie comme un joujou, attira mon attention: ce n'était, certes, point une maison de paysan, mais plutôt un cottage en miniature, propre et coquet. Je m'assis en face, sur la route, à l'abri d'un gros noyer.

La porte de la maisonnette ne tarda pas à s'ouvrir: c'était ce que j'attendais. (Je l'ai déjà dit, je suis curieux de ma nature). Une fraîche paysanne, accorte dans son costume rustique mais soigné, parut sur le seuil; de la main, elle abrita ses yeux des rayons du soleil couchant; les jours sont courts en automne, celui-là baissait déjà. Au milieu d'un nuage de poussière empourpré, une voiture de louage s'avancait sur la route. Je ne sais pourquoi, à la

vue de cet équipage de médiocre apparence, mon cœur battit avec force.

Il s'arrêta en face de la maisonnette blanche. Une femme voilée en descendit. La paysanne poussa une joyeuse exclamation de surprise :

—Madame? est-ce possible?

— Mon fils, nourrice, montrez-moi mon fils! dit la jeune femme avec un empressément fébrile.

Je tressaillis à ces paroles, et sentis tout mon sang affluer à mes tempes : c'était la voix de Mlle Lartius.

—Son fils? murmurai-je, en passant la main sur son front, comme si je doutais de ma raison. Je me suis trompé, ce n'est pas possible.

L'ombre du soir et du grand noyer me protégeait toujours; la voyageuse inspecta la route d'un coup d'œil; nul piéton, nulle voiture, nul cavalier ne se montrait à l'horizon. Elle poussa un soupir de soulagement et entra dans la maison suivie de la paysanne.

La curiosité m'emporta; je m'avançai doucement, lentement, d'un pas d'Indien, évitant de faire crier le gravier sous mon pied, et je me dirigeai du côté gauche du cottage, où s'ouvrait un petit sentier. Une fenêtre y donnait, elle n'était pas fermée. Même en me haussant sur la pointe de mes bottes, je ne pouvais rien voir; mais j'entendais.

Un vagissement d'enfant vint à mon oreille, plainte inconsciente du bébé qu'on éveille, aussitôt suivi d'un cri joyeux :

—Maman, maman! bégaya la voix argentine.

—Mon enfant, mon petit Henri! reprit celle de la mère avec un accent d'ineffable tendresse. Comme il est beau, comme il est fort déjà! Nourrice, n'est-ce pas, il ressemble à son père?

—Il a vos yeux, madame, vos beaux yeux bleus, mais il sera un franc lutin; nous avons déjà bien de la peine à le tenir tranquille quand il ne dort pas.

J'allai reprendre mon poste sous le grand noyer et j'attendis ainsi un quart d'heure. Au bout de ce temps, la porte du cottage se rouvrit. La jeune femme

s'avança prudemment, craintivement, et, voyant la route déserte, sauf un groupe de travailleurs qui revenaient de la ville, elle s'assit sur le banc adossé à la maisonnette, et releva son voile.

Je retins un cri: j'avais devant les yeux la demoiselle de compagnie de ma tante. Sur ses genoux jouait un délicieux baby; celui qu'elle appelait son fils; le baby du portrait. Il était richement vêtu et possédait cette sorte de beauté fine et gracieuse que l'on rencontre rarement chez les enfants du peuple. Mille pensées folles se heurtaient dans mon cerveau, tandis que la jeune femme couvrait son petit Henri de caresses passionnées. Je ne l'avais jamais vue ainsi; ce n'était plus Mater Dolorosa, mais une mère heureuse et fière, une créature souriante, avec le ravissement sur les lèvres et dans les yeux.

La paysanne, appuyée au mur, considérait ce tableau gracieux en montrant les dents blanches de sa large bouche. Mais tout prend fin en ce monde, même les heures bénies où l'on oublie les peines cuisantes. Mademoiselle Lartius tira sa montre, et son doux visage s'assombrit. Elle fit essayer quelques pas au petit garçon qui trébucha maintes fois dans la poussière, puis elle fit signe au cocher d'approcher. Celui-ci obéit. Au moment de remonter en voiture, elle serra le petit garçon sur sa poitrine une dernière fois.

—Maman, maman! cria l'enfant en s'attachant désespérément au cou de Béatrice.

—Que ne puis-je t'emmener, mon bien-aimé! murmura la jeune femme avec angoisse. Hélas! quelle vie que la mienne! ne pouvoir reconnaître mes chers trésors à la face du monde.

—Bientôt, madame, dit la paysanne, oui, vous verrez, bientôt vous serez heureuse; Dieu vous rendra tout le bien que vous avez fait à de pauvres gens qui, sans vous...

Béatrice l'interrompit et lui remit son fils.

—Soignez-le toujours de même, dit-elle dans un sanglot.

La nourrice fit un signe au cocher, et la voiture partit.

J'eus le temps d'entrevoir la jeune mère : elle pleurait, le visage caché dans son mouchoir. Je demeurai un grand moment comme frappé de stupeur, ne comprenant plus rien à l'histoire ténébreuse qui se déroulait autour de ma vie. Qu'était donc cette Béatrice, cette fille rebelle à son père, fidèle à ce qu'elle aimait, et séparée forcément de l'enfant qu'elle appelait sien ? Je torturais mon esprit en vain : la lumière ne s'y faisait pas. Je secouai cependant ma torpeur ; j'avais laissé passer l'heure du train, il me restait juste le temps d'arriver à la gare afin de prendre le suivant.

Une fois installé en wagon, je ruminai en moi-même l'étrange problème : je me sentais un poids immense sur le coeur et une douleur cuisante s'infiltrer dans mon âme. " Et cependant, m'écriai-je avec passion, Béatrice, je ne puis pas plus douter de toi que de la pure lumière des cieux ! "

VIII

OU L'ON RETROUVE LE REVE.

REND

Une idée, une drôle d'idée, peut-être ; mais enfin il en a germé de plus saugrenues dans une tête de vingt-deux ans. Il me prit envie, un beau jour, d'aller visiter maître Lartius.

— Bien fin si je puis lui arracher un mot, me disais-je en m'acheminant rue d'Amsterdam ; nous allons voir si la tristesse et la solitude pesante de sa maison ont guéri le Révérend de son effroyable égoïsme.

Guéri ? ah ! bien oui ! il vint à moi, la main tendue, aussi calme, aussi flegmatique que si nous nous étions vus la veille, aussi paisible que si les douces colombes qu'abritait son toit ne l'eussent fui, désespérées.

Nous parlâmes d'abord de choses banales, des vacances, de la Faculté et de ses nouveaux élèves. A la fin, je mis brutalement la conversation sur la vie de famille et le bonheur de la paternité.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez eu des nouvelles de Mlle Béatrice et de Miss Kate, maître Lartius ? demandai-je d'un air aimable.

— Oui et non, répondit-il en tournant ses pouces d'un air méditatif. Ma fille est quelque part dans un coin de la Loire. Grand bien lui fasse ! elle préfère l'existence mondaine et vide à la vie studieuse que ma maison lui offrirait. Ne me parlez pas des femmes, mon cher, elles ont la cervelle aussi légère que celle d'un moineau.

— Mais si elle était malheureuse ?

— Ce serait la conséquence des causes, fit-il avec son rire muet ; elle l'aurait cherché. Quant à ma nièce, poursuivit-il avec non moins de sang-froid, je ne suis pas fâché d'être débarrassé d'elle. Un vrai tourbillon, elle aurait fini par causer quelque grave perturbation dans mes organes ; je ne me suis jamais senti si bien portant que depuis son départ. A propos, savez-vous que j'ai terminé mon ouvrage ?

— Quel ouvrage ?

— Vous l'avez oublié ? Il a cependant fait assez de bruit dans le monde des savants : un traité encyclopédique en huit volumes, et j'ai été décoré pour cette oeuvre puissante ; j'espère bien voir s'ouvrir quelque jour devant moi les portes de l'Académie.

— Je n'en doute pas, maître Lartius, fis-je en m'inclinant et m'appêtant à prendre congé ; l'égoïsme de cet homme m'écoeura.

Et voilà donc, me dis-je en m'éloignant, le père de la noble femme à laquelle j'ai voué une tendresse sans bornes ! Dieu sait si ce pédagogue sans coeur n'est pas la cause première de toutes les larmes qu'ont versées en secret les yeux de la pauvre enfant !

Pour secouer mes tristes pensées, je fis seller mon cheval et galopai sur la route de Suresnes. Léonce de Rives

était encore à la campagne, si tant est qu'on puisse appeler la campagne ces environs de Paris semés de villas aussi coquettes et soignées qu'une maison du faubourg Saint-Germain.

Je trouvais mon ami en habit de toile malgré la fraîcheur hative de la saison, armé d'un maillet et faisant l'admiration d'une demi-douzaine de cousines, acharnées à une partie de croquet.

Léonce jeta au loin l'instrument de torture des boules multicolores, et m'entraîna dans les allées sablées du parc anglais.

—Quelles nouvelles ? demanda-t-il brusquement. Conte-moi ta vie en grand ; la mienne est d'une monotonie désespérante ; depuis que nous ne nous sommes vus, je me meurs d'ennui. Suresnes et toujours Suresnes ! mes parents en sont coiffés. J'en suis malade.

—Il n'y paraît guère, répondis-je en remarquant les fraîches couleurs de son visage bruni au soleil. Ne te plains pas, Léonce, tu n'es malheureux que d'être trop heureux.

—Tu es obscur.

—Peut-être, amis si tu avais vu comme moi ce qu'enferme de tristesses le monde, sous son apparence de joie, tu n'envierais plus le sort d'autrui.

—Là, fit-il, si tu es venu pour me morigéner, il fallait rester où tu étais ; parsons des douze.

—Je n'en ai revu aucun jusqu'à aujourd'hui. Je sais seulement que notre ami Fred, sans famille comme tu le sais, et affligé d'une grosse fortune, voyage à travers la Suisse.

—Jean Malleva se marie prochainement.

—Il s'y prend un peu tôt.

—Le fait est qu'il aurait dû laisser à sa barbe le temps de croître.

Arsène s'est noyé dans la politique, il veut se faire journaliste. Gaston a perdu son oncle : le savais-tu ?

—Oui, j'ai reçu une lettre de faire-part.

—Félix tire, dit-on, le diable par la queue ; il n'est pas heureux, le pauvre garçon ; j'ai prié mon père de lui donner une place dans ses bureaux. J'es-

père que nous parviendrons à le tirer d'affaire. Jules de Langeac enterre l'été à Biarritz. De Fernand, pas de nouvelles. As-tu appris que Raymond a plaidé, et avec succès, encore ?

—Non, je l'ignorais.

—Tu ne vis plus dans notre monde, mon garçon. Je parie que tu as oublié le Révérend ?

—Je l'ai vu pas plus tard que ce matin.

—Que t'a-t-il dit ?

—Rien ou moins que rien. Si tu veux aller le féliciter sur son dernier ouvrage, tu seras le bienvenu.

—Grand merci ! Si je savais y rencontrer sa nièce, oui ! A propos, tu n'as rien appris sur le compte de Bichette et de Mater Dolorosa ?

—Rien, fis-je avec une audace suprême.

—C'est fâcheux.

—Est-ce que tu l'aimerais encore ? C'était une fantaisie d'écolier ?

—D'écolier ? Allons donc ! Tu sauras que nous brûlons tous des mêmes feux pour Bichette et que son souvenir est aussi présent à notre mémoire qu'il y a dix-huit mois ; sauf peut-être notre ami Fred ; ce garçon est bizarre ; ma parole, je le soupçonne d'être amoureux de Mater Dolorosa.

—Peut-être, fis-je en souriant ; qui sait si le thermomètre n'a pas baissé.

—Je ne crois pas, quoiqu'il ne donne pas le bulletin de la température amoureuse, du fond de ses cantons helvétiques ; quand nous le verrons, nous jugerons.

—Sais-tu quand il daignera réapparaître en sa patrie ?

—Prochainement. Jean Malleva donne son dîner d'enterrement...

—Son ?...

—Il enterre sa vie de garçon, parbleu ! puisqu'il épouse sa jolie cousine Gabrielle. Je disais donc qu'il doit nous réunir à son repas d'adieu, et j'espère que, des douze disciples du Révérend, aucun ne manquera à l'appel.

—Je l'espère, répondis-je.

Et nous nous dirigeâmes bras dessus

bras dessous vers la maison où mon ami me présenta à sa famille.

IX

JUSQU'À LA MORT

Oui, certes, ils furent tous présents, les douze, au dîner que nous offrit Jean Malleval.

Jean avait pris un peu de sérieux, ainsi que la plupart d'entre nous. Un an peut opérer de grands changements dans la cervelle d'un étudiant parisien.

Inutile de vous dire que les noms de Bichette et de Mater Dolorosa furent prononcés maintes fois, mais que je retins discrètement ma langue malgré le vin de Moselle pétillant comme une fusée d'artifice.

Je remarquai que Frédéric avait singulièrement maigri et changé depuis plusieurs mois que nous ne nous étions vus. J'attribuai cela aux fatigues du voyage, mais il avait dans les yeux quelque chose d'incertain et de troublé qui ne pouvait venir de la même cause.

Nous bûmes plus modérément que nous ne le faisons autrefois, chacun de nous avons pris un peu de plomb dans la cervelle, ou bien étions-nous déjà des jeunes gens blasés et... blindés ? Avant de nous séparer, et après avoir chaleureusement félicité le futur époux, nous nous rapprochâmes une dernière fois. L'orateur de la bande, Léonce de Rives, l'étudiant aux idées fameuses, si l'on s'en souvient, avait quelque chose à nous proposer.

—Messieurs, nous dit-il avec beaucoup de solennité, je suis heureux de constater, à part notre ami Jean qui se retire de la bande, vu les circonstances dans lesquelles sa vie se trouve engagée désormais, que vos sentiments sont restés les mêmes à l'égard de la charmante nièce du Révérend, notre ex-maître. Eh bien ! mes amis, vu la fidélité constante de vos cœurs, et la répu-

tation de courtoisie chevaleresque attachée au nom français, je viens vous proposer un pacte.

Chacun tendit l'oreille.

—Plusieurs d'entre nous (et ce serait à souhaiter pour tous) se trouveront peut-être appelés à rencontrer dans le monde cette idéale créature qui a nom Bichette ; jurons donc tous que, si jamais quelque danger menace son bonheur ou son existence, nous serons prêts à la défendre, à la venger, à la protéger autant que cela nous sera possible.

—Nous le jurons, répétèrent les douze.

—Mes amis, reprit l'orateur encouragé par ce succès, miss Kate n'est plus une enfant, ni même une adolescente ; c'est une jeune fille, presque une femme. Une heure arrivera où son petit cœur battra à son tour, où l'amour lui décochera ses flèches dorées ou empoisonnées ; il ne faut pas que Bichette souffre. Celui qu'elle aimera sera son époux, et malheur à qui lui fera de la peine.

—Oui, malheur à lui ! rugirent les onze ex-étudiants.

—C'est donc convenu, reprit Léonce d'une voix vibrante ; nos bras et notre dévouement sont acquis à Bichette jusqu'à la mort.

—Jusqu'à la mort ! crièrent en chœur les héros.

X

HISTOIRE DE REVENANT

L'homme propose et Dieu dispose. Rien n'est plus juste que cet axiome. Voyez donc : je comptais passer l'hiver à Paris, devenir fashionable et me plonger dans le plaisir de telle sorte que j'oublierais forcément Mater Dolorosa et ses mystères.

Eh bien ! non.

Au commencement de novembre, ma mère prit un rhume, lequel rhume dé-

généra en bronchite, laquelle bronchite ne pouvait absolument se guérir que dans l'atmosphère doucement tempérée des Alpes Maritimes.

Voilà comment il se fit que, vers la fin du même mois, j'accompagnais la comtesse de Varesnes à Nice, où une amie lui avait retenu un appartement confortable à l'Hôtel Métropolitain.

Mon père, retenu à Paris par des affaires urgentes, ne devait nous rejoindre qu'une fois janvier passé; ne fallait-il pas aussi faire sortir, au jour de l'an, notre pauvre petite Marthe, rentrée dans sa cage depuis longtemps?

Nous n'étions pas à Nice depuis huit jours, coudoyant une masse de ladies blondes et de lords empesés, respirant la vivifiante brise de mer, et humant le soleil par tous nos pores, lorsque nous nous trouvâmes nez à nez, sur la promenade des Anglais, avec... ma tante, oui, ma tante de Grandsey en personne, plus jeune que jamais dans sa robe "framboise écrasée" (la nuance à la mode) et avec ses boucles grisonnantes sur le front.

—Est-ce le Ciel qui vous envoie ? exclama la baronne, en saisissant le bras de ma mère avec joie.

—Non, c'est le médecin, répondit ma mère en souriant; mais cet hiver, que j'envisageais un peu tristement, puisque me voilà forcément chassée de mon home, va me paraître charmant, grâce à votre présence.

—Bien aimable; c'est moi qui me réjouis; vous savez que j'habite un peu plus loin, sur la promenade même. Voyez-vous cette villa rose aux persiennes vénitiennes? C'est ma résidence actuelle. Mais venez donc faire connaissance avec elle. Aussi bien, c'est l'heure du lunch. Béatrice sera donc ravie de vous voir.

—Qu'avez-vous donc, René? fit ma mère avec surprise, et s'appuyant un peu sur mon bras, vous m'avez fait peur.

J'avais tressailli vivement au nom prononcé par ma tante. Ainsi, j'allais la revoir!

Nous nous rendîmes, en flânant, jus-

qu'à la villa rose qui avait vue sur la mer et réunissait entre ses gaies murailles tout ce que peut inventer l'amour du bien-être le plus raffiné.

Nous trouvâmes Mlle Lartius étudiant un nocturne de Chopin. Elle s'avança vers nous avec sa grâce habituelle sous laquelle je crus démêler comme une secrète contrariété. Ah! si elle eût pu deviner combien je l'aimais!

A partir de ce jour, nous passâmes chez ma tante presque toutes nos après-midi.

On s'amusait si bien chez elle!

Elle s'était déjà formé un petit noyau de connaissances cosmopolites, du meilleur monde, toujours; et vraiment la mauvaise saison s'écoulait gaîment.

D'autant plus gaîment qu'au milieu de décembre, toute une colonie britannique vint habiter la maison touchant à celle de la baronne.

Cette famille avait nom Arsboth, et les anciens hôtes de Grandsey furent ravis de trouver leur jeune connaissance miss Kate, plus jolie et plus avide de plaisir que jamais.

Nous n'avions pas une minute de repos.

Pendant quelques jours, cependant, il y eut un certain apaisement dans cette vie fougueusement mondaine; non pour moi ni pour les Arsboth et encore moins pour Bichette, mais pour ma tante et sa demoiselle de compagnie. Quelques instances qu'on leur fit, elles persistèrent à demeurer enfermées à la villa.

Toutes les fois que ce me fut possible, je m'échappai pour aller prendre des nouvelles des chères recluses: il arriva, à plusieurs reprises, que je trouvai ma tante agitée et fiévreuse et Mater Dolorosa en larmes. Cela dura une semaine environ.

Au bout de ce temps, le salon de la baronne se rouvrit et l'on inaugura cette résurrection par une innocente sauterie. Ce soir-là, ma tante nous présenta un jeune homme étrangement beau, qu'elle nomma M. Marco d'Olivi.

—Un revenant, disait-elle; Béatrice

et moi l'avions rencontré il y a quelque temps dans un voyage à l'étranger; puis nous nous étions perdus de vue, et je croyais M. Marco mort ou n'en valant guère mieux, lorsqu'il a reparu.

Quant à Mlle Lartius, son doux visage rayonnait d'orgueil et de tendresse enthousiaste quand elle s'appuyait au bras du jeune revenant.

A partir de cette heure, moi, pauvre être infortuné, je sentis une âpre douleur me mordre le coeur, avivant le feu intérieur qui me consumait depuis que je vivais aux côtés de cette froide sirène aux yeux bleus, qui avait en elle de si grandes fascinations.

Cet homme qui me volait mon bonheur, je l'avais reconnu: c'était Pedro, Pedro Marchetti et non Marco d'Olivi, comme tous le croyaient.

Certes, c'était un bel idéal de héros pour une imagination de jeune fille: une figure de patricien de Venise avec sa chevelure opulente, noire comme le jais, son visage doré au soleil italien, son teint mat où tranchait la fine moustache brune. Il pouvait avoir trente ans à peine. Sa voix sonnait chaude et métallique, et rien ne peut rendre la grâce un peu hautaine de sa personne et de ses manières. Tel était l'homme contre lequel j'éprouvais une sombre jalousie, souffrance coupable qui brûlait en moi comme une fournaise. Par quels liens mystérieux tenait-il à Béatrice? et pourquoi la jeune fille avait-elle dit, le jour où elle pressait son enfant dans ses bras: "Il ressemble à son père!"

XI

LE MONDE OU L'ON NE S'ENNUIE PAS

Parmi les habitués de la villa Arsboth, se trouvait un lourd Mecklenbourgeois, extrêmement riche et plus encore vaniteux. Il montrait autant d'esprit qu'un ourson en bas âge, et

avait le coeur si tendre qu'il ne pouvait voir une jupe sans en être épris. Vous comprenez que, du jour où Bichette et ses grands yeux malins passèrent devant ses yeux bleu-faïence, le pauvre garçon en devint éperdument amoureux.

Cette enfant gâtée de la nature permettrait à tout le monde de l'adorer, mais elle riait tout haut de cette idolâtrie, et n'en continuait pas moins ses délicieuses excentricités.

L'infortuné Mecklenbourgeois suivait sa divinité aux yeux noirs avec une constance héroïque, lui roucoulant d'une voix langoureuse tout ce que son cerveau obtus pouvait emprunter aux plus belles tirades de Shakespeare.

Il voulait être profond et restait simplement creux. Que voulez-vous? Ce n'était pas sa faute.

Bref, un fameux type que ce Prusien blond-fadasse, et son intelligence, comme son habit couleur chauve-souris, demandait un solide coup de brosse.

Mais on en riait, on en riait, dans le petit cercle féminin, et Bichette plus que tout le monde.

La maison Arsboth, rendons-lui cette justice, était bien un peu, aussi, la maison du brouhaha; ma tante avait une formidable rivale en la personne de lady Arsboth, laquelle ne possédait pas une sage demoiselle de compagnie quand le plaisir prenait, chez elle, des proportions par trop effrénées.

Hélas! pourquoi ce beau temps n'a-t-il pas duré? Pourquoi, sous ce ciel azuré, dans cet air parfumé et tout rempli de voluptés radiuses, le malheur glissait-il, perfide, effleurant, de son aile sombre, ces fronts insoucians et jeunes?

Une heure vint où, à travers les rires joyeux, vibra comme un écho de sanglots; où les vagues bleues de la mer, battant le rivage, semblaient murmurer des paroles sinistres. Une heure vint où le jeune front de Kate elle-même dut pâlir sous ses roses; où les doux yeux bleus de Béatrice se remplirent de larmes, plus amères que les pleurs déjà répandus.

LA COQUELUCHE DES DAMES

Elles en avaient toutes la tête tournées, absolument toutes : les jeunes, les raisonnables, les exaltées, les vieilles même, enfin toutes ! Cet Italien aux yeux de velours entassait conquêtes sur conquêtes.

Vous croyez qu'il en était fier ? Point du tout, et c'est cela peut-être qui triplait, quintuplait son succès fou.

Il n'y prêtait même pas attention, ce scélérat d'Adonis, et n'avait d'yeux que pour la pâle et froide demoiselle de compagnie dont la baronne de Grandsey ne pouvait pas se séparer.

C'était avec elle toujours qu'il se promenait le soir sur la terrasse de la villa, tandis que des bouffées d'harmonie leur arrivaient par les fenêtres entrouvertes. C'était auprès d'elle qu'il chevauchait toujours, surveillant d'un oeil jaloux la monture un peu rebelle de la jeune fille, et ne s'inquiétant nullement du petit cheval noir de Bichette qui filait en avant.

Février arrivait, amenant, avec un soleil plus ardent, des brises plus chaudes et ce carnaval insensé qui n'a pas son pareil en France. Mlle Lartius ne s'émouvait guère de cette série de fêtes ininterrompues, au milieu desquelles sa beauté classique et étrange faisait sensation. Pourvu qu'elle pût causer librement avec ce Pedro qu'elle aimait, baiser chaque matin le portrait de son enfant, et rêver en regardant la mer bleue, elle pouvait sourire.

Quant à miss Kate, vraiment était-ce bien la pétulante, spirituelle misse Kate d'autrefois ? Mais non, et mon oeil clairvoyant eut bien vite démêlé quelque chose d'anormal dans cette nature transparente comme le cristal de roche.

Ce beau lutin du foyer s'en allait parfois songeur, au milieu de l'air parfumé du soir, foulant de sa petite botte mordorée les galets de la plage.

Seul, je remarquai sur son visage

l'expression d'ennui qui, depuis quelque temps, lui était ordinaire. Ses yeux se plombaient, et si elle essayait de tromper son entourage en plaisantant comme autrefois, je devinais quelque chose de sérieux sous ce badinage. D'où donc venait cette tristesse inconsciente et subite ? J'avais peur de le comprendre. Une après-midi, nous étions partis en nombre pour Monte-Carlo. Ma tante et Béatrice ne nous accompagnaient pas. Marco d'Olivis s'était joint à nous, et le Mecklembourgeois se mit en frais pour nous procurer des landaus confortables. Bichette avait revêtu, ce jour-là, un costume pompadour qui donnait un cachet d'originalité piquante à sa mignonne personne. Après nous être amusés une grande heure à perdre quelques louis sur le tapis vert, nous nous réunîmes sur la plage en attendant le concert ; nous ne devions reprendre que le train de minuit.

La soirée était divinement belle, et, lorsque la brise de mer fraîchit au point de rendre imprudente notre promenade, nous allâmes prendre place aux fauteuils de la salle de musique. Entre deux morceaux j'allai faire un tour aux salons de jeu. En rentrant, je laissai retomber maladroitement le battant de la porte sur un joueur, en déveine sans doute, car il m'apostropha comme apostrophe un roquet qui montre les dents.

J'avais tort, c'est vrai, mais je ne suis pas patient de mon naturel : il devait attendre mes excuses au lieu de s'emporter comme une soupe au lait avant que j'ouvrisse la bouche.

— Monsieur, je ne supporte pas les impertinences.

— Et moi pas plus que vous, monsieur, répondit-il pendant que je me demandais d'où je connaissais cette voix dénaturée par la colère.

— Je suis à votre disposition, en m'inclinant avec une politesse affectée.

— Quand vous voudrez, riposta l'inconnu, voici ma carte : M. Frédéric Brassy, hôtel de Paris, à deux pas d'...

Il s'arrêta subitement, frappé de stu-

peur, car je l'avais saisi dans mes bras et m'écriais joyeusement :

—Fred ! mon bon Fred ! quel bonheur de nous revoir !

L'ancien élève du Révérend recula de trois pas, me considéra, vaguement effaré, puis se précipita dans mes bras avec une telle violence qu'il faillit me renverser.

—Il fallait le dire, malheureux ! est-ce que je pensais à toi aussi ! Sais-tu que tu as manqué m'assassiner avec cette maudite porte. On prévient, mon cher, on prévient. Ainsi, tu es ici ?

—Tu t'en aperçois seulement ?

—Non, je veux dire, es-tu à Monte-Carlo en passant, ou bien...

—Non, Fred, je ne suis pas assez joueur pour en faire le lieu de ma résidence ; mais j'habite Nice.

—J'irai te voir ; où gîtes-tu ?

—Hôtel Métropolitain avec ma mère. Il faudra que je te présente à notre cercle d'amis ; nous nous amusons furieusement et je te prépare une surprise dont tu me diras des nouvelles.

—Dis-la tout de suite ou bien tu m'empêcheras de dormir.

—Non, à demain.

Et j'allai rejoindre notre groupe, amateur de musique, qui se délectait dans l'audition d'une ouverture de "Norma", adorablement jouée. Ce soir-là, Marco, séparé de sa chère Béatrice, se trouvait placé à côté de Bichette, Miss Kate s'était peut-être arrangée de façon à lui ménager un fau-tenil auprès d'elle.

Elle avait à sa gauche son adorateur prussien qui affilait sa moustache d'un air fat, et faisait la cour à sa jolie voisine qui ne l'écoutait pas.

Bichette avait dans les yeux un éclat dangereux, que je fus peut-être le seul à remarquer. J'avais vu aussi que, lorsque Béatrice avait refusé de prendre part à l'excursion, sa cousine, contre son habitude, n'avait nullement cherché à la faire revenir sur sa décision.

Du reste, depuis quelque temps, Kate n'était plus aussi caressante avec sa grande soeur. Que voulez-vous ? elle

aimait bien Béatrice, toujours, mais elle adorait Marco, et Marco ne lui rendait pas sa tendresse. Cependant, ce soir-là, soit désœuvrement, soit pour chasser la préoccupation que lui causait l'absence de Mlle Lartius, le beau Vénitien répondait un peu mieux aux agaceries de sa petite compagne ; il s'en amusait, absolument comme d'une gentille poupée.

Et certes, ce soir-là, la favorite des douze étudiants parisiens avait une animation fiévreuse qui faisait étinceler ses yeux noirs.

Tout son entrain lui était revenu.

Au retour, dans le compartiment de première classe où nous nous entassâmes un peu à l'aventure, n'eut-elle pas la velléité de me voler une cigarette, tout cela pour se donner le plaisir de lancer quelques bouffées au nez de son épais adorateur.

C'est qu'elle le fit, en réalité ; le petit papier blanc s'alluma entre ses lèvres roses... Que voulez-vous ? j'en suis bien fâché, on ne put pas l'en empêcher ; elle fuma tout comme un fervent disciple du Révérend ; et je vous assure qu'elle était à peindre ainsi, le nez en l'air sous sa toque de loutre, le regard pétillant, la bouche moqueuse.

Ah ! si les douze avaient été là !...

Ce fut le lendemain que je présentai Frédéric à ma tante. Quand il aperçut derrière l'ombre majestueuse de la baronne la svelte silhouette de Béatrice, il devint de toutes les couleurs, balbutia, se troubla, et je fus obligé de parler pour lui.

Son émotion ne s'accrut pas en revoyant Bichette : il avait gardé un très vague souvenir de la nièce du Révérend.

Il ne lui fallut pas plus de huit jours, passés au milieu de notre folle bande, pour comprendre que Mater Dolorosa ne serait jamais à lui.

—Ce satané Marco m'a volé tout ce que j'aime, me dit-il avec colère ; je ne puis lutter avec lui. A présent, ma vie est ratée, je sens que je ne pourrai plus chérir d'autre femme.

Et y avait eu réunion chez ma tante ;

tout le monde était parti, sauf mon ami Fred et moi; nous nous promenions de long en large dans la salle de billard vaguement éclairée par la lueur rougeâtre du feu qui se mourait.

—Les as-tu vus, ce soir, dit Frédéric d'une voix vibrante, les as-tu vus tous deux, beaux et resplendissants d'amour? Lui, penché sur le piano, écoutant avec ravissement cette sublime romance de "Mignon":

Connais-tu le pays...

qu'elle chante avec une expression divine? et, plus tard, ce duo de Magali dans "Mireille"; mon cher, dit par eux deux, il me fait plus de mal à entendre que si l'on me coupait le coeur en morceaux.

—Fred, calme-toi, pour l'amour de Dieu.

—Me calmer? non, oh! non; eh! que suis-je venu faire ici? pourquoi m'y as-tu amené? René, il fallait me laisser courir le monde ou dissiper ma fortune au trente et quarante, plutôt que de m'apporter cette souffrance maudite.

Je saisis la main brûlante du pauvre garçon.

—Frédéric, et si je souffrais, moi aussi, de la même douleur?

Il me regarda avec stupeur.

—Toi aussi? toi, amoureux de Mater Dolorosa? ce n'est pas possible.

—Hélas!

—Je croyais que... Bichette...

—Autrefois, oui; à présent, non.

—Et moi, moi! s'écria Frédéric avec une joie farouche, c'est Béatrice que j'ai aimée, toujours, toujours! Je l'ai adorée avant toi. Te souviens-tu, René, du jour où, saisi par un refroidissement qui te retenait au lit, tu m'as envoyé chez le Révérend?

—Oui. Eh bien?

—Eh bien! pour la première fois, j'ai vu celle que vous appeliez Mater Dolorosa...

—Et puis?

—Je l'ai chérie dans le secret de mon coeur.

—Pauvre Fred!

—Oui, tu peux dire: Pauvre Fred! comme je puis dire, moi: Pauvre René! Nous n'avons l'un et l'autre aucun espoir; et cela me console dans un sens, ami; je te tuerais si je te voyais préféré.

—Nous ne serons jamais rivaux, Fred, car Pedro... je veux dire Marco, est... il est...

Je me penchai à l'oreille du jeune Brassy, et j'allais parler quand la porte s'ouvrit subitement devant celui auquel nous pensions le moins en cet instant de lourd adorateur de Bichette.

—Messieurs, nous dit-il de son accent germanique et en s'effondrant sur une chaise qui craqua sous son poids, je vous cherche depuis une heure; la comtesse de Varesnes est inquiète et vous fait demander. Comment pouvez-vous rester ainsi dans une pièce sans lumière, où le feu s'éteint? Brrr... j'en ai le frisson. Savez-vous que vous avez l'air de fameux conspirateurs.

Il se croyait spirituel et riait aux larmes de son bon mot, mais il en riait tout seul. Nous le laissâmes face à face avec sa sottise.

Une fois dehors, Fred me tendit la main:

—Adieu, dit-il, je pars.

—Où vas-tu?

—Je retourne à Paris, je ne peux plus rester ici.

—Et que feras-tu à Paris?

—Je ne sais pas, j'essaierai de tous les moyens qui peuvent faire oublier; le jeu, le sport, l'absinthe... Il y en a tant qui cherchent à noyer leurs chagrins là-dedans.

—Fred, tu ne feras pas cela. Au nom de celle que nous aimons, ce serait profaner ton amour.

—Tu as raison, je serai sage.

—Et tu te rappelleras qu'en t'en allant tu laisses derrière toi deux coeurs martyrisés.

—Deux? fit-il en se retournant.

—Deux; il y a encore quelqu'un qui souffre ici.

—Qui donc?

—Bichette.

—Allons donc! cette enfant?

—Elle aime; tu n'as pas eu le temps de l'observer, mais elle aime et elle est à la torture; elle n'est pas payée de retour.

—Pauvre petite! murmura Frédéric en s'éloignant pensif

Je pris mes jambes à mon cou et courus à Métropolitain-Hôtel, où ma mère, inquiète, m'attendait.

XIII

LE SECRET DE BICHETTE

Ils parlaient chevaux. Positivement, cette petite Kate s'y entendait à merveille et discourait fort habilement sur les mérites d'un demi-sang ou d'une pouliche alezane. Mais aussitôt que son complaisant interlocuteur vit entrer Béatrice, il abandonna la place au Mecklembourgeois, et s'avança au-devant de Mlle Lartius.

Miss Kate fronça son délicat sourcil, frappa du pied le parquet brillant, et le sourire s'envola de ses lèvres roses.

Pauvre petite! jusqu'à présent, elle avait regardé le monde comme le paradis; aujourd'hui, elle comprenait vaguement que le paradis n'est point là et que la terre a des douleurs, même pour les jeunes filles de dix-sept ans.

Elle se mit au piano et joua une mélodie de "Moore"; le temps était passé où elle frappait à tour de bras sur le clavier les polkas et les quadrilles légers comme son esprit.

Ce jour-là, le mistral soufflait; il avait plu la veille et un vague malaise emplissait l'atmosphère.

Ma mère parlait de repartir bientôt; nous étions à la fin de mars, et mon père était auprès de nous depuis quelques semaines.

Ma tante avait de longues conférences avec sa demoiselle de compagnie, et (chose étrange) avec cet Italien, ce Marco d'Olivì qu'elle traitait absolument en ami.

Les Arsboth faisaient leurs prépara-

tifs, comptant passer le printemps à Paris avant de s'installer dans leur castle de Sussex. Bichette avait-elle assez déjà de leur société? Je ne sais; ils la gâtaient cependant à qui mieux mieux, mais la jeune fille avait perdu ses fraîches couleurs; une grande mélancolie voilait ses yeux noirs, et, à la moindre allusion au retour en Angleterre, elle s'éloignait, baissant la tête avec un frisson involontaire.

Les Arsboth s'alarmaient de ce dépérissement et consultaient fréquemment le meilleur médecin de Nice. Mais quelle drogue humaine pouvait guérir la pauvre enfant de son mal? Sa pâleur était la pâleur de la souffrance morale. Elle n'avait plus aucun soin de sa toilette, elle si vaine jadis et semblait prendre en haine sa beauté dédaignée.

Elle eût voulu plaire à un seul, et celui-là ne la regardait même pas.

C'est ainsi que nous arrivâmes à la dernière soirée qui nous réunit tous sous le ciel radieux de Nice.

Ma tante, mes parents avec les Arsboth causaient au salon, redoutant la fraîcheur de la nuit; Marco et Béatrice se promenaient devant la maison; quelques jeunes gens, parmi lesquels ce pauvre fou de Mecklembourgeois, fumaient un cigare sur la pelouse. J'offris mon bras à Kate; elle le prit machinalement. Nous marchâmes un instant en silence; elle froissait, de sa main impatiente, les plantes parasites qui accrochaient sa robe au passage.

—Miss Kate, lui dis-je enfin, êtes-vous heureuse de changer de lieux?

—Heureuse? fit-elle avec une expression amère, comment voulez-vous que je le sois?

—Ne l'étiez-vous pas, autrefois?

—Autrefois n'est plus aujourd'hui! soupira-t-elle d'un air sombre. Tenez, ajouta-t-elle d'un accent concentré, je voudrais que cette soirée fût la dernière de ma vie.

—Vous plaisantez? m'écriai-je, tandis que sa tristesse me navrait.

—Je ne plaisante pas. Oh! non, je ne sais plus plaisanter.

—Mais, malheureuse enfant, vous avez de si beaux jours devant vous!

—Je ne crois pas, fit-elle en regardant la mer. Voyez-vous, j'ai le lugubre pressentiment d'une chose fatale; je ne voudrais plus qu'une heure s'enchaînât à cette heure-ci; je ne voudrais pas quitter cette place; je voudrais garder éternellement ce ciel sombre au-dessus de ma tête, et ces vagues écumantes devant moi.

—Et aussi celui que vous aimez autour de vous, n'est-ce pas?

Elle recula brusquement, tremblante de terreur.

—Qui vous a dit?... commença-t-elle.

—On ne m'a rien dit du tout, mais j'ai vu ma pauvre miss Kate; il est bien beau, n'est-ce pas? il est bien séduisant, mais il n'est pas à vous.

—Je sais bien... Béatrice...

—Ne l'accusez pas, ils s'aimaient depuis longtemps.

Elle croisa désespérément ses bras au-dessus de sa tête.

—Et cependant, murmura-t-elle, je suis trop jeune pour mourir.

Oh! c'est vrai, poursuivit-elle après une pause, il ne devait pas m'aimer: pouvais-je lutter avec Béatrice? Je ne suis rien auprès d'elle; il me considère tout au plus comme une petite fille ignorante et futile qui babille à tort et à travers; il a raison.

—Vous vous calomniez, miss Kate.

Un groupe nous croisa: Béatrice et Marco.

Il avait les yeux rayonnants elle était fantastiquement belle, ainsi vue au clair de lune.

—Regardez-les, reprit Kate avec une douceur enchanteresse, ils sont heureux, ils se marieront, et moi... Qu'est-ce qui me l'a donc fait aimer? Le sais-je? tout le monde m'adule, me flatte, lui jamais; c'est pour cela peut-être.

Elle s'arrêta, oppressée. On entendait un peu plus loin le sifflement du vent et le clapotement des vagues.

—Et à présent, fit-elle en reprenant sa promenade machinale, je ne vais plus le voir.

—Ce n'est pas encore la fin, miss Kate, puisque vous nous retrouverez tous à Paris.

—Oui, pour assister à leur mariage, puis... Mais je ne dois pas l'aimer; tenez, ma conscience me dit que je dois arracher ce rêve de mon cœur, cela me fait bien mal; j'ai été folle quelques jours, que Dieu me pardonne!

Elle ferma les yeux pour contenir ses larmes et écarta de son front ses cheveux en désordre. Pauvre enfant! elle était bien jeune pour tant souffrir et tant aimer!

Elle avait rencontré cet homme dont toutes les femmes raffolaient; elle ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait, mais elle se mourait de cet amour impossible.

Nous rentrâmes; un grand souper était préparé; personne n'y fit honneur. Je regardais les visages des convives à travers les cristaux, les fleurs et les lumières: tous les sourires étaient contraints et les fronts soucieux. Était-ce parce que finissait le dernier jour qui rassemblât notre petite colonie? ou devinions-nous vaguement que le temps du bonheur était clos pour beaucoup d'entre nous?

Il est dans la vie de si étranges intuitions!

XIV

ENCORE LES DOUZE

Comment avaient-ils pénétré son secret? Je ne sais; je l'avais bien deviné, moi! Toujours est-il qu'au milieu des anciens élèves du Révérend, le malheur de Bichette passa comme une traînée de poudre, fut commenté, épié, épilogué sous toutes ses faces. Ils ne savaient qu'une chose: Bichette aimait, elle aimait à en mourir et elle était dédaignée. Cela ne pouvait continuer ainsi!

N'avaient-ils pas dit un jour:

—Malheur à qui la fera pleurer!

Hélas! pourquoi le ciel permit-il que je m'absentasse juste à cette heure ter-

rible où ma présence eût pu prévenir l'affreuse catastrophe?

Nous étions à Paris, tous. Ma tante, avec sa demoiselle de compagnie et leur inséparable Marco d'Olivi, logeait dans l'hôtel de mon père, trop heureux d'héberger ses amis quelques jours; les Arsboth, à l'hôtel du Louvre avec leur triste Kate.

Nous avions peu de temps à passer ensemble car la belle saison approchait et rappelait les châtelains dans leur fraîche demeure d'été.

Mon père m'avait chargé d'une affaire importante qui m'obligea à quitter Paris pendant quarante-huit heures.

Je ne sais pourquoi je partis, le coeur oppressé d'un poids étrange.

A mon retour (il était neuf heures du soir), je trouvai toute la famille réunie au salon: seul Marco manquait.

On m'apporta mon courrier soigneusement mis de côté en mon absence, puis on servit le thé, opération qui prit une grande demi-heure.

Tandis que ces dames se replongeaient dans leurs travaux à l'aiguille, et que mon père et les lords Arsboth reprenaient leur whist, je dépouillai ma correspondance: deux lettres d'affaires, puis une sur l'enveloppe de laquelle je reconnus la plume hardie de Léonce de Rives; enfin, une quatrième dont l'écriture m'était étrangère.

Ce fut naturellement celle-ci que j'ouvris d'abord. Elle ne contenait que quelques lignes, mais ces lignes étaient toute une révélation pour moi, et je sentis, à cette lecture, mon sang me glacer les veines. Cette lettre était signée Pedro Marchetti. J'arrachai précipitamment l'enveloppe de la missive de Léonce et lus:

"La chance nous sert bien mal, mon cher René, puisque te voilà absent le jour où nous donnons le punch annuel; et justement nous aurions eu besoin de toi: une grave affaire s'est décidée, et, lorsque tu rentreras à Paris, "ce sera fait". Ecoute.

"Nous avons été informés (toi comme nous, je l'espère, quoique tu n'aies

point paru depuis longtemps au Café anglais) des peines de coeur de Bichette.

"Juge de notre désespoir en apercevant son joli minois tiré, pâli, et sa gaieté envolée.

"Te souviens-tu, René? Il y a six mois, nous avons fait serment de défendre et de venger notre idole jusqu'à la mort.

"Le sort en est jeté; si bien jeté que nous avons tiré à la courte-paille pour savoir lequel d'entre nous croiserait le fer contre ce Marco, spadassin équivoque, chevalier d'industrie peut-être, qui a fait pleurer les jolis yeux de notre Bichette.

"Devine qui le hasard a désigné?

"Frédéric, oui, Frédéric lui-même, le moins zélé partisan de notre divinité.

"Sais-tu que nous avons eu du mal pour le forcer à accepter cet honneur que bien d'autres ont réclamé; mais tu connais nos règlements: celui que le sort désigne et pas d'autre.

"C'est qu'il ne voulait pas, le malheureux! Il nous a conté, je ne sais quelle histoire d'amour dans laquelle entrait le nom de Mater Dolorosa. Bref, nous n'y avons rien compris, et comme ce satané Arsène ne s'est pas gêné pour lui faire entendre que nous le croirions... "capon" s'il récriminait encore, l'ami Fred a pris bravement son parti:

"S'il arrive un malheur, dit-il entre "ses dents, c'est vous qui en serez "responsables."

J'espère donc qu'ils vont échanger quelques coups d'épée assez sérieux pour faire comprendre à cet Italien endiablé qu'on ne se rit pas impunément de notre Bichette.

"Nous avons choisi un joli coin du Bois de Boulogne pour le lieu du rendez-vous, à la tombée de la nuit.

"Inutile de te dire que nous y serons tous; sauf toi, pauvre ami! à l'heure où tu liras cette lettre, l'un des deux adversaires sera sur le carreau.

"Au fond, c'est une fameuse lame que ce petit Frédéric; mais j'espère qu'on s'en tiendra à la première esta-

filade et notre ennemi se contentera de la leçon.

—Tu nous as manqué, sais-tu? Nous étions tous hier à l'ouverture de "Zampa"; c'est au foyer que Fred, se rencontrant avec Marco d'Olivi, lui a cherché querelle. Ces Italiens ont le sang chaud; il n'a pas fallu longtemps pour en venir au soufflet.

—Adieu, je cours retenir un médecin pour ce soir: nous faisons les choses en règle, tu vois; du reste, il faut tout prévoir.

—Ton ami,

—Léonce."

Je frissonnai en levant les yeux sur Béatrice. Son profil sévère et son front mélancolique se découpaient dans toute leur pureté, mis en relief par le fond sombre des rideaux. Elle ne savait rien, et une ombre de sourire se jouait sur ses lèvres fines. Elle pensait à Pedro et à son fils.

Ma tante s'était paisiblement endormie sur son tricot. Ma mère feuilletait un journal de modes; Kate, assise au piano, répétait en souriant une lente symphonie. Une larme monta à mes yeux: je ne pus la retenir.

XV

DU SANG !

A ce moment, il se fit dans l'hôtel un mouvement inusité. Ces messieurs levèrent les yeux de dessus leurs cartes, et mon père fronça le sourcil.

—Ces gens sont trop bruyants, Clémence, dit-il à ma mère, il faudra leur en faire l'observation.

Kate retira ses mains du clavier qui rendit un gémissement sourd.

Le bruit continuait en bas.

Mlle Lartius tressaillit, et, sous la vague lueur de la lampe, je vis son visage horriblement décomposé.

Des pas se firent entendre dans le corridor, la porte s'ouvrit sans qu'on frappât. Jacques, le plus ancien serviteur de la maison, m'interpella d'une voix étranglée:

—Monsieur René, on vous demande en bas...

Je ne fis qu'un bond jusqu'à la porte; mon père me suivit; ma tante s'éveilla en sursaut... "Pedro... Marco... murmura-t-elle, je rêvais que..."

En me retournant, je vis Mlle Lartius derrière moi; elle était blanche comme une morte et je fus épouvanté de l'horrible rigidité de ses traits.

—Béatrice, m'écriai-je, en cherchant à la retenir.

—Laissez-moi, dit-elle d'une voix qui me fendit l'âme, je veux voir.

Tout le monde descendit, nous formions le long de l'escalier un cortège funèbre. Dans le vestibule du rez-de-chaussée, un groupe silencieux attendait: je reconnus cinq de mes anciens condisciples, parmi lesquels Léonce et Frédéric, Frédéric qui me parut privé de raison, assis, livide et tremblant sur une caisse à bois, et mordant nerveusement son mouchoir.

Les domestiques avançaient leurs têtes curieuses à toutes les portes.

Par terre, sur les dalles tachées de sang, une civière était posée; sur cette civière, un homme, un homme dont la chemise était maculée de rouge et les vêtements lacérés.

—Pedro! cria derrière moi une voix de femme qui me pénétra jusqu'à la moelle des os.

Rien ne répondit à cet appel désespéré.

—Marco! gémit une voix plus contenue, celle de Kate.

Les cinq étudiants frissonnèrent en voyant s'avancer une femme dont la figure exsangue n'offrait plus rien de vivant. Elle se baissa sur le corps et le palpa avec une attention avide.

Pauvre Marco! il ne pouvait plus sourire à sa bien-aimée. Ce visage, si beau pendant sa vie, était plus beau encore dans la mort; les paupières abaissaient leurs longs cils noirs et ser-

rés sur la joue livide, et tous ses traits restaient empreints de cette fierté douce qui avait séduit tant de femmes.

Béatrice le contemplait avec une angoisse farouche.

—Messieurs, dit-elle enfin en relevant sur le groupe désolé ses immenses yeux bleus qui paraissaient noirs à cette heure, messieurs, vous m'avez rendue veuve : Pedro Marchetti était mon mari.

Puis elle tomba sur ses genoux, et, avant qu'on ait pu la retenir, se coucha en travers du corps et ne bougea plus.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. Nul ne remua : nous étions comme frappés de terreur.

Deux énormes lampes de bronze brûlaient sur leur piédestal, éclairant cette scène lugubre. Le médecin, dont le devoir s'était borné à constater le décès immédiat, se retira discrètement.

Pedro Marchetti avait été touché au coeur ; il était mort avec les noms de sa femme et de son enfant sur les lèvres.

—Qu'on aille chercher M. Lartius, dis-je, illuminé par une idée soudaine.

Jean Malleval et Arsène se détachèrent du grouge d'étudiants et coururent rue d'Amsterdam. Dix minutes après, ils ramenaient le père de Béatrice. On avait relevé la jeune femme, dont les vêtements étaient souillés du sang de Pedro, et on l'étendit tout auprès dans un fauteuil.

Kate se jeta à genoux sur le sol et pleura, la tête cachée dans la robe de sa cousine.

Lorsque le savant entra, il y eut sous les voûtes du vestibule comme un murmure indigné ; le père égoïste et dénaturé allait-il enfin s'attendrir ?

Il avança, vaguement inquiet, et son oeil rencontrant la civière sur laquelle gisait Pedro, il recula épouvanté.

Ma tante, alors, (pauvre tante ! en une heure, elle avait vieilli de dix ans !) lui toucha légèrement le bras, et, le regardant en face :

—Monsieur Lartius, prononça-t-elle d'une voix rauque et dure, considérez

votre oeuvre : cet homme est votre genre, mort, tué par votre faute, et regardez votre fille, mourante ici, par votre faute encore. Ecoutez ce que je vais vous dire, et puissiez-vous pleurer des larmes de sang sur votre infernale dureté !

Votre fille, notre Béatrice, pauvre ange que nous chérissons tous, étant en Italie, il y a trois ans, vous témoigna le désir d'épouser un jeune Italien de bonne famille et de noble caractère : Pedro Marchetti. Vous répondîtes à sa demande en venant lui signifier vous-même de renoncer à son rêve. Vous vîtes Pedro Marchetti et il vous déplut, car c'était un brillant artiste, un génie naissant, plus avide d'amour et des saintes joies du foyer que de gloire et de renommée. Vous laissâtes votre fille en larmes sous la garde de votre vieille parente ; la digne femme eut pitié de ces pauvres enfants ; Béatrice attendit sa majorité et vous adressa de respectueuses sommations auxquelles vous n'avez pas daigné répondre. Alors un prêtre a béni leur union dans ce doux pays d'Italie qui avait vu naître leur amour.

Béatrice était la femme de Pedro Marchetti et vous l'ignoriez. Fille docile, elle revint auprès de vous, espérant vous fléchir à force de sollicitations et de tendresse filiale.

Aux premiers mots qu'elle prononça sur son désir de vous voir revenir sur une antipathie mal fondée, vous entrâtes dans une grande colère, criant à la pauvre enfant épouvantée : "Si tu me reparles de cet homme, je te maudis."

Béatrice ne voulait pas être maudite ; elle eut peur pour l'enfant qu'elle portait dans son sein ; elle eut peur et garda son secret, pauvre petite ! elle vous savait implacable ; qui sait, si vous aviez appris son mariage clandestin, si vous n'auriez pas tiré vengeance de ce Pedro que vous détestiez ?

Béatrice vous aimait, monsieur Lartius, oh ! oui, elle vous aimait, et vous ne le lui rendiez pas. Vous avez trop prouvé que nul coeur ne bat en vous. La pauvre enfant a dévoré ses larmes ;

elle a fui votre maison six mois avant d'entrer dans la mienne, et s'est réfugiée en Italie où elle a revu Pedro et a donné le jour à un petit garçon beau comme un ange.

A partir de cette heure, la jeune femme a juré de fléchir le père implacable, mais elle devait travailler et subvenir à l'entretien de son petit Henri. Pedro était sans fortune, et un malheureux duel ferma l'entrée de la France au pauvre artiste. C'est en usant de ruse, plus tard, et en changeant de nom qu'il est parvenu à y rentrer. Béatrice, donc, est venue chez moi pour exercer les fonctions de demoiselle de compagnie, portant héroïquement le fardeau de sa peine, épiant l'occasion favorable de vous faire revenir à des sentiments paternels.

C'est à Nice que la pauvre enfant m'a conté son histoire tout au long. J'ai réuni bien vite les jeunes époux et je les ai ramenés à Paris, me chargeant de rendre leur mariage public et de vous forcer à l'accepter.

Trop tard hélas! une querelle d'étourdis a amené le malheur qui ne fut certainement pas arrivé si ces jeunes gens eussent été instruits des choses.

M. Lartius, voilà votre oeuvre ; si quelque chose bat encore dans votre poitrine, pleurez!

Hélas! nous savions tous, à présent, le secret de cette courte vie!

Mater Dolorosa était un ange d'amour et de dévouement, et nous l'avions méconnue! L'infortuné père eut un gémissement rauque et amer.

—Ah! s'écria-t-il, j'ai brisé le coeur de sa mère par mon indifférence maudite, aurais-je aussi tué ma fille?

Il chancelait en marchant, et, se penchant au-dessus du mort qu'il considéra un instant:

—Pedro, murmura-t-il, pardon...

Puis il s'approcha de Béatrice toujours évanouie, et, se courbant jusqu'à terre, il baisa le bas de sa robe.

Mes condisciples, consternés, soulèverent le brancard; on déposa le corps

sur un lit, puis ma mère et ma tante s'occupèrent des soins pieux à donner au malheureux jeune homme.

—Frédéric! dis-je en m'avancant vers le pauvre garçon qui sanglotait sans larmes dans son coin obscur.

—Que veux-tu? répondit-il d'une voix sombre.

—Pourquoi as-tu consenti?

—Pourquoi? Ah! René, que n'étais-tu là? Tu les aurais empêchés, tu leur aurais dit tout; ils t'auraient écouté, mais moi, ils m'ont fermé la bouche avec leurs épithètes de poltrons et de parjure. Que veux-tu?

Ils avaient un peu bu, ils s'étaient excités en parlant de Bichette et en racontant toutes sortes de choses plus ou moins vraies; on disait qu'elle se mourait d'amour, que ce Marco était un misérable de rester insensible à ses larmes, bref! ils se mirent à gronder tous ensemble: "Du sang! du sang! il nous faut du sang!"

On a tiré à la courte-paille: c'était ma destinée; tu sais le reste.

Quand nous sommes arrivés sur le lieu du combat, oh! Dieu m'est témoin que je ne voulais pas le tuer, pas même le blesser; cet homme n'était-il pas tout le bonheur de celle que j'aimais?

Mais il se défendait mal, il était distrait, préoccupé. Dans un faux mouvement, j'entraî la pointe de mon épée dans sa poitrine... il tomba... René, ma vie entière ne sera pas assez longue pour pleurer mon crime.

—Pauvre ami, lui dis-je, mais tu ne peux demeurer là; viens prendre quelque repos dans ma chambre; tu y seras à l'abri, car je ne dois pas te le cacher, la justice se mêlera de cette affaire, et...

—Que m'importe? dit-il avec une indifférence triste, la vie me gêne, qu'on m'en débarrasse! Seulement, ajouta-t-il avec un regard suppliant, laisse-moi la revoir une minute seulement, dussé-je mourir de sa haine.

—Demain, demain, lui répondis-je en l'entraînant, tu sais bien qu'elle est malade.

Ainsi s'écoula cette horrible nuit. On avait emporté et couché l'infortunée

jeune femme. Béatrice n'avait pas repris connaissance.

Après avoir prié quelques instants dans la chambre funèbre, je remontai trouver Frédéric.

Un sanglot me fit retourner la tête, et que vis-je ? Dans l'angle de l'escalier, sur les marches de marbre blanc, Kate, pelotonnée sur elle-même, les genoux au menton, et sanglotant à fendre l'âme. Je la soulevai dans mes bras et l'emportai comme une enfant. Pauvre petite ! elle aussi avait le cœur brisé. Elle aussi avait aimé celui que la mort avait frappé, et personne ne lui demandait, à elle, ce qui se passait dans son âme déchirée.

A partir de cette heure, Kate n'était plus une enfant, mais une femme et une femme mûrie subitement, car la souffrance est un terrible maître.

XVI

MATER DOLOROSA

Lorsque je revis Béatrice, un mois après le malheur, ce fut dans le petit salon de maître Lartius, ce même petit salon où j'allais jadis, joyeux écolier, parler sciences et langues avec le sévère professeur.

Maître Lartius avait réclamé sa fille : on n'osa la refuser à l'infortuné père. Pauvre père ! il avait vieilli horriblement en quelques semaines ; ce n'était plus qu'un vieillard, maintenant, et un vieillard cassé et méconnaissable.

Je revis donc Béatrice : elle était assise dans un grand fauteuil, toute vêtue de noir, et, au milieu de cette couleur sombre, sa figure et ses bras ressortaient, blancs comme le marbre ; elle n'eût pu être plus frêle et plus diaphane, couchée dans son cercueil et parée comme une morte.

Je m'approchai : elle ne me reconnut pas, et son regard incertain continua à errer au travers de la chambre.

— Elle ne vous reconnaît pas, elle ne

reconnaît plus personne, gémit maître Lartius ; et, se couvrant le visage de ses mains, cet homme pleura pour la première fois.

La veuve de Pedro était folle.

Son amour passionné, si terrible et profond, n'avait pu résister au choc horrible qu'il avait reçu.

Il me vint alors une douce pensée, pensée que me suggéra, sans doute, mon affection infinie pour la créature si longtemps adorée qui gisait, là devant moi, privée de raison.

Je revins le lendemain, mais pas seul : la paysanne d'Asnières me suivait, portant dans ses bras un mignon baby.

Je pris l'enfant et le présentai à l'aïeul qui ne le connaissait pas encore.

Maître Lartius posa ses lèvres tremblantes sur ce front innocent, comme pour lui demander pardon de l'avoir fait orphelin, puis il porta le petit garçon à sa mère. Béatrice eut un cri de bête fauve et saisit avec violence le bébé. Avait-elle peur qu'on ne lui ravit aussi ce dernier trésor ? Le baby cacha sa tête blonde dans la poitrine de sa mère.

— Mon fils ! mon fils ! répéta-t-elle.

Celui-là, elle le reconnaissait au moins. L'enfant ne la quitta plus.

La femme dévouée qui lui donnait ses soins consentit à demeurer avec son nourrisson chez M. Lartius.

La folie douce de Béatrice persista encore quelques mois.

Ce fut à l'automne suivant que la raison lui revint, lorsqu'on la ramena à Nice, aux mêmes lieux qui avaient été témoins de son court bonheur.

Là, elle pleura en se retrouvant dans la jolie villa où Pedro avait reparu un jour, et ces larmes la soulagèrent.

Ma tante avait offert un asile au père et à sa fille. Ce malheureux lui faisait pitié, et puis, elle n'avait jamais eu d'enfant, l'excellente baronne et elle raffolait du petit Henri.

C'est à Nice que je revis Béatrice.

Mon cœur lui appartenait toujours et plus que jamais depuis que le désespoir avait touché ce front de madone.

Je constatai avec terreur son dépérissement. Son enfant même, qu'elle chérissait, ne pouvait rattacher cette vie brisée. Elle se mourait lentement de la douleur navrante qui lui avait déchiré le coeur; la brise de la mer ne faisait pas revenir les couleurs à ses joues pâles. L'hiver s'écoula dans une douce intimité, sans plaisirs, sans tapage, cette fois, le malheur avait passé au milieu de nous, et ceux qui montraient de loin la villa rose, disaient avec un soupir: "On s'y amusait bien autrefois, mais aujourd'hui la joie a fui ce toit hospitalier."

Avril nous trouva encore à Nice; le printemps était tardif cette année, et Béatrice allait plus mal.

Un soir, tandis que l'aïeul et la bonne de Grandsey se disputaient le petit Henri plus beau que jamais, Béatrice me fit signe de venir m'asseoir auprès d'elle. J'obéis, mais un trouble profond s'empara de mes sens; j'avais peur de ce qu'elle allait me dire.

—René, murmura-t-elle d'une voix douce comme un souffle harmonieux (elle m'appelait par mon nom depuis longtemps, nous étions amis), René, je voudrais, avant de quitter ce monde, vous faire connaître mon voeu suprême; m'écoutez-vous?

—Je vous écoute, madame.

— Mon pauvre ami, longtemps avant... avant le malheur qui a brisé ma vie, j'ai deviné le rêve de votre coeur...

Je pâlis et me troublai visiblement.

—Oh! ne craignez pas, ne tremblez pas, je sais tout et je vous parle ainsi parce que la mort me guette. Vous m'avez aimée, René, vous m'avez aimée sans me le dire, et, croyant que votre folie échappait à mes yeux, vous avez toujours agi noblement, généreusement, et cependant vous êtes bien jeune, pauvre enfant; je n'ai que seize mois de plus que vous et je ne suis pas dans ma vingt-cinquième année. Écoutez-moi, je meurs et j'en suis heureuse, répéta-t-elle en levant vers le ciel ses yeux bleus, profonds comme la mer. Une seule chose mêle une goutte d'a-

mertume à ma joie: je laisse mon fils derrière moi. Son aïeul l'adore, mais mon pauvre père est âgé et bien brisé, et puis, il ne peut élever cet enfant: autant il s'est montré sévère pour sa fille, autant il sera indulgent pour son petit-fils. Votre tante est bien bonne, elle aussi, mais elle n'est plus jeune; il faut à mon Henri des protecteurs qui lui remplacent les guides naturels que Dieu lui a repris. Je vous le lègue: vous serez son père, le voulez-vous?

Je me levai:

—Je vous le jure; à partir de ce jour, Henri sera mon fils.

—Et... (ici, elle hésita et me regarda avec angoisse) Kate sera ma mère.

Je tressaillis violemment.

—Il le faut, reprit-elle en prenant mes deux mains dans ses mains diaphanes; promettez-moi cela encore?

—Mon coeur était si plein de vous! répondis-je d'un air sombre.

—Ah! fit-elle avec un peu d'amertume, je serais partie si heureuse si vous aviez voulu! Kate n'est plus une enfant, vous ne le savez pas, vous; elle est devenue une jeune fille posée, sérieuse, douce comme un ange; s'il en était autrement, voudrais-je lui confier mon trésor? Si vous voyiez quelles lettres délicieuses elle m'écrit! Au reste vous la jugerez bientôt vous-même; je l'attends prochainement... J'ai désiré la revoir encore une fois.

—Eh bien! fis-je en baisant ses pauvres petites mains de mourante, si votre cousine est telle à présent que vous me la dépeignez, j'accepte avec reconnaissance le double legs.

Béatrice avait dit vrai: Kate vint à Nice peu de jours avant l'éternelle séparation.

C'est ainsi qu'elle m'apparut, sérieuse, presque triste, avec une nuance d'amertume dans son sourire.

Un soir, on m'appela en hâte: Béatrice entra en agonie; une douce agonie pendant laquelle elle put bénir son fils et nous remercier de la tendresse que nous lui avions prodiguée tous. Puis, elle attira à elle Kate qui pleurait et mit la main de la jeune fille dans

la mienne.

—Aimez-vous, aimez mon petit Henri et soyez heureux, nous dit-elle.

Puis elle ne s'occupa plus que du ciel. Elle eut un vague sourire qui éclaira divinement son suave visage, et expira sans lutte, sans effort, belle comme une martyre.

Ce jour-là et le lendemain, Nice n'eut pas assez de fleurs pour parer la morte adorée et son cercueil, et nos larmes coulèrent amèrement.

Le nom de Mater Dolorosa ne fut plus prononcé parmi les étourdis qui avaient, sans le vouloir, causé son malheur.

A chaque anniversaire, ils envoyaient une couronne splendide faite de branches d'oranger et de roses blanches.

Maître Lartius n'est plus appelé : "le Révérend", et, lorsqu'à Paris, quelqu'un de ses anciens disciples rencontre le vieillard ployé et blanchi avant l'âge, tenant par la main un petit garçon beau comme le jour, il le salue avec respect.

Frédéric Brassy est aujourd'hui l'un des membres les plus fervents de l'ordre des Chartreux; il a trouvé dans cette vie ascétique l'oubli de ses tourments.

XVII

LE RENARD ET LES RAISINS

Ce fut deux ans plus tard que je la revis. Elle avait encore grandi et était devenue tout à fait une femme. Sa beauté avait pris quelque chose de correct et de grave qui lui manquait auparavant; cela lui seyait mille fois mieux que les allures excentriques qui l'avaient fait surnommer autrefois Bichette par MM. les étudiants.

Elle était vêtue d'écarlate et de blanc, et vint se reposer un instant dans la serre, où les arbustes offraient un asile tranquille.

Mes parents donnaient un grand bal et lady Arsoth y avait conduit ses filles et sa gentille cousine.

J'écartai doucement les branches d'un laurier-rose; elle tressaillit en m'apercevant. Je lui offris mon bras pour faire le tour de la galerie toute parfumée de jasmin et d'oranger; des bouffées de musique venaient jusqu'à nous.

—Kate, dis-je en pressant doucement sa petite main, vous souvient-il du dernier voeu de notre chère Béatrice?

Elle secoua la tête d'un air douloureux.

—Vous l'aimiez, fit-elle, je suis si différente d'elle!

— Vous "étiez" différente d'elle, Kate, mais, à présent, non; il y a deux ans de cela; l'amour que j'éprouvais pour Béatrice s'est reporté sur sa cousine; voulez-vous que le petit Henri soit notre enfant à tous les deux?

Elle ne répondit pas; son silence me troubla.

—S'il est dans cette foule qui vous chérit, qui vous adule, repris-je en montrant du doigt les salons de danse, quelqu'un que vous avez distingué, un être au-dessus de moi qui ferait votre bonheur mieux que l'ancien élève de votre oncle, Kate, dites-le moi et je retire ma parole.

—Non, dit-elle en relevant sur moi ses grands yeux candides, je vous aime, René, plus que je n'ai aimé jadis, car mon coeur n'est plus celui d'une fillette étourdie éprise uniquement de la beauté. Béatrice nous bénit et nous sourit de là-haut, car son fils sera bien gardé.

Deux mois plus tard, Kate était ma femme.

Le soir de notre union, elle me montra de son doigt mignon un couple radieux, tourbillonnant dans une valse folle: Marthe, ma jolie soeur au bras de notre ancienne connaissance Léonce de Rives:

—Vous verrez, me dit la chère créature en souriant doucement, que notre petit Henri sera bientôt le neveu de votre meilleur ami.

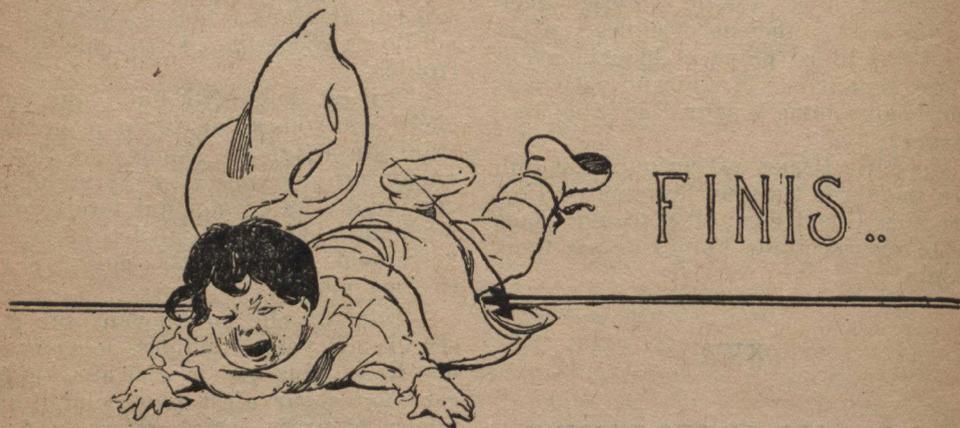
—Bientôt, exclamai-je étonné; Marthe a quinze ans seulement.

—Il peut lui faire la cour pendant trois années encore; mon ami, croyez-moi, Léonce aussi a reçu la rude leçon du malheur; il est devenu un modèle de sagesse et de bon sens.

Quant à l'infortuné Mecklembour-

geois que je frustrais avec tant d'audace de ses plus chères espérances il se console en épousant l'aînée des misses Arsboth.

—Miss Kate était trop pétulante pour moi, expliquait-il un jour; nous ne pouvions nous convenir.



Gaffes, Pataquès et Quiproquos

Par E.-Z. Massicotte

LE fameux auteur de "l'Avenir des Canadiens-Français" et de "l'Ame américaine", Edmond de Nevers (dit Boisvert) a maintes fois, sinon toujours, refusé de laisser publier son portrait dans les journaux, sous prétexte qu'on y voyait trop de binettes de meurtriers, de commerçants, de conseillers municipaux et de marguilliers.

C'était exprimer d'une façon plutôt cruelle, le dédain que lui inspirait le sensationnalisme des journaux à grand tirage.

Qu'un homme se fasse une règle de ne pas figurer dans une publication qui accorde autant de réclame à un brigand qu'à un savant, cela se conçoit, mais mettre au rang des apaches, les échevins et les marguilliers, les marchands et les juges de paix, cela me paraît pousser le mépris du "philistin" un peu loin.

Je ne saurais partager ce mépris, évidemment outré, car il y a quantité de gens absolument honorables et très intelligents parmi les négociants, les industriels et les rentiers. Certains même, sont fort instruits, d'autres, il est vrai, n'ont pas ce bonheur, parce qu'ils naquirent à une époque où l'instruction était relativement difficile à acquérir. Cependant, ils n'en ont pas moins fait leur chemin dans la vie, et ils méritent autant de la patrie que l'avocat qui doit sa science au labeur de ses parents.

Appelés par la voix populaire à occuper des charges publiques il est arrivé que des citoyens peu familiers avec la grammaire ou le dictionnaire, ont commis des bourdes risibles, cela est

dans l'ordre, toutefois, ils peuvent se consoler en songeant que tous, sans distinction, nous prêtons au burlesque, et que personne n'est exempté de figurer dans des farces qui font rire à ses dépens.

* * *

Ce préambule m'a paru nécessaire, parce que les anecdotes réunies ci-dessous, ne daubent que certaines classes de gens. Or comme le hasard seul s'en est mêlé, je voudrais empêcher le lecteur de conclure que j'entretiens la moindre intention blessante envers quiconque.

Mon but n'est que d'égayer sans malice, en ce temps des fêtes, et la devise d'un célèbre ordre anglais: "Honi soit qui mal y pense" résume fort bien mon idée sur le sujet. Ceci compris allons-y gaiement.

* * *

Un jour, à S..., un cultivateur fut arrêté sous l'inculpation d'avoir frappé un épicier. Le juge de paix du temps, un brave marchand, M. C..., encore plein de vie, mena le procès rondement. Les témoignages entendus, il condamne "l'habitant" à cinq dollars d'amende.

—Comment, rétorque le coupable, c'est cinq piastres pour un coup de poing?

—Oui, répond le malin magistrat, c'est le "tirif", ici.

—Dans ce cas, voici dix piastres. Et notre homme étale la somme sur la table servant de tribune judiciaire, puis flanque un formidable “upper cut” au magistrat.

—Gardez tout, ajoute le cultivateur.

Le plus étrange, c'est que ce dernier réussit à détalier durant la confusion qui suivit cette grave insulte à la justice populaire.

damna, sans broncher, un pauvre pochard à “un mois d'amende ou dix piastres de prison”!

On imagine le tumulte qui accueillit semblable sentence, car la salle publique de l'Hôtel de ville, était toujours remplie, les jours où le “père P...” siégeait.

Le spectacle en valait tellement la peine.

* * *

* * *

Cet incident, n'est qu'un prélude. Cette même petite ville, maintenant englobée dans le “Greater Montreal” eut le privilège, pendant longtemps, d'avoir un juge ne sachant ni lire ni écrire, mais pouvant signer machinalement! Cela peut sembler incroyable, mais le fait est authentique. Il s'explique comme ceci: Tous les hommes de professions et les marchands refusaient de quitter leurs bureaux ou leurs magasins pour occuper une charge gratuite et qui leur prenait deux, trois ou quatre avant-midis, par semaine. Seul, le père P..., qui était rentier, ne voyait aucune objection à faire partie de la magistrature. C'était un excellent citoyen, tout à fait respectable, à qui l'on ne voulait pas faire de peine, aussi, d'un commun accord, lui abandonna-t-on l'honneur qu'il convoitait, dès qu'il eut appris à signer son nom... à l'oeil. Et quelle signature! un monument!

Comme il occupa son poste pendant plusieurs années, et qu'il était absolument dénué de sens égal, le nombre des balourdises qu'il a commises est considérable et certaines d'entre elles ont une saveur unique. La malice des plaideurs a pu en grossir le nombre et leur donner plus de relief, qu'importe le fond n'en est pas moins véritable.

A proprement parlé, ce fut un “roi soliveau”, car il faisait d'ordinaire ce que son greffier lui conseillait.

Yant mal entendu la sentence que le greffier lui suggéra un jour, il con-

Une fois, il avait à se prononcer dans une cause de bataille de coqs.

La preuve faite, le juge de paix condamna le sportsman à \$100 d'amende ou six mois de prison.

Le coupable qui était aussi “game” que ses coqs, fut scandalisé d'une telle sévérité! Le châtement était à peine énoncé qu'il se levait et, au milieu d'un silence parfait, se lançait dans une charge à fond de train contre la partialité du tribunal, contre l'ignorance du juge, etc...

Ce que voyant, le père P... s'empare de l'acte d'accusation qu'on plaçait devant lui, pour la forme, et lançant le document à l'inculpé:

—Pas tant de train, mon ami, pas tant de train! Si vous n'êtes pas satisfait de la sentence, prenez ces papiers et allez vous faire juger ailleurs.

Impossible de montrer plus de bonhomie et de condescendance, comme vous voyez.

* * *

Une autre fois, les parties en cause: demandeur et défendeur, s'étaient chacune, payé le luxe d'un avocat. Celui du demandeur connaissait notre juge et il décida de l'éblouir par un discours des plus ronflants. Le succès dépassa ses espérances, car il avait à peine fini que M. P... rendait jugement en sa faveur.

Gaffes, Pataquès et Quiproquos

—Pardonnez, Votre Honneur! s'écrie l'avocat de la défense, vous ne pouvez vous prononcer sans m'avoir entendu, quand ce ne serait que pour suivre la coutume.

—Voyons, voyons, reprend le père P..., vous avez écouté comme moi, et c'est évident que votre confrère a raison d'un bout à l'autre. Pourquoi, alors, retenir le tribunal plus longtemps. Il est près de midi.

—Votre Honneur! il ne s'agit pas de l'heure, j'ai un client à défendre et mon devoir est de vous soumettre les arguments qu'il invoque en sa faveur.

—Eh bien! puisqu'il le faut, parlez, mon Dieu! Ce disant, M. P... se tassa dans son fauteuil en homme qui s'apprête à faire un bon somme.

L'avocat du défendeur avait vite compris l'influence des grands mots sur le brave illettré, aussi en rusé qu'il était, débuta-t-il par un exorde ampoulé, plein de déférence et de louange à l'adresse du tribunal. Ensuite, il exposa sa cause, refuta les arguments de son adversaire et conclut par une péroraison digne d'un discours d'opéra bouffe. M. P... n'y tint pas. Instantanément, il renvoya l'action avec dépens.

L'autre partie voulut lui rappeler sa décision précédente, rien n'y fit. Avec une candeur irrésistible il rétorqua:

—Sachez, monsieur que je ne suis pas pour me déjuger toutes les demi-heures. C'est assez d'une fois.

Et l'affaire en resta là.

N'est-ce pas charmant?

* * *

C'est dans une petite ville voisine, disparue également, qu'on amena, devant le juge de paix D... un triste individu accusé d'avoir maltraité sa femme.

—Comment, misérable, s'écria le magistrat, suffoquant d'une sainte colère, vous vous êtes servi d'une arme à feu pour martyriser votre malheureuse

compagne, eh bien, vous allez vous rappeler d'avoir comparu devant moi. Vous paierez \$20 d'amende ou vous irez en prison pendant un mois; de plus, j'ordonne la confiscation de l'arme.

Ai-je besoin d'ajouter que ladite arme n'était qu'un vulgaire tisonnier!

* * *

J'assistais à une réunion du Conseil de ville de S... Il devait y avoir séance intéressante et la foule était considérable. Néanmoins, pour une raison ou pour une autre quelques échevins seulement étaient présents. Après une longue attente, le maire s'avança sur l'estrade et "adressa" la foule: Comme vous le voyez, messieurs, le Conseil n'est pas en quorum, et ne peut pas siéger, je déclare donc l'assemblée ajourné C.O.D.

Brave maire! l'intention était là quand même. Il avait voulu dire "sine die"... et ça rime presque.

* * *

Ce même personnage était en même temps marguillier de sa paroisse lorsqu'il fut décidé de reconstruire l'église, détruite par un incendie.

Un soir, les membres de la fabrique étudiaient la soumission d'un entrepreneur qui voulait enlever les vieux matériaux.

Cet industriel se faisait fort de pratiquer le déblaiement, dans un délai assez court, pour la somme de \$1,000.

Ce prix parut outrageusement bas au susdit marguillier qui flairait un piège. Aussi lui demanda-t-il:

—"Vous ne dites pas, monsieur, que vous êtes positif de pouvoir déblatérer l'église pour \$1,000?"

La question n'eut pas de réponse. Un fou rire inextinguible avait saisi l'auditoire et notre personnage s'éclipsa comme par magie.

* * *

Rappellerai-je, ici, le mot longtemps populaire de ce citoyen, qui aurait eu le malheur de dire sentencieusement : "Le premier coq qui chante c'est celle qu'a pond" ? ou bien, la non moins fameuse suggestion faite par un autre, alors qu'on discutait l'achat de gondoles pour l'étang d'un parc public, de se borner, vu l'état des finances municipales, à n'en acheter "qu'un couple", leur progéniture devant suffire aux besoins futurs ?

* * *

N'appuyons pas. Passons plutôt à ce mot d'un commissaire d'écoles d'une ville assez importante de notre province. Il s'agissait de renouveler les latrines d'une école dirigée par deux vieilles demoiselles.

Le secrétaire de la commission en était à la lecture des dimensions du bâtiment, lorsque M. G... se leva, indigné :

"C'est trop grand et ça va revenir trop cher. Y a pas de bon sens. Pour mettre une chopine de lait par jour, il n'est pas besoin d'un palais !"

Vous voyez le quiproquo ? Latrine et laiterie avaient pour notre homme la même signification.

* * *

Mais le roi du pataquès est, sans contredit M. B... homme charmant et généreux qui n'a qu'un défaut : celui de vouloir parler "en tarmes."

Son épouse, décédée depuis, était poétesse. Un soir, dans un salon cossu, on lui demanda de réciter une de ses œuvres. Peu disposée, sans doute, elle prétendait ne pas s'en rappeler suffisamment.

Voyant qu'on insistait beaucoup, et

tout enorgueilli, M. B... se mit de la partie et pour décider sa compagne lui dit :

"Essaye donc Mélanie, je sais le morceau par coeur et si la mémoire te fait défaut, je te "souffléterai."

M. B..., toutefois, était si estimé et si estimable qu'on faisait semblant de ne pas s'apercevoir de ces bévues.

Lors de son élection, comme conseiller, la fanfare de la localité alla le sérénader et voici quelques phrases du bijou de discours qu'il prononça en cette circonstance :

"Je vous demanderais bien d'entrer dans mon logis, mais ma petite famille est au repos. Continuez votre industrie, moi je vais m'adonner au commerce des lois et je tâcherai de faire votre bonheur."

Ce n'est là que le début... Dans son ensemble, il est digne de figurer dans une anthologie prudhommeque.

En tout cas, ceux qui l'ont entendu ne l'oublieront pas... tant il est inoubliable.

* * *

J'ai commencé cette série d'anecdotes en citant le mot d'un philosophe canadien. Je vais terminer en rappelant celui d'un de nos orateurs les plus sarcastiques : Charles Thibault, avocat, littérateur, tribun, cultivateur, échevin et politicien, M. Thibault a exercé son esprit caustique sur un peu tout le monde, aussi ne pouvait-il manquer, un jour ou l'autre, de prononcer une de ses phrases lapidaires à l'adresse des conseillers municipaux et voici à quel propos :

Pendant qu'il avait sa ferme modèle dans les Cantons de l'Est et qu'il possédait plusieurs animaux de race, il fit des conférences agricoles et tâcha de réveiller chez nos compatriotes le désir d'abandonner les vieilles routines pour adopter des méthodes de culture et d'élevage plus modernes.

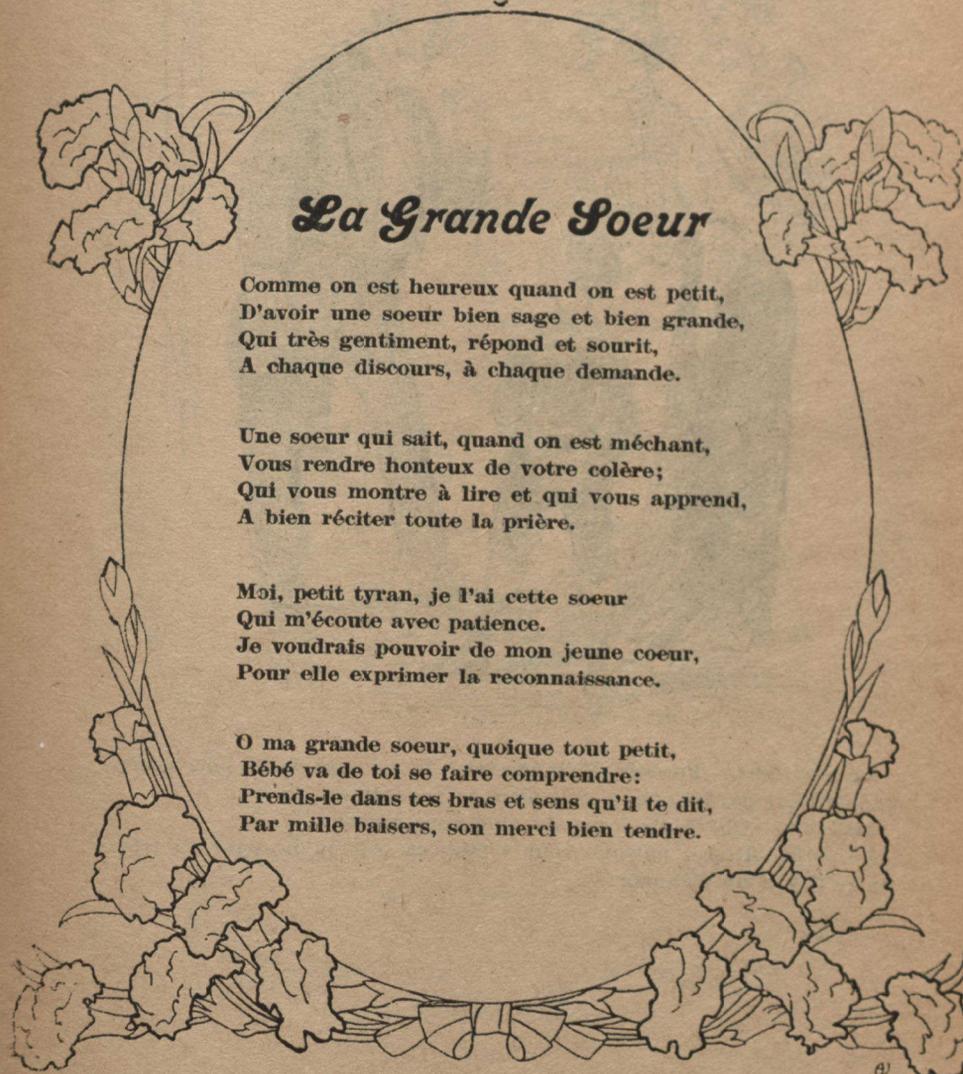
Un dimanche, il parlait, après la messe, dans une paroisse du sud, non

loin de Montréal. Enthousiasmé par le choc de ses propres idées, il offrit de prêter ses animaux gratuitement aux cultivateurs.

L'assemblée terminée, le Conseil municipal s'empressa d'aller trouver M. Thibault à son hôtellerie pour faire des "arrangements." Tout alla bien jus-

qu'au moment où on lui demanda "qui paierait le transport des animaux?"

Thibault bondit à cette phrase: "Tas de pingres! Ce n'est pas les animaux qu'il faut améliorer, ici, c'est vous autres." Et sur cette parole virulente, il mit tout le monde à la porte.



La Grande Soeur

Comme on est heureux quand on est petit,
D'avoir une soeur bien sage et bien grande,
Qui très gentiment, répond et sourit,
A chaque discours, à chaque demande.

Une soeur qui sait, quand on est méchant,
Vous rendre honteux de votre colère;
Qui vous montre à lire et qui vous apprend,
A bien réciter toute la prière.

Moi, petit tyran, je l'ai cette soeur
Qui m'écoute avec patience.
Je voudrais pouvoir de mon jeune coeur,
Pour elle exprimer la reconnaissance.

O ma grande soeur, quoique tout petit,
Bébé va de toi se faire comprendre:
Prends-le dans tes bras et sens qu'il te dit,
Par mille baisers, son merci bien tendre.

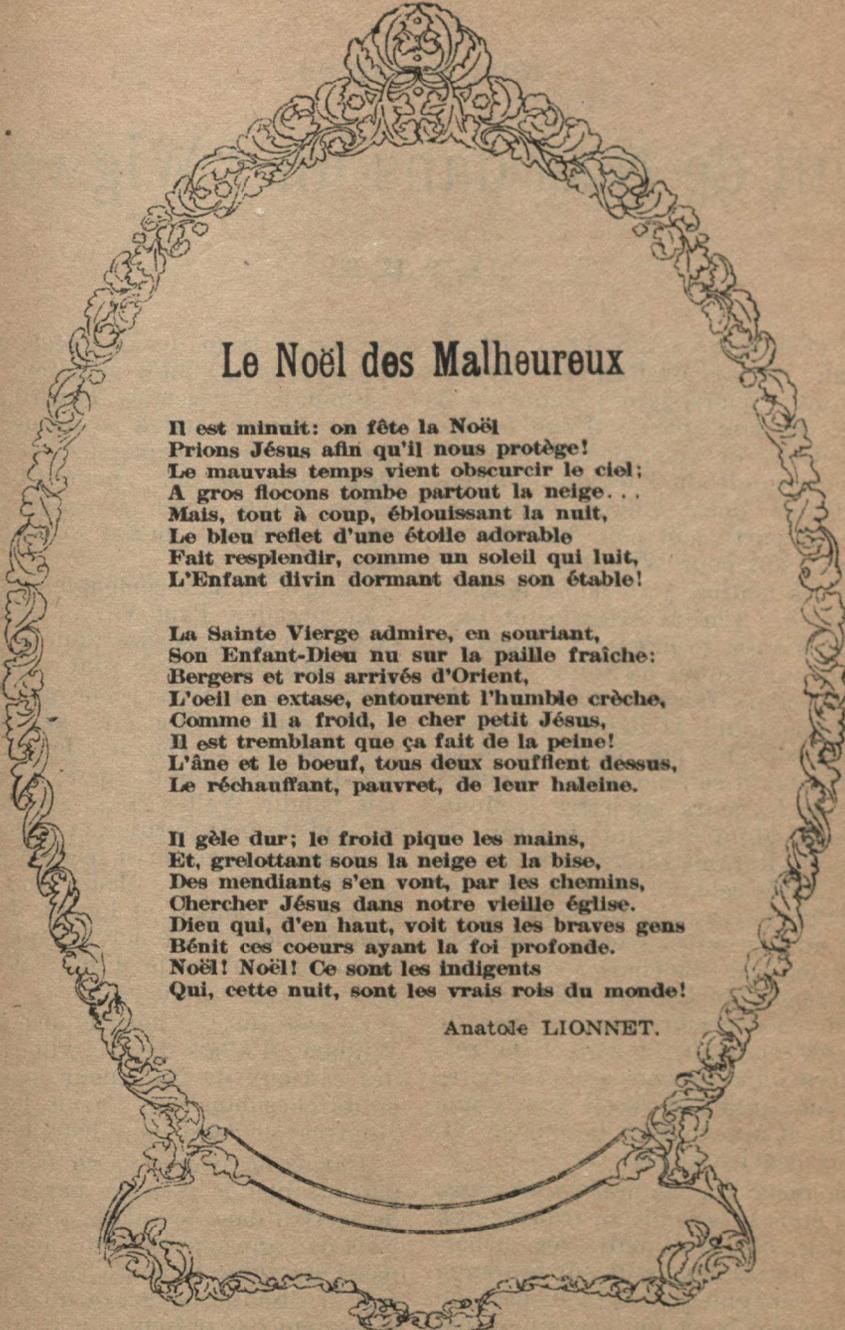
ECHO DE PARIS



Le monsieur.—Pardon! Mills excuses! Je vois que je me suis trompé, que ce n'est pas ici que je suis attendu pour dîner.

Madame.—Oh! il n'y a pas de quoi vous excuser.

Le petit.—Restez puisque vous y êtes, ça fait qu'on mangera mieux vu qu'il y a un étranger.



Le Noël des Malheureux

Il est minuit: on fête la Noël
Prions Jésus afin qu'il nous protège!
Le mauvais temps vient obscurcir le ciel;
A gros flocons tombe partout la neige...
Mais, tout à coup, éblouissant la nuit,
Le bleu reflet d'une étoile adorable
Fait resplendir, comme un soleil qui luit,
L'Enfant divin dormant dans son étable!

La Sainte Vierge admire, en souriant,
Son Enfant-Dieu nu sur la paille fraîche:
Bergers et rois arrivés d'Orient,
L'oeil en extase, entourent l'humble crèche,
Comme il a froid, le cher petit Jésus,
Il est tremblant que ça fait de la peine!
L'âne et le boeuf, tous deux soufflent dessus,
Le réchauffant, pauvre, de leur haleine.

Il gèle dur; le froid pique les mains,
Et, grelottant sous la neige et la bise,
Des mendiants s'en vont, par les chemins,
Chercher Jésus dans notre vieille église.
Dieu qui, d'en haut, voit tous les braves gens
Bénit ces coeurs ayant la foi profonde.
Noël! Noël! Ce sont les indigents
Qui, cette nuit, sont les vrais rois du monde!

Anatole LIONNET.

Nuit de Noël dans un "Wigwam"

Par P. M. B.

AU mois de décembre 19... j'étais au Portage-du-Rat, et, depuis quinze jours, je m'y ennuyais à mourir. Faisant partie d'une équipe d'inspecteurs de voie, pour le compte de la compagnie du Pacifique, j'attendais depuis deux longues semaines l'ordre de partir soit pour la Baie du Tonnerre, soit pour Winnipeg.

Tous les matins, j'allais au télégraphe chercher l'ordre attendu, et tous les matins aussi je m'en retournais un peu plus ennuyé que la veille.

J'allais alors faire un tour dans la ville, et quel tour! D'abord, à la poste, où, bien souvent, ma déception d'un instant d'avant se renouvelait. J'aurais voulu tous les jours une lettre de Montréal, mais Montréal, qui ignorait le Portage-du-Rat, me faisait attendre ses lettres. Après cela, au bord du Lac des Bois. D'un paysage pittoresque en été, mêlant aux grandioses beautés du Saguenay un peu du charme des Mille Lacs, la région du Lac des Bois manque d'attrait en décembre par un froid de 25 degrés au-dessus de zéro. Il ne restait alors qu'à revenir gelé, à relire une revue vingt fois lue, à fumer une cigarette et à s'ennuyer, ce que je faisais consciencieusement.

L'ingénieur du trafic et son autre aide (j'étais le second) se trouvaient à Winnipeg où des amis les hébergeaient; j'étais donc seul, sur le wagon que la compagnie met à la disposition de ses employés, et qui servait de bureau, de dortoir et de salle à manger.

Le soir venu, après avoir été souper, j'allumais une lanterne et j'allais voir

arriver le train de Montréal. C'était amusant, mais plutôt monotone.

Enfin, le 18 décembre, l'ordre si longtemps attendu arriva en même temps que mes deux compagnons et le soir même nous partions pour St-Ignace, petite station située à moitié chemin entre le Portage-du-Rat et Fort William.

Un mot sur mes compagnons.

Le premier, Paul V..., était ingénieur depuis plusieurs années. Irlandais catholique, venu tout jeune aux Etats-Unis, il avait beaucoup voyagé, avait beaucoup lu et était gai causeur. Par malheur sa conversation s'émaillait de propos plutôt légers, ce qui faisait bondir Walter S..., son premier aide, protestant puritain et assez facile à exaspérer, mais aussi facile à calmer.

C'était entre les deux une petite guerre continuelle, et lorsque la question religion venait sur le tapis, il me fallait la diplomatie d'un Talleyrand pour pacifier mes deux amis.

Le soir du 19, nous étions à Fort William. J'allais dans la ville acheter des cadeaux de Noël pour mes deux petits chérubins que j'avais laissés à Montréal et aussi pour leur mère.

J'avais le coeur gros en faisant ces paquets que je n'aurais pas le plaisir de mettre dans les petits souliers. Le Noël de l'année précédente, nous avions passé une grande heure, ma femme et moi, à discuter la grave question du placement des présents du Petit Jésus. Nu pieds, un doigt sur la bouche, nous avions essayé tous les moyens possibles pour faire entrer une poupée haute de

dix pouces dans un soulier long de cinq.

J'envoyai mes paquets puis..... je me remis au travail, pour n'y plus penser.

J'avais toujours espoir qu'au dernier moment, une chance inespérée me permettrait d'être à la maison le 24, mais de Fort William à Montréal, il y a deux jours de voyage et nous avions cinq ou six jours d'ouvrage à terminer.

Justement le soir du 19, nous recevions l'ordre de partir pour Winnipeg, plus de 400 milles à l'ouest et d'y rester jusqu'au 23. Tout espoir de passer la fête de Noël chez moi s'était envolé.

Le 24 à huit heures, nous revenions à la Baie du Vermillon pour y demeurer jusqu'au matin.

La journée avait été longue et nous étions assez fatigués. Cependant nous organisâmes une petite soirée, moi et Paul V... et nous nous mîmes à fumer et à boire du café au cognac, en racontant des histoires. Walter qui ne buvait ni ne fumait se contentait de pester contre les chemins de fer en général et le Pacifique en particulier, lui qui nous obligeait de passer dans cet endroit perdu une soirée que nous aurions voulu passer à Montréal. L'heure s'avancçait, les histoires continuaient plus espacées par des silences où nous nous mettions à rêver sans nous dire ce de quoi nous pensions.

C'était loin d'être gai.

Vers onze heures, au moment où nous étions décidés à nous coucher, des coups frappés à la porte du wagon, nous firent lever tous les trois.

J'ouvris, et je me trouvai en face d'un métis, un cantonnier de la compagnie, qui me demanda si nous pouvions faire quelque chose pour aider un de ses amis, ce qui en même temps l'aiderait. Je ne compris pas au juste mais je le fis entrer, car il faisait trop froid pour laisser la porte ouverte.

Il s'assit et expliqua dans un jargon ou le français, l'anglais et le sauvage se mélangeaient sans presque se distinguer qu'un de ses amis, un sauvage

était dans le besoin, que sa femme était malade et que tous les deux manquaient de provisions.

Peu crédules, nous insistâmes pour avoir des détails, sur quoi notre métis, (il déclara s'appeler Pete) nous offrit de nous conduire où était son protégé.

J'avoue que tout d'abord la proposition ne nous sourit guère, nous ne connaissions pas les environs, et nous pouvions craindre un guet-apens. Mais Paul mettant un revolver dans sa poche s'écria "Come on", et nous partîmes tous les quatre, notre guide en tête. Avant de partir, je pris quelques provisions, un peu de pain, de viande, du thé, et je remplis mes poches de biscuits sans oublier un minuscule flocon de cognac.

Nous marchâmes à travers bois, sur la neige qui craquait, sans savoir où nous allions. Par bribes, nous sûmes que son sauvage avait manqué la saison, qu'il appartenait à la bande de Wabigon (Chippewas) et qu'il était resté en arrière à l'automne à cause d'une blessure à la jambe. Ce qui n'améliorait pas sa situation, c'est que sa "squaw" venait de lui donner, le soir même, un héritier et qu'il ne leur restait rien à manger.

Il était parti dans le but de rejoindre la bande du "Lac Seul" où il avait des amis qui pourraient le secourir.

L'histoire était à peine finie, (elle avait pris un bon quart d'heure à conter) que nous arrivions dans une vaste clairière entourée de sapins et où la lune jouait sur la neige immaculée y faisant danser les ombres immenses des nuages noirs qui la cachaient.

Au fond de l'éclaircie, presque au bord d'un ravin un "wigwan" se dressait, abrité du vent du nord par les sapins. Le métis nous conduisit, nous entrions.

Tout d'abord, nous sommes suffoqués par l'odeur et la fumée qui règnent à l'intérieur, puis peu à peu, notre gosier et nos yeux s'habituent et nous voyons dans un coin le maître du "wigwan".

Bien qu'il soit assis sur un tas de

peaux, on devine sa haute stature, ses traits caractéristiques disent clairement la pureté de son origine.

C'était un "Chippewa" pur sang, que la civilisation n'avait pas encore abâtardi. Il se leva, vint à nous et nous salua, puis nous nous assimes tous.

De derrière un rideau, fait d'une peau, nous entendions des vagissements et le métis, passant de l'autre côté, nous montra le petit "papoose". Emmaillotté des pieds à la tête, on ne voyait qu'un petit visage rouge brique et quand ses paupières se soulevaient, deux petites pointes de jais.

Je posais dans un coin ce que j'avais apporté et je passais au sauvage mon paquet de tabac, (mon unique) apporté la veille de Winnipeg.

Nous nous levions pour partir, mais nous avions compté sans Walter. Touchant au bras le métis, il lui dit en montrant le maître du logis :

— Quel est son nom ?

— Canard-Noir, répondit notre guide.

— Demande-lui s'il est chrétien ?

(Walter était toujours en veine de prosélytisme).

Canard-Noir répondit qu'il était chrétien, plus que cela il était catholique. Le Père l'avait baptisé à la mission de la "Tête du Français", quelques années auparavant.

Intéressés nous nous étions rapprochés au mot catholique, Walter se tourna vers Paul. "C'est à vous de baptiser le petit "Papoose" lui dit-il.—J'avoue que nous ne nous attendions pas à cette proposition, mais tout-à-coup l'idée de Noël me revint et tirant ma montre :

"Minuit et un quart, dit-je au métis. Explique à Canard-Noir, si tu le peux que c'est la fête de Jésus, que ce soir même il y a bien des siècles, il est venu au monde et que s'il le veut nous baptiserons son enfant."

Une conversation animée s'engagea

alors entre Pete et le sauvage. Peu à peu les traits de celui-ci brillèrent, puis se levant il prit l'enfant des mains du métis, me le remit en me disant une longue phrase que notre guide traduisit par "Baptise-le"...

Je demandais à Paul d'aller chercher de l'eau, mais l'eau était sale. Alors il remplit un vase de neige, la fit fondre et quand l'eau fut tiède s'approcha, versa doucement l'eau sur la tête de l'enfant en disant :

"Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit."

Le père et le métis s'étaient sans rien dire, agenouillés derrière nous, l'enfant poussa un court vagissement... C'était fini.

Je remis l'enfant à son père et j'aperçus Paul qui lui glissait un billet dans la main.

Presque sans dire adieu, nous partîmes, le métis avec nous. Nous étions trop émus pour parler.

Dehors le temps s'était éclairci ; la lune brillait sans nuages et nous pensions tous, j'en suis sûr, à cette nuit sublime de Bethléem, à cet autre enfant, symbole d'une humanité qui naît, et à celui que nous avons baptisé, rejeton d'une race qui s'éteint.

Je crois que pendant le trajet du retour nous ne pensions plus à notre Noël perdu et, je puis le dire sans orgueil, nous nous sentions meilleurs.

Arrivés au wagon, nous quittâmes notre guide, puis nous nous couchâmes sans oser nous communiquer nos impressions. Le matin de Noël, nous partîmes pour Fort William.

Je n'ai jamais revu Canard-Noir, ni son fils. En passant au Portage, j'ai rencontré un missionnaire, le Père Blais, qui m'a promis de veiller sur notre filleul.



Le Souhait de Noël de la "Bidoune"

Par Mme Duval-Thibault

EN ce temps-là, le petit Jésus étant descendu du ciel pour faire sa tournée habituelle dans les campagnes canadiennes, remarqua ici et là plus d'une maison vide, et il envoya l'ange qui l'accompagnait demander à saint Jean-Baptiste ce qu'en étaient devenus les propriétaires. Saint Jean-Baptiste lui fit répondre que ces bonnes gens étaient rendus aux "Etats", et il ajouta que l'Enfant Jésus ferait bien de leur faire une visite.

—Et si j'étais vous, dit-il, je profiterais de l'occasion pour aller voir à Fall-River les superbes temples que les Canadiens ont élevés, l'un en l'honneur de notre bonne grand'Mère.

—Allons-y, dit l'Enfant Jésus.

On arriva à Fall-River la veille de Noël au soir. Une foule bruyante, dont les enfants formaient une bonne partie, encombrait les rues et se massait à l'entrée des grands magasins.

Tout le monde en quête d'étrennes à donner se montrait fort joyeux. Les enfants admiraient tout haut les jouets et les bonbons exposés à leurs regards avides. Ils les désiraient, ils les espéraient.

Mais l'Enfant Jésus n'entendit pas une seule fois son nom prononcé comme donateur de ces belles choses. Il en fut tout triste et se demanda ce que cela voulait dire. Enfin, il découvrit, en écoutant attentivement ce que disaient les enfants autour de lui, qu'on attendait cette nuit-là un personnage quelconque appelé Santa Claus et que c'était là le donateur des étrennes de Noël.

—Santa Claus! qui cela peut-il bien être? se dit-il.

En ce moment, il aperçut à la porte

d'un magasin un gros mannequin à la face rubiconde, vulgaire et réjouie, tenant un arbre de Noël sur sa robuste épaule.

Et les petits enfants se pâmaient d'enthousiasme devant cette grotesque figure, en s'écriant: "Voilà Santa Claus! le voilà!" tandis que leurs aînés riaient sous cape de leur naïveté.

—Santa Claus! pensa l'Enfant Jésus, cela veut dire saint Nicolas. Eh bien! c'est un saint Nicolas que je ne connais pas, tout simplement, et qui n'habite pas mon Paradis. Ce n'est toujours pas mon excellent ami l'évêque Nicolas, patron des écoliers, qui me ferait ainsi concurrence en ma fête de Noël. Ne serait-ce pas une invention de mon "ennemi" pour m'enlever les cœurs des petits enfants que j'aime tant à voir venir à moi?

Et se souvenant qu'il était le Bon Dieu, après tout, il demanda à l'effigie:

—Qui es-tu? Parle!

Une voix, que lui seul entendit, prononça alors ces mots:

—Je suis un symbole du matérialisme du siècle, de ce siècle qui veut jouir, rien que jouir, toujours jouir, et ne plus penser aux choses du Ciel. Votre naissance dans l'Etable, et la leçon d'humilité qui s'en dégage; l'adoration des bergers et des mages soumis par la foi à votre autorité; le chant des anges, tout cela est trop solennel, trop religieux et pourrait "ennuyer" les petits enfants qui eux aussi veulent jouir de la vie. Moi, je leur procure un Noël facile et terre-à-terre, ne donnant aucune jouissance plus élevée que celle de croquer des bonbons en jouant avec les cadeaux reçus.

Dans ce pays chrétien, moi, Santa

Claus, vieux mythe païen, dont l'origine se perd dans la brume des légendes du Nord, je vous ai détrôné, vous l'Enfant Jésus, né cette nuit pour sauver les hommes, et je règne à votre place dans les coeurs des petits enfants.

Tous me connaissent, mais vous, ils vous oublient. Parmi les très jeunes il y en a qui ne connaissent guère votre nom.

La voix se tut et l'Enfant Jésus resta tout atterré.

En ce moment un groupe d'enfants canadiens passa en causant gaiement.

—Comme ça, Willie, disait l'un d'eux d'un ton moqueur, au plus jeune de la bande, tu cré encore à Santa Claus, toé. Tu cré qui va mettre des étrennes dans les bas et qui passe par la cheminée?

—Poupa l'a dit, répondit le petit avec conviction.

Sublime confiance des petits enfants dans les paroles de leurs parents! Combien on en abuse, parfois!

—Moé, dit P'tit Pitre, un petit garçon gros et rougeaud, nouvellement arrivé du Canada, je l'aime pas vot' Santa Claus, il est laid, laid, il a l'air d'un fêteux, tiens.

—C'est toujours bien lui qui apporte les étrennes aux enfants, dit Willie.

—Il ne m'en apporte jamais à moi, murmura un pauvre petit fils d'ivrogne.

—Par chez nous, dit P'tit Pitre, c'était l'p'tit Jésus qui passait pour donner les étrennes. Et pis, tout le monde allait à la messe de Minuit, les hommes, les femmes, les enfants.

—Ici, murmura le fils de l'ivrogne, les hommes vont à la "saloon".

—Et pis, continua P'tit Pitre, on réveillonnait quand on r'venait à la maison. Ici, ça pas l'air de Noël, p'entoute, p'entoute!

Jésus avait suivi les petits garçons, car leur conversation l'intéressait particulièrement.

En ce moment, ils passaient par un des quartiers les plus tristes et les plus laids; un endroit où, de nulle part, l'on peut apercevoir les eaux bleues de

la baie, où il n'y a pas de verdure en été et que le soleil d'hiver n'arrive à éclairer qu'en y mettant beaucoup de bonne volonté.

Dans une laide maison aux fenêtres sans jalousies donnant sur une cour plus laide encore, la petite "Bidoune" gisait malade dans sa couchette. Le médecin disait qu'elle était "en langueur", que le climat lui était contraire, etc.

La vérité, c'est que la nostalgie la minait.

Les parents n'étaient venus du Canada que depuis quelques mois et la petite regrettait la belle campagne où elle était née. Elle regrettait les fleurs, la verdure, les oiseaux et le ciel bleu de son pays. Et puis elle avait laissé là-bas une bonne grand'mère qui la chérissait, lui contait des contes et lui permettait de cueillir des fleurs dans son jardin.

La petite ne savait pas que sa grand'mère venait de mourir : on n'osait pas le lui apprendre.

Etendue, languissante dans sa couchette, la "Bidoune" songeait que c'était la veille de Noël et que l'Enfant Jésus allait déposer quelque chose dans ses bottines. Cela ne l'intéressait pas beaucoup. Elle était trop malade pour avoir envie de jouer ou de manger des bonbons. Si seulement sa "memère" était là pour lui conter un conte.

Une idée lui vint.

—Bon p'tit Jésus, murmura-t-elle, j'veux pas d'étrennes, j'veux aller voir memère, chez nous, là-bas. Amène-moé, tu m'laisseras chez memère en passant.

C'était justement à ce moment que l'Enfant Jésus passait dans le quartier.

Comme il entend clairement le moindre soupir qu'on lui adresse, la voix faible de la petite parvint à son oreille.

—Il ne sera pas dit que je refuse d'exaucer la première prière qui me soit adressée en cette ville, cette veille de Noël, fit-il en entrant dans la maison.

En même temps que lui entra P'tit

Le souhait de Noël de la "Bidoune"

Pierre, frère de la "Bidoune", portant joyeusement une petite crèche de carton colorié qu'il avait achetée avec ses économies.

—Tiens, la "Bidoune", regarde ce que je t'ai apporté.

La petite ouvrit bien grands ses yeux bleus et dit avec extase :

—Oh ! qu'il est beau, le p'tit Enfant Jésus ! Tous ces beaux anges qui sont là ! et l'bon saint Joseph et la bonne sainte Vierge. Tiens, P'tit Pitre, j'veux t' donner un bec, t'es trop bon d' m'avoir apporté ça.

Et elle entoura de ses petits bras maigres le cou de son frère et l'embrassa plusieurs fois, puis elle se recoucha satisfaite, tenant dans ses mains la petite crèche et dit à son frère :

—Ça t' ferait-y d' la peine, p'tit Pi-

tre, si je r'tournais au Canada voir memère ?

—Oh ! dis pas ça, la "Bidoune", fit P'tit Pitre, le coeur étroit d'une vague angoisse, en songeant que sa grand'mère était morte et que ce n'était qu'au Ciel que sa petite soeur pourrait la retrouver.

—Tiens, j' m'endors, dit la "Bidoune", tout à coup, d'une voix plus faible.

Ses yeux se fermèrent et son frère la quitta la croyant endormie. Mais les yeux bleus de la "Bidoune" ne devaient plus se rouvrir. On la trouva le lendemain toute blanche, toute froide, mais gardant encore dans sa petite main raidie la crèche de carton, et, sur ses lèvres, un sourire de petit ange.

NOËL

Déjà combien de fois, avec tranquillité,
Ce monde a-t-il refait le tour de son orbite ?
Nous aurons disparu dans une horreur subite,
Qu'il tourne toujours, ni las ni révolté.

Toi dont l'âme insoumise a soif d'immensité,
Agis ou rêve, lutte, aime ou détruis, habite
Ta cellule en soldat ou bien en cénobite.
Tourne, va du désir à la satiété !

Ris, pleure et souviens-toi dans chaque anniversaire !
As-tu senti deux fois le battement premier ?
Tout ce qui meurt en toi reste éternel fumier.

Parle encore à tes fils du divin émissaire,
Sans plus même chercher, par le fer et le feu.
Une crèche nouvelle où dorme un nouveau Dieu !

Léon DIERX.

A PROPOS D'ÉGOISTES



- Dis donc, femme pourquoi tous ces apprêts?
—Mais, mon cher, c'est pour le réveillon de ce soir.
—A quoi bon?
—A quoi bon? Mais, pauvre égoïste! tout le monde n'est pas dys-peptique dans la maison.



La Noël Canadienne

Par Napoléon Legendre

Minuit! Chrétiens, c'est l'heure solennelle,
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous...
Noël! Noël! Chantons le Rédempteur!

NOËL, le jour de l'An et les Rois! que de souvenirs, que d'émotions ces trois noms réveillent; ce sont les "Fêtes" par excellence. On dit Pâques, la Toussaint, la Fête-Dieu, l'Ascension, la Pentecôte; mais quand on parle de Noël, de la Circoncision et de l'Épiphanie, on dit simplement "les Fêtes", cela comprend tout. C'est qu'il y a dans ces trois jours un suave parfum de grandeurs religieuses et de joies de famille qui remue le cœur du vieillard comme celui de l'enfant. La Noël, surtout avec sa mystérieuse messe de minuit, ses cantiques si touchants, ses lumières éclatantes qui s'allument dans l'ombre, comme autrefois l'étoile qui guidait les pasteurs de l'Orient, laisse dans l'âme je ne sais quelle douce et bienfaisante émotion. Pour moi, la messe de minuit est une cérémonie tout à part parmi les solennités du culte; elle produit dans mon âme, encore aujourd'hui, les mêmes jouissances calmes et profondes que je ressentais étant enfant. A cette époque, comme maintenant du reste, on pensait longtemps d'avance à la messe de minuit, au petit berceau où devait reposer l'Enfant-Jésus. Parmi les enfants, c'était à qui ne "garderait" pas ce soir-là; tous voulaient aller à l'église; et, heureusement, presque tous y allaient, jusqu'au petit "dernier" que la maman portait dans ses bras et qui ou-

vrait demesurément ses grands yeux étonnés devant les gerbes de lumières et les flots d'encens montant vers la voûte!...

Le soir, après souper, on nous faisait mettre au lit avec la promesse de nous éveiller sur les onze heures. Nous n'obéissions qu'à demi; c'est-à-dire que nous nous couchions, mais il nous était impossible de dormir. C'était des conversations à voix basse, des chuchotements à n'en plus finir.—Le petit Jésus serait-il plus beau cette année que les années précédentes? Pourrions-nous approcher pour le contempler de plus près? Est-ce qu'on nous permettrait de rester pour la messe de l'aurore? — Comme les heures étaient longues, et comme nous attendions avec impatience la "sonnerie" de l'horloge qui nous rapprochait à chaque fois de l'instant désiré!

Enfin, voilà onze heures; on n'a pas besoin de nous éveiller; nous sommes sur pied en un instant. Dans la grande salle, où le poêle à "deux ponts" fait chanter joyeusement sa bonne "attisée" de bois franc et répand une chaleur inaccoutumée, les grandes personnes sont réunies et causent, regardant de temps à autre par la fenêtre, ou par la porte qui s'entr'ouvre, les étoiles qui illuminent la nuit.

La table est dressée pour le réveil-
lon; car, au retour, la marche aura ai-

guisé l'appétit. Mais pour le moment, les mets restent intacts, car tout le monde, ou à peu près, doit communier pendant la messe.

Enfin, arrive l'instant du départ; on se met en route, les uns en voitures, les autres à pied. À cette heure, où tout dort d'ordinaire à la campagne, le bruit des clochettes des attelages produit un effet saisissant; les longues files de fidèles qui s'avancent pieusement vers le modeste temple, brillant cette



nit comme un phare aux mille lumières, agissent sur l'imagination comme le panorama qui se déroule dans un rêve. Les anciens causent tranquillement, et les enfants n'ont pas le temps de parler, tant ils sont préoccupés par la contemplation de ce spectacle féérique.

La cloche fait entendre le "tintin"; on entre dans l'église éclairée "a gior-

no", le ministre du Très-Haut, revêtu de ses plus beaux ornements, monte à l'autel, et le choeur entonne à l'unisson le "Ça, bergers, assemblons-nous". J'ai entendu beaucoup de grande musique, des orchestres, des fanfares, des symphonies; mais jamais rien ne m'a aussi fortement émotionné que ce cantique si simple, si grave et si sublime à la fois. Puis, la joie s'accuse dans des notes plus vives et plus légères; voici: "Nouvelle agréable", "Il est né le divin enfant"; la mélodie court en frémissant sous les voûtes. Puis encore, la gravité du sentiment religieux reprend le dessus: "Adeste fideles, Venite, adoremus Dominum." C'est le grand mystère qui s'accomplit; c'est l'homme-Dieu qui descend vers nous: "Venez, fidèles, venez à Bethléem, adorons le Seigneur." Entre ces cantiques, la majesté du chant liturgique s'élève pleine et sonore, c'est le "second ton", ce chef-d'oeuvre de la musique sacrée qui semble réellement un écho des harmonies célestes.

Enfin, la messe s'achève, le mystère est consommé; toute l'assistance s'écrie d'une seule voix:

"Gloire à Dieu au plus haut des cieux!"

"Les anges, dans nos campagnes,
Ont entonné l'hymne des cieux,
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux:
"Gloria in excelsis Deo!"

La foule s'est écoulee lentement, et les derniers accords du chant sacré, répétés par le choeur, frappent encore son oreille:

"Gloria in excelsis Deo!"

On peut vivre longtemps, voyager par le monde, et admirer toutes les merveilleuses créations de l'esprit humain; mais au milieu des préoccupations de tous genres qui frappent notre esprit, ces souvenirs de la Noël au village ne s'effacent jamais; ils ont dans

notre coeur un sanctuaire à part fermé à toutes les autres pensées; un véritable autel où les voix du passé, où les réminiscences des premières années font seules vibrer leurs inaltérables harmonies.

* * *

C'est ce soir, la veille de Noël. Vieillards en cheveux blancs, dont la car-

rière s'achève; jeunes gens qui entrez d'un pas courageux dans le grand chemin de la vie; enfants qui respirez encore les fleurs de l'existence; allez voir accomplir le sublime mystère, allez entendre ces Noël's qui ont bercé vos plus tendres années; et vous verrez que ces saines émotions sont les seules qui ne s'effacent jamais, et que leur action bienfaisante survit à toutes les préoccupations de notre passage ici-bas.

Messe de Minuit

C'est Noël, Bébé dort sous ses tentures closes,
Rêvant, les poings fermés sur ses yeux alourdis,
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches écloses
Dans les jardins du paradis.

Au dehors on entend des voix; la foule passe,
Calme, écoutant au loin le clocher plein de bruit,
Qui jette sa clameur sonore dans l'espace
A tous les échos de la nuit.

Maîtres et serviteurs, qu'un symbole égalise,
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais,
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,
Passent le seuil à pas discrets.

Il est minuit bientôt. Seule, la jeune mère,
Reste auprès du berceau que son amour défend,
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère,
Pour ne songer qu'à son enfant.

Il est là sous ses yeux, son trésor, qui sommeille,
Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond
Resplendit pour lui seule la vision vermeille
Que les blonds chérubins lui font.

La mère enfin se lève, anxieuse, attentive,
Et, dans les petits bas au chevet suspendus,
D'une main tout émue elle glisse, furtive,
Joujoux et bonbons confondus.

Puis tombant à genoux, jusqu'aux pleurs attendrie,
Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,
Murmure en son orgueil:—Comme vous, ô Marie,
J'ai mon petit Enfant-Jésus!

Louis FRECHETTE.

Voyages de Jadis et d'Aujourd'hui

Par A. D. DeCelles

UN jour de l'été passé,—s'il est permis d'appeler été la saison dernière,—j'étais assis à la devanture du café LaRue, place de la Madeleine, en compagnie d'un Parisien, garçon spirituel en diable et enclin aux paradoxes.

Pendant que sa verve débordante versait sur mon esprit les flots de ses brillantes fantaisies, des légions d'automobiles, sous nos yeux ahuris, défilaient, se croisaient au milieu des sifflets de leurs trompès. A tout instant, un tamponnement, une collision, étaient à craindre.

—Dites-moi, vous, illustre boulevardier, à quoi répond, dans notre société, ce mode de communication outrancière dans sa vitesse? Son utilité au point de vue de l'industrie, de la nécessité des communications plus rapides, me frappe, mais n'y a-t-il pas une autre raison à sa vogue? Le monde chic, la mode et le snobisme n'envisagent-ils point autre chose que le côté pratique?

—Vous, âme neuve, fraîchement déballée du pays des Hurons, comme dirait Voltaire, vous entrevoyez bien un aspect de la question, mais vous n'habitez point Paris depuis assez longtemps, pour la pénétrer à fond. Suivez-moi, nous allons en faire le tour. L'auto remplit une lacune...

—C'est bien vieux jeu, cette phrase;

(1) Nous recommandons cet article à tous, mais surtout à ceux qui ont lu, dans notre dernier numéro, l'article de M. P. Voyer: "De la marche à l'aviation".

on l'a usée, il y a longtemps.

—Vrai, mais faute d'autre, je m'en sers pour rendre ma pensée. Vous allez la voir la lacune. J'ai une cousine riche à millions, qui jusqu'à ses derniers temps séchait d'ennui sur sa richesse. Or pour une femme sécher, c'est presque mourir. Elle avait essayé de tout pour se distraire. Mondanités variées, bals, dîners, théâtres, rien ne la divertissait. Son existence et sa tête restaient vides. L'auto paraît; elle en achète une, la voilà partie, agitée, toujours en route sous l'affreux costume que vous savez. Elle vit au milieu de la poussière et de la puanteur du pétrole brûlé. Et ma cousine est heureuse à miracle! La griserie de la vitesse remplit son existence et sa cervelle.

Permettez, dis-je, ce vertige de la vitesse ne suffit pas à expliquer la vogue de l'auto.

—Ah! j'allais compléter ma démonstration. La voiture dernier modèle, a une portée sociale énorme. Savez-vous qu'elle est en passe de créer une caste nouvelle? C'est un objet de luxe.

—Oui, de luxe écrasant parfois. Les journaux de ce matin parlent de trois individus écrabouillés dans la journée d'hier.

—Je disais donc que l'auto est un objet de luxe. Quiconque en possède une est classé homme riche et sort de la foule. Sa possession établit, dans notre démocratie qui raffole de distinction, une ligne de démarcation plus sensible, plus marquée que celle de la noblesse. Aussi faut-il voir tout le mal que se donnent certains snobs pour se

Voyages de Jadis et d'aujourd'hui

classer du côté recherché. On se prive de mille choses pour acquérir la voiture qui confère la suprême élégance sociale. La femme adulée de nos jours ne dit plus à l'admirateur : "Pour preuve de ton amour, des diamants et ton coeur", mais "un auto 20 H. P. et ton coeur."

—Que signifie le H. P. ?

—C'est de l'anglais : 20 Horse power, ça sonne mieux que 20 forces de chevaux.

—C'est comme cela que la langue s'enrichit.

—Ah oui, l'auto traîne une jolie chaîne de mots à sa suite. Que dites-vous, comme créations nouvelles de : pneu, antidérapants, joints amovibles, virage, manchons anticambouis, soupapes rodés !

Renseigné sur le côté mondain de l'auto, je me faisais à part moi cette réflexion, que l'on a couru bien du chemin depuis la fameuse phrase de jadis de l'amoureuse à l'amoureux : "Une chaumière et ton coeur". Et puis, par contraste d'idées, je me reportais au temps des transports lents, ennuyeux, mais exempts de dangers. Le plus sûr était et est encore la course à pattes. On rapporte qu'un ministre anglais se rendant à son ministère en voiture apprend en route qu'un haut fonctionnaire vient de mourir.

Il n'attendait que cet accident pour donner la place de ce fonctionnaire à un ami qui la convoitait depuis longtemps. "Comme je ne veux courir aucun risque de mort avant d'avoir signé la nomination de mon ami, je vais faire le reste de la route à pieds dit-il, en renvoyant son cocher."

Que cette anecdote vous console, ô vous si nombreux, qui, comme moi, ne cachez pas vos yeux sous d'affreuses lunettes et des casquettes horripilantes, pour courir les routes en auto !

* * *

Quelle tête feraient nos ancêtres s'ils venaient sur terre ! Il faut voir avec

quelle lenteur, ils se déplaçaient ! C'était toute une affaire, par exemple, qu'un voyage par eau entre Québec et Montréal, à la fin du dix-huitième siècle. Écoutons Franquet, ingénieur du roi, en mission au Canada en 1750. Il fit le voyage en bateau de la cité de Champlain à notre ville.

Parti de Québec à 2 heures et demie le 24 juillet, il n'arrivait à Montréal que le 30 à 10 heures. Il avait passé une journée aux Trois-Rivières ; le voyage avait donc duré cinq jours. Suivons Franquet dans quelques-unes de ses étapes : D'abord, voyons-le se mettre en route ; nous aurons une idée de la façon de voyager du temps :

"Embarqués à Québec, dit Franquet, sur le fleuve St-Laurent, à deux heures de l'après-midi, le 24 juillet, à l'endroit nommé cul-de-sac de la Basse-Ville, dans le bateau affecté aux tournées de M. l'Intendant.

"Ce bateau est plat, peut porter environ huit milliers pesant. Dans son milieu est un espace de 5 à 6 pieds en carré, contourné de bancs, garni de coussins bleus, avec des rideaux sur les côtés et couvert d'un tendelet de même couleur au moyen de quoy on s'y trouve commodément à l'abri du soleil, même de la pluie. Il était armé de onze rameurs et de deux conducteurs, tous habitants de l'endroit nommé la Pointe de Lévy, et il y avait un mâât propre à porter la voile même un hunier au besoin ; d'ailleurs, il était pourvu de vivres, de vin et d'eau-de-vie par les ordres de M. l'Intendant et même d'argent pour faire face aux dépenses journalières du voyage."

"A peine fûmes-nous placés que le maître conducteur se plaignit que nous étions trop de monde (23 personnes) et même trop chargés. Chacun s'en aperçut sans se mettre en devoir d'y remédier, néanmoins, je fis sentir qu'on abusait de la facilité que je procurais, et sans vouloir trop ouvertement désobliger personne, mon parti fut de dire : "Allons ! nagé (ramez) ! il en arrivera ce qui pourra.

"La mer commençait à descendre, et

le vent était contraire; ainsi il n'y avait pas de temps à perdre pour ne pas trouver trop de résistance au courant, après avoir dérâpé—c'est de retirer à bord une petite ancre qu'on nomme grapin—on se mit à nager tout le long de la partie du nord du fleuve."

Le soir du 24, il n'était qu'à la Pointe-aux-Trembles.

"Parvenus à peu près vis-à-vis de l'église de la Pointe-aux-Trembles, il était 7 heures $\frac{1}{2}$ du soir et le vent étant toujours forcé, nos deux patrons ne jugèrent point à propos d'aller plus loin. Mis à terre devant la maison des Soeurs de la Congrégation, où, soupé et logé, on se couche de bonne heure afin de pouvoir le lendemain partir de grand matin."

Le 25 au soir, Franquet couche à la Rivière-du-Chêne, à Lotbinière. Le 26, à huit heures, il est de nouveau en route et à force de rames, il atteint Champlain le soir de bonne heure, et entre aux Trois-Rivières le 27. Ici escale et réception chez le gouverneur, réception très agréable; il la méritait après la fatigue, le mauvais coucher des jours précédents.

"M. le Gouverneur voulut absolument me conduire chez lui; il fallut céder à ses instances. Y arrivé, je fus présenté à madame son épouse, qui par parenthèse, est une personne des plus accomplies tant par la figure que par l'esprit. Elle est d'ailleurs pleine de grâce et de politesse; après les premiers compliments, l'on me fit passer dans l'appartement qui m'était destiné, d'où arrangé et dégrasé je fus rejoindre la compagnie. L'on ne tarda pas ensuite de passer dans la salle à manger. Il y avait une table de vingt couverts servie, je ne dirai pas comme à Paris, d'autant que c'est l'endroit où j'ai vécu le plus frugalement, mais bien avec la profusion et la délicatesse des mets des meilleures provinces de France. On y bût toutes sortes de vin toujours à la glace; jugez du plaisir par le chaud excessif qu'il faisait."

Le 29, il se remet en route:

"Sortis des Trois-Rivières à quatre

heures du matin, nos canotiers y avaient reçu suivant l'usage ordinaire un supplément de vivres; il consista en une once de tabac à fumer, un misérable d'eau-de-vie, un quart de lard, et une demi-livre de pain, de manière que gais, gaillards et d'ailleurs reposés, ils promirent de nous mener en moins de trois jours à Montréal; tout notre monde s'embarqua; il n'y eut que moi qui ne pus résister aux instances que M. de Tonnancour me fit de me conduire en calèche jusqu'à la pointe du lac St-Pierre, endroit où nécessairement le bateau devait passer."

Coupons court ici la narration de Franquet; disons seulement qu'il arriva à Montréal le 30 juillet à 10 heures de l'avant-midi.

* * *

On racontait de mon temps au Séminaire de Québec, qu'un écolier parti en goélette pour ses vacances au mois de juillet, n'était arrivé chez lui, à Gaspé, qu'à la veille de la rentrée des classes. Entre les vents contraires et le calme plat, il avait perdu trois semaines à zigzaguer sur le fleuve.

Voici enfin la machine à vapeur de Fulton; une révolution s'opère; mais il ne faut pas croire que les premiers "steamboats" avaient quoi que ce soit de commun avec le "Montréal" d'aujourd'hui. Bateaux petits, avec machines poussives, ils avançaient péniblement avec les ahans d'un bûcheron essouffé sur sa hache. Il leur fallait s'aider de voiles, tellement leur force motrice mécanique était faible. Un voyageur américain, Silliman, qui parcourut notre province en 1819, nous renseigne sur la manière de voyager à cette époque.

Après avoir dit les difficultés d'un voyage par eau entre Québec et Montréal, avant son temps, Silliman fait remarquer que les communications sont, en 1819, très rapides: Une affaire de quatre jours aller et retour!

"This wonderful facility, ajoute-t-il, has been imparted by steamboats of which no fewer than seven now ply between Montreal and Quebec." Comme tout est relatif en ce monde! Le prix du passage était de dix dollars pour la descente à Québec et de douze pour la montée à Montréal. Silliman passa deux nuits et un jour pour le premier voyage et deux jours et trois nuits pour le second. Écoutons-le nous raconter un accident survenu au cours du trajet:

"Arrivé au courant Richelieu, dans le St-Laurent, vis-à-vis Lotbinière, en montant, le bateau se trouva au milieu de grands dangers. Nous marchions assez bien, non seulement sous une forte pression de vapeur, mais aussi aidés par un bon vent qui gonflait une immense voile. Mais tout à coup le mât haut de 50 pieds, mal soutenu, se brisa et la voile tombe sur les deux tuyaux placés tout auprès et les bouche complètement. Impossible de trouver le capitaine qui dort quelque part: le désordre est partout, les matelots canadiens sacrent en français comme de vrais démons et perdent la tête. Le vent devient furieux, secoue la voile à briser les tuyaux. On craint le feu; il y avait 150 barriques de genièvre à bord. Enfin, le capitaine paraît. Il ordonne de couper les cordes qui tiennent la voile et de la jeter à l'eau. Il était temps, car le feu commençait à la brûler. Quelques hommes courageux exécutent les ordres du capitaine et nous échappons au désastre qui se serait produit si l'accident était arrivé la nuit."

* * *

L'hiver, avant les chemins de fer, les diligences transportaient les voyageurs entre Québec et Montréal, affaire de

trois jours, au moins. Il y avait départ en sens inverse des deux villes avec rencontre aux Trois-Rivières. Là, on échangeait de voyageurs, et les voitures rebroussaient chemin. Le "Canadien" du temps nous rend compte d'un singulier accident arrivé un jour aux malles de Sa Majesté, aux Trois-Rivières. Le cocher de Montréal ayant invité celui de Québec à boire à sa santé, celui de Québec lui rendit la politesse; derechef on recommence de part et d'autre; puis, on continue. Cet échange de bons procédés dura tant et si bien que les cochers en oublièrent d'échanger les sacs de la malle qui retournèrent à leur point de départ. Le "Canadien" enregistre ce fait sans commentaire. Quels potins dans nos grands quotidiens si pareil accident se produisait de nos jours!

Une question se pose tout naturellement ici. Quand la vitesse des voitures aura-t-elle dit son dernier mot? Il semble qu'elle soit arrivée à son extrême limite sur terre. Est-il possible de dépasser les 120 milles à l'heure des autos actuelles? Oui, peut-être, mais non sans danger. Aux dernières courses à 105 kilomètres en Italie, en France, il y eut plusieurs pertes de vie. Cause: vitesse exagérée.

C'est dans l'air maintenant que l'homme veut essayer son ambition vagabonde. La navigation aérienne a fait d'immenses progrès.

Malgré le progrès, le moindre petit oiseau peut en remontrer gros aux meilleurs dirigeables qui ne le sont que dans des conditions atmosphériques très favorables. La course à pattes entraîne encore moins de risques et est surtout moins coûteuse que ces immenses machines qui ne volent qu'à force de millions.



MON PREMIER REVEILLON

(Souvenir d'enfance)

C'EST à la campagne ; il fait froid ; je sors de la messe de minuit : quel pas considérable vers la dignité d'homme fait ! Des culottes moins courtes, le droit à la pipe, de la barbe au menton, et j'aurai franchi toutes les autres étapes.

Je suis très pieux ; j'ai fait, le matin, mes débuts au confessionnal. En vérité, le sacrement de pénitence impose une tâche pénible, à cause de la difficulté que présente l'établissement d'une liste de péchés qui ait l'air de quelque chose.

O joie ! J'ai vu la Crèche à l'instant même de la Nativité. L'année dernière, on ne m'y avait conduit qu'après mon déjeuner. J'étais en retard de douze bonnes heures et j'avais très bien compris que les Mages—arrivés en avance, ceux-là — me regardaient d'un air narquois qui voulait dire :

—Vous n'avez pas vu le plus beau. Voilà ce que c'est que d'être un petit homme pas plus grand que rien !

Cette année, nous sommes arrivés ensemble : nous étions des égaux ; je l'ai bien vu à l'expression de leurs yeux. Nous nous serions probablement serré la main, sans l'étiquette exigée par les circonstances.

* * *

Maintenant, une initiation plus profane m'attend. Avouerai-je qu'elle me grandit encore davantage dans ma propre estime ? Je vais m'asseoir à la table du réveillon, manger, boire à une heure du matin, pour la première fois de ma vie.

La messe achevée, nous rentrons au château en famille, marchant très vite sous la neige qui tombe et fait paraître tout jaune les feux errants des lanternes. Pendant qu'on se débarrasse dans le vestibule des fourrures poudrées à blanc, je m'échappe vers la cuisine pour admirer l'oie, une bête énorme, dorée, luisante de graisse, qui n'a plus besoin que d'un tour de broche ou deux. Les domestiques environnent l'âtre, debout en équilibre, chacun présentant à la flamme un pied sorti du sabot.

Le jardinier seul n'a pas froid, bien qu'il ait dû faire des rondes autour de la maison, armé jusqu'aux dents, car c'est un fait admis que les malfaiteurs choisissent la veillée de Noël pour faire leurs coups. Mais il a dû aussi remonter le tournebroche, arroser l'oie, entretenir le feu. Peut-être qu'il s'est appliqué spécialement au service intérieur de la place.

* * *

Quoi qu'il en soit, l'on va réveiller, maîtres, serviteurs, bêtes aussi ; même on commence par les bêtes. Le cocher sort pour donner "une poignée" aux chevaux. La fille de basse-cour est déjà en train de faire manger les vaches, sans omettre la rôtie de sel obligatoire pendant cette nuit de fête. Le cochon ne sera pas oublié... Pauvre cochon ! Où sera-t-il dans un an, à pareil jour ? Comme c'est heureux qu'il ne puisse voir ces aunes de boudin qu'on vient de poser sur le gril !...

Je mangerai du boudin ; je mangerai

Mon premier Réveillon

de la grillade; je mangerai de l'oie; je mangerai de tout. Le moment approche: voici une dernière flambée dont la flamme s'élève à la hauteur d'un homme, d'un vrai homme. Et, déjà, le valet de chambre attend les plats, en chauffant ses grosses mains rouges...

Quel est ce bruit? On dirait l'approche d'une invasion; et, de fait, voilà une foule qui entre, la foule qui nous entourait tout à l'heure, hommes, femmes, enfants, tout le village. Ils paraissent très émus; des voix nous crient:

—Mon Dieu! vous êtes là, tranquilles... Vous ne savez donc pas que le feu sort de la cheminée gros comme un muid? Les pompiers sont déjà sur le toit: vite à la chaîne!

Tout le monde se précipite, la tête perdue; les servantes crient; la cuisine est déserte et j'y reste seul, n'osant sortir. Et voilà que des torrents d'eau

noire, charriant des blocs de suie fumante, roulent dans la cheminée. Les tisons sifflent et s'éteignent; la cendre vole, se délaie, forme une boue... et la broche tourne toujours, entraînant un objet informe, une grosse boule grisâtre, limoneuse, qui était une oie superbe deux minutes plus tôt. Et je reste là, consterné, recevant les éclaboussures, pleurant mon espoir trompé, jusqu'au moment où une main quelque peu rude m'emporte, m'essuie, me plonge dans mes couvertures, sain et sauf, mais parfaitement à jeun.

Tel fut mon premier réveillon, que je ne mangeai pas, mais qui me donna l'un des plus grands plaisirs — anticipés — de ma vie. J'ai reconnu, par d'autres expériences, que ces bonheurs-là sont les plus sûrs et que, pour dire les choses franchement, le plus beau jour de la vie, c'est... la veille.

SOUVENIR

C'était à l'autre été, et voici l'autre automne:
Voici l'autre décembre, et je rêve, ce soir,
Un rêve de l'été lointain; et de revoir
Ce passé, spectre pâle et triste, je frissonne.

Car vous êtes loin, et vous ne songez plus
Aux instants où mon coeur vivait auprès du vôtre,
Où la douceur d'un soir nous mena l'un vers l'autre
Comme pour des aimers très chastes et voulus.

A d'autres soirs d'été, pleins de douceur pareille,
Le souvenir d'alors revint et m'effleura:
En un songe d'espoir mon âme se leurra.
Décembre est là. Mon coeur nostalgique s'éveille.

Décembre est là. Parmi les bonheurs actuels
En son désir de joie, il plane une tristesse:
Le songe du Passé hante mon coeur et laisse
La vague de regrets lents et continuels.

Pourtant le ciel est autre où je vis, et les choses
Sont autres que j'approche et je vois, aujourd'hui.
Et vous êtes si loin... Pourquoi, ce soit d'ennui,
Le Passé survit-il en ces rêves moroses...

Y. C. EVENOU-NORVES.

REVEILLON CHEZ MA FEMME

Par Gustave Droz

C'EST le soir-là, qui était celui de la veille de Noël, il faisait un froid du diable, et la neige tombait à gros flocons, et, poussée par le vent, battait les vitres de la fenêtre.

Le carillon lointain des cloches, à travers cette atmosphère lourde et cotonneuse, n'arrivait que confus et affaibli.

Des passants, entortillés de leur manteau, filaient rapides le long des maisons en baissant la tête sous le souffle de la rafale.

Cependant, enveloppé dans ma robe de chambre et tambourinant sur la vitre, je souriais aux passants transis, je souriais à la bise, je souriais à la neige, de l'air heureux d'un homme qui est dans une pièce chaude et a aux pieds de bonnes pantoufles garnies de flanelle, dont la semelle s'enfonce dans un épais tapis.

Au coin du feu, ma femme taillait et rognait en pleine toile et me souriait de temps en temps; un livre nouveau m'attendait sur la cheminée, et la bûche du foyer lançait en sifflant ces petites flammes bleues qui invitent à tisonner...

* * *

—Il n'y a rien de sot comme un passant qui piétine dans la neige. N'est-ce pas? dis-je à ma femme.

—Chut! fit-elle en abaissant les ciseaux qu'elle tenait à la main, et après s'être caressé le menton de ses doigts effilés, roses, grassouillets à leur extrémité, elle continua à examiner les morceaux de toile qu'elle venait de tailler.

—Je dis qu'il est absurde d'aller au froid quand il est si facile de rester au coin de son feu.

—Chut!

—Et que diable fais-tu de si important?

—Je... je taille une paire de bretelles pour toi.

Et elle se remit à l'ouvrage. Mais, comme en taillant elle avait la tête baissée, je m'approchai et... j'embrasai ma femme.

—Monsieur! fit Louise en se retournant tout à coup.

—Madame! lui répondis-je.

Et nous partîmes tous deux d'un grand éclat de rire.

—Baste! la veille de Noël!

—Monsieur s'excuse?

—Madame se plaint?

—Oui, madame se plaint de ce que la veille de Noël n'émeut pas monsieur davantage. Le ding ding don des cloches de Notre-Dame te laisse indifférent, et tout à l'heure, lorsque la lanterne magique a passé sous la fenêtre, je t'ai regardé en faisant semblant de travailler, tu es resté froid.

—Moi, rester froid quand passe la lanterne magique! Ah! ma bonne amie, c'est me juger bien sévèrement! et vraiment...

—Oui, oui, plaisantez, il n'en est pas moins vrai que les souvenirs de votre enfance sont effacés chez vous.

—Voyons, chère petite, veux-tu que je mette mes bottes dans la cheminée, ce soir en me couchant? veux-tu que je fasse monter l'homme à la lanterne et que j'aille lui chercher un grand drap et un bout de bougie comme faisait ma pauvre mère? Je la vois encore lorsqu'elle leur confiait son drap blanc.

Réveillon chez ma Femme

N'allez pas me le trouver, au moins, leur disait-elle.

—Comme nous battions des mains dans cette mystérieuse obscurité! Je me rappelle toutes ces joies, chère amie; mais, tu comprends, il s'est passé tant d'autres choses depuis! D'autres plaisirs ont effacé ceux-là.

—Oui, j'entends, vos plaisirs de jeune homme; et tiens, je suis sûre que cette nuit de Noël est la première que tu passes au coin de ton feu, en robe de chambre, sans souper; car tu soupais.

—Je soupais... je soupais...

—Oui, tu soupais, je le parierais.

—J'ai soupé deux ou trois fois, peut-être, je ne me souviens plus; entre camarades, tu sais: deux sous de marrons et...

—Un verre d'eau sucrée.

—Oh! mon Dieu, à peu près. Tout cela était bien simple; ça fait de l'effet de loin!... On causait un peu et on allait se coucher.

—Et il dit cela sans rire! Tu ne m'as jamais soufflé mot de tous ces plaisirs simples.

—Mais, ma chère, ce que je te dis est à la lettre. Je me souviens qu'une fois, cependant, ce fut assez gai. C'était chez Ernest, qui nous fit de la musique... Veux-tu me pousser cette bûche... Au fait, c'est inutile; il va être minuit, et c'est l'heure où les gens raisonnables...

—(Louise se levant et me sautant au cou.) Eh bien, moi je ne veux pas être raisonnable et je veux effacer tous ces souvenirs de marrons, de verres d'eau sucrée...

Puis, me poussant dans mon cabinet, elle ferma la porte à clef.

—Mais, ma bonne amie, qu'est-ce qui te prend? disais-je au travers de la porte.

—Je te demande dix minutes, pas davantage. Ton journal est sur la cheminée, tu ne l'as pas lu ce soir.—Il y a des allumettes dans le coin.

* * *

J'entendis un bruit de vaisselle, un frou-frou d'étoffe soyeuse. Est-ce que

ma femme serait folle?

Louise vint bientôt m'ouvrir la porte.

—Ne me gronde pas de t'avoir en fermé, me dit-elle en m'embrassant, regarde comme je me suis faite belle. Reconnaiss-tu la coiffure que tu aimes? le chignon haut et le cou découvert. Seulement, comme mon pauvre cou est timide à l'excès, il n'aurait jamais consenti à se montrer ainsi au grand jour si je ne l'avais encouragé en me décolletant un petit peu. Et puis ne faut-il pas se mettre en grand uniforme pour souper avec l'autorité?

—Comment, souper?

—Mais sans doute, souper avec toi; ne vois-tu pas mon illumination, cette table couverte de fleurs et d'un tas de bonnes choses?—J'avais préparé tout cela dans l'alcôve; mais, tu comprends, pour rouler la table au coin du feu et faire un brin de toilette, je voulais être seule. Il y a là une grosse goutte de vieux chambertin. Allons, monsieur, à table.—J'ai une faim de loup. Vous offrirai-je une aile de poulet froid?

—Ton idée est adorable, chère petite, mais j'ai honte, en vérité...; je suis en robe de chambre!

—Otez-la si elle vous gêne, monsieur, cette robe de chambre, mais ne me laissez pas cette aile de poulet sur les bras. Je veux te servir moi-même; et, se levant, elle jeta sous son bras sa serviette et releva sa manche jusqu'au coude.

—N'est-ce pas comme cela que font les garçons de restaurant? dis.

—Absolument; mais, garçon, permettez-moi, au moins, de vous baiser la main.

—Je n'ai pas le temps, fit-elle en riant, et elle enfonça bravement le tire-bouchon dans le col de la bouteille: Chambertin!—C'est un joli nom, et puis, tu te souviens qu'avant mon mariage—saprستي! qu'il est dur ce bouchon-là—tu m'as dit que tu l'aimais à cause d'une pièce d'Alfred de Musset... que tu ne m'as pas fait lire, par parenthèse.

—Vois-tu les deux petits verres de Bohême que j'ai achetés tout exprès

pour ce soir ? Nous allons boire dedans, trinquer à notre santé.

—Et à la sienne, hein ?

—A celle de l'héritier ? pauvre amour d'héritier, je crois bien ! Et puis je cacherais les deux verres pour les retrouver l'année prochaine, à pareille époque. Est-ce pas, petit mari ? ce seront les verres du réveillon. Tous les ans, nous souperons ainsi au coin du feu, en

face l'un de l'autre ; et cela jusque dans la vieillesse la plus reculée.

—Mais, pauvre chère amie, quand nous n'aurons plus de dents !

—Eh bien ! nous souperons avec des petits potages bien cuits, ce sera tout de même bien gentil... Encore un morceau pour moi, s'il vous plaît... avec de la gelée ; je te remercie...

Tendresse Paternelle

Lorsque je suis penché sur sa fragile tête,
Dans l'oreiller blottie au fond du cher berceau,
Comme au bord de son nid la tête de l'oiseau,
Je fais des rêves blonds dont l'essor ne s'arrête.

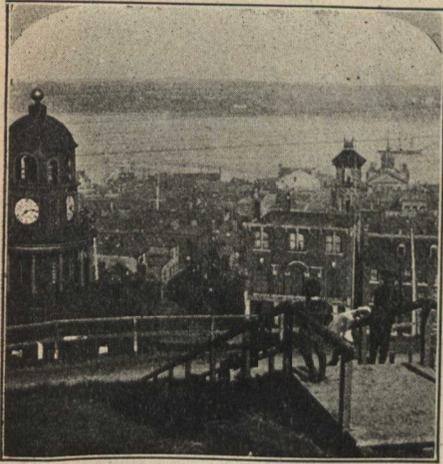
Entre mes doigts brûlants prenant ses mains fluettes
D'une douceur pareille aux feuilles d'arbrisseau,
Je les respire comme aux rives du ruisseau
En bouquet fraîchement cueilli de violettes.

Je cherche à percevoir son souffle si léger
Qu'il ne saurait mouvoir un pollen d'oranger,
Et dans la chambre tiède, alors que le soir tombe,

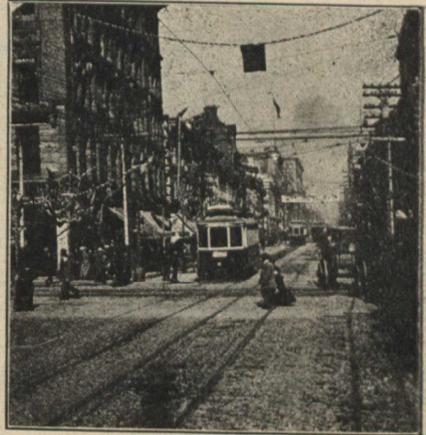
Et que les iris bleus s'effeuillent lentement,
Je sens sa petite âme innocente d'enfant
Qui plane sur son front comme un vol de colombe.

Amédée PROUVOST.

LE CANADORAMA



UNE VUE D'HALIFAX, N.-E.



AU CENTRE DE TORONTO

HALIFAX est considéré comme un des remparts des possessions coloniales de l'Empire Britannique. Les fortifications sans cesse modernisées lui donnent tous les droits à ce titre.

Avant d'y arriver, un ennemi venant par mer aurait d'abord à annihiler la flotte anglaise connue sous le nom de Division Navale de l'Atlantique. Cette division, on le sait, est renforcée du contingent canadien lequel n'est encore qu'à ses commencements.

Et si cet ennemi arrivait jusqu'à Halifax, il verrait surgir devant lui une citadelle puissante. C'est de cette citadelle même qu'a été prise la photographie ci-dessus. L'endroit porte le nom bien connu de Citadel Hill.

Le port est vaste, profond, remarquablement bien abrité contre les grands vents et les fureurs de l'océan.

Il s'avance tellement du côté de l'est que seulement 2,170 milles le séparent de Cape Clear, Irlande. Il est à la fois terminus de nombreuses lignes de navigation et de voies ferrées.

CECI ressemble étrangement à certains points sur les rues St-Jacques ou Ste-Catherine ouest de Montréal. C'est la partie de Yonge street, à Toronto, près de King street, un des grands centres d'activité de notre grande rivale de la paroisse voisine.

Le quartier des maisons de gros se développe entre ce point et le port.

La Banque de Montréal, l'Hôtel des Douanes, l'Hôtel des Postes sont dans les environs.

C'est Yonge qui sépare Toronto en zones est et ouest au point de vue du numérotage des maisons, ainsi que le fait le boulevard St-Laurent pour Montréal.

Ce Yonge commence au port, qui est très fréquenté, et dessert tout le quartier d'affaires tout comme Woodward Avenue, à Détroit.

De fait il n'y a peut-être pas au monde deux rues qui se ressemblent autant. Le jour où le boulevard ira jusqu'au fleuve, on pourra en dire autant.

Chanson de Noël

(Berceuse)

I

Après la messe de minuit,
—Dormez, enfants, dormez sans trêve,
Assez tôt le rêve s'achève!—
Après la messe de minuit,
Jésus, profitant de la nuit,
Descendra sur terre aujourd'hui.

II

Et, dans toutes les maisonnées,
—Sabot par ci, botte par là,
Chaussure simple ou de gala!—
Et, dans toutes les maisonnées,
On verra dans les cheminées
Des choses très enrubannées.

III

Des sachets garnis de satin,
—Marrons glacés, pâtes exquises,
Vous sentez bon les friandises!—
Des sachets garnis de satin,
Attireront, de grand matin.
Votre regard vif et mutin.

IV

Et, sous les baisers de vos mères,
—Placez, enfants, placez toujours
En elles toutes vos amours!—
Et, sous les baisers de vos mères,
Pour approfondir ces mystères,
Vous écourterez vos prières.

V

Riant de leurs fragilités,
—Soldats de plomb, et vous, poupées,
En vîtes-vous des équipées!—
Riant de leurs fragilités,
Vous sèmerez de tous côtés
Vos joujoux têt déchiquetés.

VI

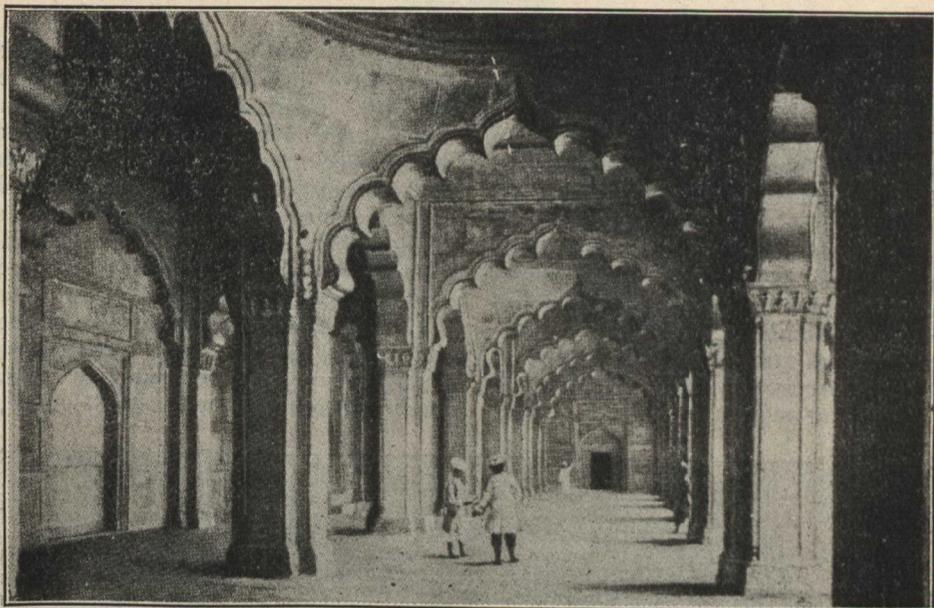
Et, par toute la maisonnée,
—Riez, enfants, ce jeune temps,
Hélas! ne dure pas longtemps!—
Et, par toute la maisonnée,
De vos rires dans la journée
On entendra la claironnée.

VII

... Après la messe, cette nuit,
—Dormez, enfants, dormez sans trêve,
Assez tôt le rêve s'achève!—
Après la messe, cette nuit,
L'horloge dit sonnant minuit:
Enfants, c'est Noël aujourd'hui!

Ch. ARZANO.





L'ILE MAURICE

Par Auguste Fortier

(Pour "La Revue Populaire")

L'ILE MAURICE est une petite colonie anglaise située en plein océan Indien, sous l'hémisphère austral, par 20 degrés, latitude sud, et 63 degrés, longitude est, c'est-à-dire presque aux antipodes de Montréal. Par conséquent, lorsque c'est l'hiver à Montréal, c'est l'été à Maurice, et lorsque c'est l'été à Montréal, c'est l'hiver à Maurice. Mais quel hiver! En certains endroits, il y fait aussi chaud que sur les bords du Saint-Laurent, en mai. Du nord au sud, ce petit pays a dix lieues de longueur, et de l'ouest à l'est environ sept lieues. On voit que s'il était placé à côté de notre grande île Anticosti, il semblerait un enfant auprès de sa mère.

Pendant longtemps l'île Maurice appartenait à la France, mais en 1810, les

Anglais s'en emparèrent, après un combat fameux qui rappelle celui des Plaines d'Abraham, et qui eut lieu sur mer, au large de Mahebourg, petite ville sur la côte sud de la colonie. L'île Maurice est un peu comme la province de Québec; si elle a changé d'allégeance avec les vicissitudes de l'histoire, elle n'a changé ni de langue, ni de cœur. Après cent ans, les Mauriciens, détachés de la mère-patrie, sont restés, comme nous Canadiens des bords du grand fleuve, aussi Français qu'aux premiers jours. Bien qu'un patois, appelé le "créole", se soit introduit chez le peuple, on y parle encore, dans la classe instruite, la belle langue de Racine et de Corneille. La population est d'environ 340,000 habitants et se compose de Créoles, descendants d'Européens alliés aux Africaines, d'Hindous,

de Musulmans, de Chinois et d'un faible nombre de blancs.

La capitale de l'île est Port-Louis, ville d'à peu près 30,000 habitants, située au fond d'une assez belle rade. Le gros du commerce se fait avec l'Inde, où l'on expédie du sucre pour recevoir en échange du riz, qui constitue la nourriture principale dans la colonie. Comme il n'y a aucune industrie à Maurice, tout vient du dehors, d'Europe ou de Bombay. Les flâneurs abondent dans les rues de la capitale. Ils sont assis par groupes, se chauffent au soleil. Il faut si peu à ces noirs pour

troupe théâtrale, nomade, formée à Marseille, vient jeter un peu de gaieté dans cette île abandonnée. Et on peut dire que, pendant deux mois, on s'amuse ferme à Maurice. Mais le lendemain de ces fêtes est parfois bien pénible, car souvent on a à enregistrer des actes déplorables, commis par des jeunes gens, et même par des hommes d'âge mûr pour satisfaire aux caprices des pimpantes actrices.

La principale culture est la canne à sucre, et l'île vit des jours heureux, mais dans les vingt dernières années, un énorme changement s'y est opéré, et



Une rue de Port-Louis

vivre. Ce qu'un bon mangeur canadien avalerait dans un repas, est suffisant pour faire subsister un Créole-Mauricien pendant un jour et demi.

Le littoral de l'île est très malsain, aussi les gens à l'aise ont-ils depuis longtemps déserté la ville de Port-Louis, qui se trouve sur la côte nord-ouest, et ont fondé un village dans l'intérieur de la colonie, à 1840 pieds d'altitude, et qui a nom Curepipe. C'est là qu'on se réfugie pour échapper au climat malsain du littoral. Quand arrive ce qu'on appelle là-bas l'hiver, une

la prospérité paraît fuir ce petit pays. Cela est dû à la baisse dans le prix des sucres, baisse provoquée par l'apparition sur le marché du sucre de betterave. Se sont également mis de la partie, les épidémies, les sécheresses, et surtout les cyclones. Oh! ces affreux cyclones! Heureuse la province de Québec qui les ignore, et puisse-t-elle ignorer à jamais! Le mal que cause un cyclone est immense, et les pertes de vie sont quelquefois nombreuses. On a beau abandonner sa maison pour se réfugier dans les cavernes qui sont au

L'île Maurice.

piéd des mornes, on y court toujours un grand risque. Lorsque l'on sort de sa cachette, on constate, hélas! que les plantations ont été détruites!

Indépendamment des cyclones, plusieurs circonstances ont fait qu'à plus d'une reprise, l'île Maurice fut à deux doigts de sa ruine. Sous la domination française, et même aussi sous la domination anglaise, les planteurs possédaient un grand nombre d'esclaves, qui travaillaient sur les plantations, et lorsque ces esclaves furent émancipés en 1835, ce fut un coup terrible. Les

vent leur prospérité actuelle aux Canadiens et Canadiennes, qui vont y changer leur bonne santé, leur vigueur, leur beauté, contre le dollar yankee!

Bientôt on vit arriver à l'île Maurice, des navires chargés d'Hindous, de Malabars, etc., etc. On les engageait pour une période de cinq ans avec faculté de s'établir dans le pays leurs cinq ans finis; c'est ce que plusieurs ont fait; et par un travail opiniâtre quelques-uns de ces Hindous se sont créé de jolies situations. Quant aux descendants des esclaves libérés, ne



Une case d'Indiens

noirs abandonnèrent la campagne pour se réfugier dans les villes, et du jour au lendemain, une grande transformation s'opéra en eux. Ils regardèrent comme indigne d'eux le travail de la terre. Les planteurs comprirent leur terrible position; personne pour cultiver leurs champs. C'est alors qu'ils pensèrent à faire venir des travailleurs de l'Inde, et il est admis par tous que Maurice a dû son salut à l'immigration Hindoue, de même que certaines villes des Etats-Unis de la Nouvelle-Angleterre, telles que Lowell, Manchester, doi-

voulant pas s'adonner à la culture, ils cherchent à s'engager comme cochers, comme débardeurs, comme domestiques. Mais ils font de bien mauvais serviteurs. Ils sont voleurs, paresseux, menteurs, insolents. Et un côté comique de cela, c'est que ces noirs, pour la plupart, s'arrogent les plus beaux noms de la noblesse française. Votre cuisinier s'appellera Jean de la Rochejaquelin; votre cocher sera un Raoul de Talleyrand, et ainsi de suite.

Ce nom d'île Maurice rappelle sans doute à plus d'une lectrice, ou d'un

lecteur de "La Revue Populaire" le célèbre roman "Paul et Virginie", par Bernardin de Saint-Pierre. On se souvient que ce roman a trait à une jeune fille, Virginie, qui revient de France, vers l'année 1720, à bord d'un navire le "Saint-Géran". En vue de l'île, en face de l'endroit dit Les Pamplemousses, le voilier fait naufrage. L'amoureux de Virginie, qui s'appelle Paul, tente de sauver la jeune fille, et tous



Un harpiste birman

deux périssent. C'est là du roman, cependant il est exact que vers le temps dont parle Bernardin de Saint-Pierre, un navire ayant nom le "Saint-Géran" a fait naufrage au large des Pamplemousses. Néanmoins les Mauriciens ont tenu à rappeler au voyageur, qui parcourt leur île, l'immortel chef-d'oeuvre du grand écrivain, et à l'endroit où le navire a péri, ils ont élevé un magnifique monument aux deux héros Paul et Virginie.

Depuis quelques années, les affaires vont très mal dans ce petit pays, perdu au sein de l'océan Indien. Les faillites

sont fréquentes. Le travail se fait de plus en plus rare, et le nombre des indigents augmente rapidement. Devant cet état de choses, les Mauriciens ont demandé, en 1907, l'autorisation au gouvernement Britannique, de contracter un emprunt de £400,000, soit deux millions de dollars. Cela leur fut refusé. Cependant, l'année dernière (1909) une Commission Royale fut envoyée dans l'île pour s'enquérir des causes de cette décadence, et voir comment on pourrait y remédier. Après quelques semaines d'études, les commissaires ont recommandé au gouvernement Britannique d'autoriser l'emprunt demandé. Mais, hélas! cette Commission Royale a blessé d'une manière bien cruelle l'amour propre des Mauriciens. Depuis de longues années existe dans l'île une petite Législature, composée de fonctionnaires envoyés par le Foreign Office de Londres, et de neuf députés mauriciens, représentant les neuf divisions de l'île. Les commissaires ont recommandé fortement de ne plus élire de tels députés à l'avenir, leur présence à la Législature était plutôt nuisible qu'utile, car on considère qu'ils forment une opposition qui entrave les actes des fonctionnaires. Cela ramènerait-il dans le pays la prospérité d'autrefois? Nous le souhaitons à ces cousins lointains.

Les femmes mauriciennes sont de jolies brunettes aux yeux noirs, à la taille élégante. Ayant dans leurs veines le vieux sang gaulois, elles sont d'une aménité de moeurs charmante et de relations fort agréables. Comme nos Canadiennes de la province de Québec, elles sont très attachées à leur sol, qu'elles ne quittent qu'en pleurant, même lorsque c'est au bras d'un époux. Bien peu parlent anglais; elles ne tiennent pas à apprendre cette langue. Quand on les voit, entourées de cette luxuriante végétation des tropiques, on ne peut rester indifférent à leurs charmes, aussi non seulement elles font battre le coeur des galants du pays mais elles font aussi vibrer les lyres. Maurice a produit un nombre relativement

grand de poètes. Que ces poètes soient des descendants de Français, qu'ils soient des Créoles ou des Asiatiques, leurs vers coulent harmonieux quand il s'agit de chanter ces gentilles filles

d'Eve, qui bien que vivant à l'ombre du drapeau anglais, savent conserver la grâce, les manières, et le fin parler de leurs ancêtres, les Françaises.

Calcutta, Inde Anglaise.

A Une Valseuse

Pendant que vous valsez, belle, gaie et légère
Dans les bras du premier venu,
Et que vous acceptez l'étreinte passagère
D'un étranger, d'un inconnu,

Vous la femme si bonne et la vierge si pure
Ignorant tout du sombre mal,
Vous subissez, modeste et douce, la souillure
Des désirs qu'amène le bal.

Et sans en rien savoir, livrée à la cadence,
Vous ne sentez pas que des bras
Vous possèdent bien plus que n'exige la danse;
Vous valsez et ne pensez pas.

Mais moi qui vous adore et tremble de le dire,
Qui vous aime comme de loin,
Qui connais la vertu de votre cher sourire,
Hélas! moi qui ne danse point.

Je ne mérite pas cette faveur insigne
De presser vos petits doigts blancs,
Et je n'ai pas le droit, moi l'ami trop indigne,
Qu'a le dernier de vos galants.

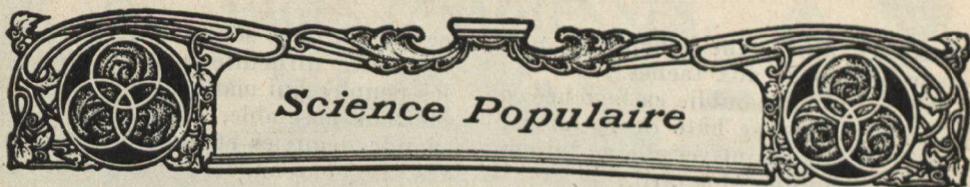
Valsez, charmante fée aux jolis pieds agiles,
Qu'on se repasse tour à tour
Comme ces fins bijoux délicats et fragiles
Qu'on admire et qu'on aime... un jour!

Albert LOZEAU.

ALLEGORIE



L'HIVER



Fourchettes et Couteaux

Par Vulgarisator

J'EUS récemment l'occasion de poser cette question: Pourquoi les peuples du Nord et du Centre, les Anglais, les Allemands, les Suisses, etc., mangent-ils en se servant de la fourchette dans la main gauche et le couteau dans la main droite, alors que les Français, par exemple, prennent, au contraire, leur fourchette de la main droite et le couteau de la main gauche? Est-ce une question de race? est-ce une question d'éducation remontant très haut? etc., etc.

Il paraît que le sujet est difficile à élucider, puisque je n'ai reçu, à cet égard, que de rares réponses. Presque toutes, d'ailleurs, se répètent et rattachent simplement ces différences dans la manière de manger à des différences dans l'éducation de l'enfant et dans son alimentation.

La première réponse m'a été adressée de Dijon, par Mlle J... :

“Vous demandez pourquoi les Français, Italiens, Espagnols tiennent, en mangeant, leur fourchette de la main droite, tandis que les Allemands, Suisses, Anglais, Norvégiens, etc., se servent de la main gauche? Ayant beaucoup voyagé à l'étranger, j'ai fait, comme vous, cette remarque. Voici, je crois, une explication possible: Le Français, comme ses voisins des pays latins, a l'habitude de joindre un morceau de pain à chaque bouchée d'aliment qu'il absorbe; prenant le morceau de pain de la main gauche, il est bien forcé de tenir sa fourchette de la main droite. Au contraire, l'homme du

Nord ne mange que peu de pain, qu'il remplace, en général, par des pommes de terre blanches cuites à l'eau; il peut donc prendre sa fourchette dans la main gauche et conserver son couteau dans la main droite. Cette différence dans le mode d'alimentation me paraît être la principale cause, sinon l'unique, du fait que vous signalez.”

La seconde réponse, qui résume toutes les autres, me vient d'une lectrice de Paris et mérite d'être particulièrement citée:

“En ma qualité de mère de famille, je crois pouvoir vous apporter une petite solution personnelle au grand problème de la fourchette et du couteau. La préférence de certains peuples pour la main droite, alors que d'autres se servent de la main gauche, viendrait plutôt, selon moi, des habitudes alimentaires que la communauté d'origine. Les peuples latins tiendraient leur fourchette de la main droite, parce qu'ils mangent, généralement, plus de pain que les peuples d'origine germanique et emploient la main gauche à porter les morceaux de pain à la bouche.

“Que fait une bonne ou une maman française quand elle installe, devant son déjeuner, un enfant qui commence à manger seul? Elle casse de petites bouchées de pain qu'elle place à gauche de l'assiette, coupe ensuite la viande en petits morceaux, puis met la fourchette dans la main droite du bébé et dit:

“—Mange toujours une bouchée de

viande et, après, une bouchée de pain, et prends garde aux taches.

“Et, si le bébé oublie sa bouchée de pain, la maman se hâte de la lui rappeler. Un peu craintive, elle ne lui confie le couteau que plus tard.

“Avec une bonne anglaise, tout change. Le bébé apprend le maniement du couteau en même temps que celui de la fourchette; on lui enseigne que l'on ne doit jamais lâcher son couteau tenu dans la main droite, qu'il doit servir à rapprocher, de la fourchette, les morceaux que la main gauche portera à la bouche. Du pain, il est peu question. Viande et légumes sont préparés dans l'assiette.

“Et la nourrice française trouve que bébé ne mange pas de pain, que cela ne lui vaut rien et qu'il fait des taches! La main gauche étant, généralement, moins exercée que la main droite, il faut que l'enfant ait déjà un certain âge pour pouvoir, avec adresse et propreté, abandonner sa fourchette, prendre une bouchée de pain et reprendre sa fourchette pour continuer à manger

ce qui est dans son assiette.

“Cette difficulté n'existe pas pour les peuples qui mangent peu de pain et mettent ensemble, dans leur assiette, viande, légumes et quelquefois compotes. Le couteau, fermement tenu dans la main droite, coupe et ramasse les divers ingrédients alimentaires, et va même, chez quelques-uns, jusqu'à faire, comme la fourchette, le voyage de la bouche.

“Je tremble, cependant, qu'une querelle de gros et petits couteaux ne vienne à éclater entre les gauchers et les droitiers de la fourchette. Quelle lutte fratricide! Car pas mal de Français, élevés par des étrangères ou ayant voyagé, tiennent maintenant leur fourchette de la main gauche, tout en conservant de leur race l'habitude de manger beaucoup de pain et l'horreur de porter le couteau à la bouche.”

Je me réjouis d'avoir posé ce problème, puisqu'il m'a valu cette réponse charmante. Quelle jolie et fine psychologie de la fourchette et du couteau!

NUIT DE NOEL AU VILLAGE

La neige est sur la terre et l'étoile au ciel bleu,
Partez pieux enfants de nos vieilles campagnes,
Avec vos fils nombreux et vos chères compagnes,
Sur les chemins durcis marchez vers le Saint-Lieu.

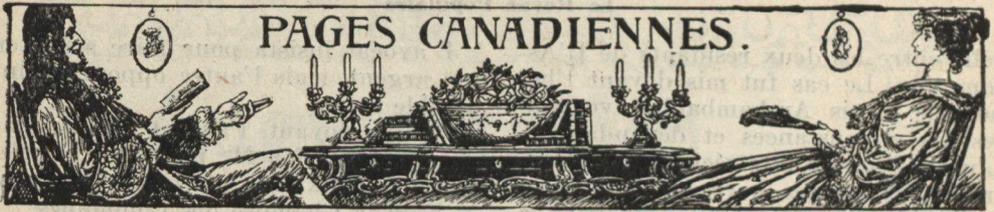
Le Saint-Lieu tout brillant d'une lumière vive,
Où des cierges l'ardeur se mêle dans les airs,
A l'arôme âcre et sain des jeunes sapins verts,
Frais décors de la crèche et touchante et naïve.

Sans craindre de la nuit et du froid les dangers,
Malgré le vent du nord qui soulève la neige,
Plein de foi, plein d'ardeur, allez, joyeux cortège,
Comme à la voix de l'ange autrefois les bergers.

Ah! puissiez-vous garder ce bonheur qu'on envie,
Cette paix que jamais le monde ne donna,
Car bien des exilés, que le sort entraîna,
Loin de vous, donneraient la moitié de leur vie.

Pour marcher cette nuit sur ces chemins neigeux,
Entourés comme vous de leur famille entière;
Pour s'unir devant Dieu dans la même prière,
Et trouver dans ce monde un avant-goût des cieux.

Mme DUVAL-THIBAULT.



FAITS ET ANECDOTES

PREMIERE NEIGE

La neige. Depuis le matin, de gros flocons étoilés, hexagones parfaits, tombent obliquement avec une extrême lenteur et une régularité admirable. Ils se posent délicatement sur le sol, sans bruit, sans secousses, sans rien. Pareil à ces tissus flexibles qui drapent le corps sans en dissimuler les formes, le manteau de neige qui va envelopper la nature pour plusieurs mois, se prête aux moindres caprices du terrain, indique les plus petites sinuosités.

Là-haut, le spectacle est curieux : le ciel paraît une masse compacte, d'une couleur laiteuse, qui se divise, insensiblement, par petits morceaux de plus en plus écartés, à mesure qu'ils approchent de terre.

Flânant dans la rue, je m'amuse à contempler. Le sort des flocons m'intéresse. Les uns s'accrochent aux toits des maisons et demeurent là, résignés; les autres descendent plus bas, effleurant la froide pierre et disparaissent bientôt, ne laissant pour trace de leur passage, qu'une larme. Certains se suspendent aux enseignes, formant une architecture fantastique par-dessus l'architecture humaine; d'autres, encore, s'arrêtent sur les fourrures des passants et s'y font de petits nids soyeux; quelques-uns, les plus galants, se posent sur la figure jolie de nos Canadiennes. Les audacieux vont même se consumer sur les lèvres carminées, dans un baiser virginal, plein d'amour. Le reste a une destinée moins belle : ils jonchent la terre gelée, l'asphalte, le bois, puis sont foulés par le pied des

hommes et le sabot des bêtes.

C'est monotone, et pourtant, c'est beau!

Les "sleighs" apparaissent et l'air se remplit du son de leurs clochettes.

Le soir, comme par enchantement, le fluide électrique chasse les ombres de la nuit. Les lumières se reflètent avec un plus vif éclat et la ville semble joyeuse de sa toilette d'épousée; tendue d'hermine, elle attend les plaisirs, et le carnaval se montre à l'horizon.

E.-Z. Massicotte.

POTHIER ET POTIER

L'HONORABLE Louis Archambault, qui était un des membres distingués de notre profession, avait toujours eu un grand nombre de clercs qui se disputaient l'honneur de suivre son étude. Deux résidents de la paroisse de l'Assomption se présentent un jour au bureau de l'honorable Louis Archambault. Ils demeuraient dans les concessions et avaient un différent à faire régler. Tous deux décident de prendre ce parfait notaire pour juge. Voici le cas; l'un d'eux, s'en allant à la ville, c'était à l'approche des fêtes, avait reçu de l'autre, une cruche, avec commission d'apporter un peu de cette liqueur pernicieuse, qui égare quelquefois l'esprit de nos compatriotes, quand ils en abusent. La commission fut faite fidèlement, jusqu'au moment du retour à la campagne. C'est en retournant en effet, que, par un fatal accident, la cruche fut cassée par le commissionnaire, et le liquide perdu. De là, que-

relle entre les deux résidants de L'Assomption. Le cas fut mis devant l'honorable Louis Archambault, avec toutes ses circonstances et dépendances. L'un des contestants réclamait de l'autre des dommages, parce que le vase et le liquide avaient été perdus par sa faute et négligence.

L'honorable Louis Archambault, se tournant alors vers ses étudiants : "Donnez une solution à ces Messieurs, dit-il."

Vite on se met à l'étude, on fait des recherches, on parcourt les auteurs, on compile les autorités, et quand on fut prêt, l'on se présenta devant l'honorable Louis Archambault, armé de pieds en cape de toutes espèces d'autorités. Chacun exprime son opinion et cite des auteurs pour l'appuyer. Celui des clercs qui donna son opinion le dernier, s'adressant à l'honorable Louis Archambault avec un peu plus d'assurance que les autres, après lui avoir exprimé son opinion, ajouta : Je m'appuie sur Pothier pour parler ainsi, et voici ce qu'il dit... (il cite Pothier). Celui des contestants, auquel Pothier donnait raison, se lève brusquement et la figure toute réjouie, dit à M. Archambault : "Comme ça, c'est clair, j'ai raison, puisque le "potier" qui a fait la cruche le dit." Le différend fut réglée à l'amiable.

F. Dupont.

GEORGES V, NEWS BOY

V OILA vingt-sept ans qu'un avocat de la Nouvelle-Ecosse a fait, en chemin de fer, un voyage dont il se souviendra toujours. Parti d'Halifax il se rendait à Annapolis et, durant le trajet, il voulut se procurer un journal. Apercevant, à l'extrémité du wagon, un jeune homme à casquette galonnée, assis près d'une pile de journaux, il s'en fut à lui et, cavalièrement, se mit à choisir dans le tas, le quotidien qu'il désirait. Ensuite, sortant 5c de sa poche, il les offrit au jeune homme.

—Est-ce suffisant, dit l'avocat?

—Vous pouvez prendre ce journal pour rien, je l'ai lu.

L'avocat insista pour faire accepter son argent, mais l'autre opposa un inflexible refus.

Ce que voyant, l'avocat alla se placer à côté de feu M. Woodworth, politicien fameux, alors député de Kings, N. E., à la Chambre des Communes.

Woodworth avait suivi la scène avec intérêt, aussi s'empressa-t-il d'engager la conversation.

—Il a l'air distingué, ce garçon, n'est-ce pas?

—Oui, mais c'est un drôle de type. Il n'a pas voulu se laisser payer sous le prétexte qu'il a lu le journal que j'ai pris.

—Le connais-tu?

—Eh non!

—Il est d'une bien bonne famille. Tu as dû entendre parler de sa grand-mère.

—C'est possible. Qui est-elle?

—Elle se nomme Victoria. C'est elle qui règne sur ce pays.

—La Reine!... Mais alors, lui, c'est le prince Georges?...

Vous vous imaginez, sans doute, la binette de l'avocat?

Ajoutons que le futur roi Georges, n'était, à cette époque, que simple lieutenant à bord d'un vaisseau de guerre. Il avait profité d'un congé pour aller faire une excursion de pêche dans l'ouest de la Nouvelle-Ecosse et c'est en retournant à son navire que lui arriva la petite aventure que nous venons de raconter.

NOS NOTAIRES

P OUR vous démontrer combien la profession du notariat a contribué à relever le niveau des études dans notre province, je vous rappellerai qu'en 1809, un notaire se levait dans le Chambre d'Assemblée pour proposer pour la première fois que tous les étudiants, pour être gradués, fissent leurs études dans un collège régulier. Et, le lendemain, je me rappelle que dans le "Courrier de Québec", un avocat disait : "Comment! les notaires viennent devant la Chambre pour proposer des lois, pour assurer que les

**Augmentation
Considérable**

Le Samedi

**porté à quarante pages
par numéro.**

Mais restant au même prix

Le numéro **5c** Le numéro

Le public apprendra avec bonheur que

Le Samedi

comptera quarante pages à partir de son numéro du

31 décembre prochain

tout en restant au prix ordinaire: 5 cents. C'est là une aubaine pour les amateurs de belle littérature, de choses spirituelles et de gravures égayantes. Le numéro précédent (24 décembre) qui sera celui de Noël paraîtra en couleur avec pages additionnelles.

â Donner votre commande dès maintenant à votre dépôt.

étudiants fassent de bonnes études, mais c'est la mort des avocats! Si jamais les notaires font de bons actes, nous sommes perdus." Cette loi était présentée pour la première fois, et ce sont des notaires qui les premiers se sont levés pour organiser les professions libérales.

Je vous rappelle ce que les notaires ont fait dans le monde de la politique, mais à part cela, l'histoire nous dit que les notaires ont cultivé la littérature avec succès et si je voulais citer un nom, je n'aurais pas besoin d'aller bien loin, je n'aurais qu'à citer celui de mon voisin, l'honorable M. Marchand, qui a été un poète dans son temps, et qui me fait souvenir de ces paroles de Gustave Flaubert: "Si on remuait un peu un notaire, on trouverait en lui les débris d'un poète."

J.-E. Roy.

DEVELOPPEZ

VOTRE BUSTE

50c Paquet Gratis. Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes.

Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359C
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-American, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

L'ALMANACH DU "SAMEDI"

Pour 1911

Illustré, Augmenté, mais Maintenu au même prix

10 cents l'exemplaire

L'Almanach du "Samedi" pour 1911 comporte un plus grand nombre de pages que celui de 1910. Ses pages de renseignements sont plus considérables; on y trouve entre autres choses un

Calendrier Pour 50 années passées et 50 années à venir.

Quant à la partie des lectures variées, il n'y a pas un almanach qui puisse rivaliser avec lui. Il y en a sur à peu près tous les sujets imaginables et pour tous les goûts possibles.

☞ En vente dans les premiers jours de décembre, au prix de 10 cents, dans tous les dépôts du Canada et des États-Unis, ou aux bureaux des éditeurs,

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, Boul St-Laurent,

Montréal.